



HARLEQUIN

CATHERINE GEORGE

Au défi
du passé

collection *Azur*

CATHERINE GEORGE

Au défi du passé

collection *Azur*

éditions  HARLEQUIN

1.

Malgré l'effervescence qui régnait à l'aéroport de Porto, Katherine repéra très vite l'homme muni d'une pancarte à son nom posté dans le hall. Elle poussa son chariot dans sa direction.

— Je suis le Dr Lister, de la galerie Massey en Angleterre, lui dit-elle avec un sourire poli.

— *Bem-vindo, doutora.* Le *senhor* de Sousa m'a envoyé vous chercher. Je suis Jorge Machado. Si vous voulez bien me suivre jusqu'à la voiture...

Ravie d'être ainsi prise en charge, Katherine monta dans la luxueuse limousine et s'installa confortablement sur la banquette arrière en cuir crème. Elle se rendait dans le nord du Portugal, dans la province du Minho, une région chargée d'histoire et très ancrée dans les traditions.

Après avoir quitté l'autoroute, la voiture emprunta un axe secondaire qui longeait le fleuve Lima. Katherine sourit lorsque la voiture dépassa une charrette tirée par des bœufs. Deux femmes toutes de noir vêtues marchaient à côté d'eux.

Au départ, Katherine avait prévu de louer une voiture pour sillonner un peu le pays une fois sa mission achevée, mais elle avait finalement suivi le conseil de son patron : une fois libre, elle rejoindrait en taxi Viana do Castelo, où elle se reposerait quelques jours.

Pour l'heure, elle était heureuse de se laisser conduire le long de ces routes pittoresques tout en réfléchissant à la tâche qui l'attendait à son arrivée.

Un certain M. de Sousa avait demandé à James Massey, son patron, d'authentifier une toile acquise récemment. James était renommé et, en sa qualité d'expert, jouissait du respect du monde des arts. Katherine était fière de travailler pour cet homme qui lui avait appris toutes les ficelles du métier. Comme lui, elle était désormais en mesure d'authentifier n'importe quelle œuvre.

James, alité avec une mauvaise grippe, avait mandaté Katherine à sa place. Emue par cette preuve de confiance, la jeune femme avait aussitôt accepté cette mission, au grand dam de son nouveau petit ami.

Ce dernier lui avait reproché non seulement de le quitter alors que leur relation commençait à peine, mais aussi d'avoir refusé qu'il l'accompagne. Mais Katherine s'était montrée inflexible. Le client, par sa générosité, méritait qu'elle lui consacre toute son énergie et même son temps libre. Andrew avait critiqué sa trop grande conscience professionnelle et, lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle ignorait à quel moment elle serait de retour, il avait manifesté un profond agacement. A l'aéroport, elle avait reçu un texto de sa part lui demandant d'appeler sitôt arrivée, mais elle n'en avait tenu aucun compte.

Avec un haussement d'épaules, elle chassa l'incident de son esprit pour concentrer ses pensées sur sa mission.

James Massey savait très peu de choses au sujet du client, M. de Sousa. Le seul fait porté à sa connaissance était que cet homme possédait une œuvre apparemment majeure et que, pour en avoir la certitude, il était prêt à offrir une rétribution très généreuse.

Katherine espérait de tout cœur qu'il ne se trompait pas. Si l'œuvre était un faux, elle appréhendait beaucoup de devoir annoncer la mauvaise nouvelle. D'ordinaire, ce genre de décision revenait à James Massey.

— Nous voici arrivés, *doutora*, annonça le chauffeur en marquant l'arrêt devant un portail en fer forgé surmonté d'une croix gravée dans la pierre.

De hauts murs d'enceinte cernaient la propriété. Lorsque les doubles portes s'ouvrirent, Katherine aperçut un parc verdoyant magnifique. La limousine serpenta le long d'un chemin de terre jusqu'à une demeure imposante, d'une beauté majestueuse. La bâtisse, toute blanche, était surmontée d'un toit rouge. Deux ailes se déployaient de chaque côté d'une tour centrale en pierre couverte de végétation.

Avant que la voiture ne stoppe dans la cour circulaire qui donnait sur le perron, la porte de la tour s'ouvrit sur une petite femme qui vint en courant à leur rencontre. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise à la découverte de la visiteuse.

— Voici la *doutora* Lister, Lidia, dit Jorge Machado avec emphase, en insistant sur le titre de Katherine.

— *Bem-vindo*. Soyez la bienvenue à la Quinta Das Montanhas, *doutora*, dit la femme.

Ravie de constater que le personnel parlait sa langue, Katherine répondit gaiement :

— Ravie de faire votre connaissance. Quelle merveilleuse maison !

— Le *senhor* Roberto est absent pour le moment. Il regrette de ne pouvoir vous accueillir, mais il sera bientôt de retour. En attendant, je vais vous conduire à votre chambre, *doutora*.

Jorge s'empara des bagages et suivit les deux femmes, dans un vaste hall d'entrée au plafond voûté.

Cette demeure semblait se situer hors du temps, songea Katherine, impressionnée.

Ils empruntèrent un gigantesque escalier de pierre donnant sur un couloir qui desservait plusieurs chambres. Celle qu'on ouvrit pour Katherine était spacieuse, très haute de plafond. Deux grandes fenêtres en partie masquées par des volets à claire-voie donnaient sur le parc. Un lit de bois sculpté recouvert d'une courteline blanche trônait au centre de la pièce. Une armoire massive occupait un angle de la chambre, et une petite table située entre les deux fenêtres était chargée d'un plateau avec de l'eau minérale, des verres et un seau à glace.

Jorge déposa les bagages sur un coffre au pied du lit avant de quitter la pièce sur ces mots :

— Lorsque vous serez prête, *doutora*, vous pourrez descendre dans la *varanda*.

Lidia ouvrit la porte de la salle de bains attenante à la chambre.

— Pour vous rafraîchir, dit-elle avec un sourire.

— J'en ai bien besoin, merci.

— Voulez-vous manger quelque chose, maintenant ?

— Non merci, il fait trop chaud pour le moment. J'ai juste un peu soif.

Lidia se précipita pour lui offrir un verre d'eau avant de disparaître à son tour.

— Je reviens bientôt, lui dit-elle avant de sortir.

Ignorant ce que « bientôt » signifiait, Katherine décida de se rafraîchir avec un gant de toilette, malgré l'envie qu'elle avait de prendre une douche. Puis, elle brossa longuement ses cheveux avant de les réunir en une queue-de-cheval. Enfin, elle troqua son jean et son T-shirt contre un pantalon noir et un chemisier blanc tout simple. Pour terminer, elle chausa les lunettes à grosses montures qu'elle

portait pour travailler sur ordinateur. Satisfaite, elle contempla son reflet dans le miroir. Son allure stricte et sérieuse ne pouvait que rassurer son client : un homme sans doute âgé et fortuné. Après avoir envoyé un message à James, à son amie Rachel et enfin à Andrew, elle commença à défaire ses bagages. Avant qu'elle ait terminé, elle entendit le grondement d'un moteur de voiture. Sitôt après, Lidia surgit dans la chambre.

— Laissez cela, *doutora*, dit-elle précipitamment. C'est mon travail ! Venez maintenant, il est là.

Katherine suivit Lidia dans l'escalier jusqu'à la véranda soutenue par de hauts piliers de pierre et nichée en pleine verdure, à l'arrière de la bâtisse. Un homme de haute taille, vêtu d'un jean et d'une veste en lin se tenait un peu à l'écart, le visage tourné vers le jardin. Sous ses épais cheveux bruns bouclés, Katherine découvrit un profil séduisant. A l'approche de Lidia, il tourna la tête et l'ébauche de sourire sur ses lèvres se figea à la vue de Katherine. Ses yeux sombres se plissèrent, sous l'effet de la surprise.

— *Doutora* Lister, annonça Lidia avant de se retirer discrètement.

— Vous êtes le Dr Lister ? demanda l'homme après une brève hésitation.

— En effet, répondit Katherine en esquissant un sourire poli.

— *Encantado*. Je suis Roberto de Sousa. Désolé de ne pas vous avoir accueillie à votre arrivée.

— Ce n'est pas grave. Votre personnel m'a très bien reçue.

Katherine peinait à masquer son étonnement. Au lieu du vieil homme auquel elle s'attendait, son client devait avoir à peu près son âge. Et, curieusement, son visage ne lui était pas inconnu. Il lui semblait reconnaître ces traits acérés, ces grands yeux sombres et cette chevelure indisciplinée. Seule la cicatrice qui barrait sa joue gauche ne lui rappelait rien.

Comme le silence s'éternisait, Katherine décida de le rompre.

— Y a-t-il un problème, monsieur de Sousa ?

— Je m'attendais à recevoir un homme, finit-il par déclarer.

Un peu offusquée, elle répliqua :

— Je pensais que M. Massey vous avait expliqué qu'il m'envoyait à sa place.

— En effet, mais il a omis de préciser que le Dr Lister était une femme.

— Soyez rassuré, je suis tout à fait capable d'expertiser l'œuvre que vous souhaitez nous soumettre, monsieur de Sousa. Sans avoir l'expérience de M. Massey, je pense être qualifiée pour ce genre de travail.

Sur la défensive, Katherine attendit une réaction qui ne vint pas. Alors elle ajouta :

— Bien sûr, si vous préférez traiter avec un homme, dites-le-moi, et je partirai sur-le-champ. Mais avant je prendrais volontiers une tasse de thé.

Roberto de Sousa fronça les sourcils. Il tapa dans ses mains, et Jorge Machado apparut aussitôt, chargé d'un plateau.

— Comment se fait-il qu'on n'ait rien proposé au Dr Lister ? demanda-t-il.

— *Desculpe-me, doutora*, dit l'homme en s'adressant à Katherine. J'attendais le *patrão*.

— Vous auriez dû servir mon invitée sans attendre, dit Roberto d'un ton de reproche. Je vous en prie, asseyez-vous, docteur Lister.

Jorge versa une tasse de thé à Katherine et une autre de café à son patron, puis il disposa une assiette de biscuits sur la table avant de s'effacer.

Une fois installés face à face, Roberto et Katherine sirotèrent leur boisson sans un mot tout en s'étudiant l'un l'autre. Un peu crispée, Katherine se demandait ce que signifiait ce silence. Plus il

s'éternisait, plus son irritation prenait de l'ampleur. Cet homme avait beau être extrêmement séduisant, dès qu'elle aurait terminé son thé, elle demanderait qu'on la conduise à Viana do Castelo.

— Depuis quand connaissez-vous M. James Massey ? finit-il par demander.

— Depuis toujours.

— Est-il de votre famille ?

— Non, juste un ami intime de mon père. Et vous, monsieur de Sousa, comment l'avez-vous connu ?

— J'ai eu connaissance de sa réputation et recherché des informations sur lui via internet. J'ai contacté M. Massey après avoir compris qu'il serait le mieux à même d'authentifier ma peinture. J'ai acheté cette toile pour... une bouchée de pain. C'est bien l'expression que vous utilisez, non ?

— Oui... Vous pensez qu'elle a de la valeur ?

Roberto de Sousa haussa les épaules d'un air indifférent.

— Sa valeur importe peu. Je ne souhaite pas la revendre. Je voudrais juste connaître l'identité de l'artiste et, si possible, celle du sujet.

Après une courte hésitation, il ajouta :

— Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir l'examiner, docteur Lister.

Si Katherine avait suivi son instinct, elle aurait opposé un refus tout net, mais en sa qualité d'ambassadrice de la galerie Massey, elle ne pouvait pas se le permettre, sans compter que sa curiosité à l'égard de la toile était bel et bien éveillée.

Plutôt que de donner aussitôt son accord, elle feignit de réfléchir un instant, puis elle hocha la tête avec un gracieux sourire.

— Etant donné la générosité dont vous avez fait preuve pour me faire venir jusqu'ici, je n'ai pas le choix !

— *Obrigado*, docteur Lister. Je vous montrerai la toile demain, à la lumière du jour. M. Massey m'a prévenu : vous aurez sans doute besoin de la nettoyer avant de pouvoir vous prononcer, n'est-ce pas ?

— En effet.

Après un coup d'œil à sa montre, il ajouta :

— Le voyage vous a fatiguée. Reposez-vous un moment, puis rejoignez-moi pour le dîner.

Un peu surprise de partager la table de son hôte, Katherine sentit ses joues s'empourprer.

— Merci, monsieur de Sousa, parvint-elle toutefois à dire.

— *De nada...* Au fait, juste un détail, pour vous adresser à moi, dites simplement monsieur Sousa.

— J'essaierai de m'en souvenir, acquiesça Katherine en se levant de table.

Il l'accompagna dans le hall, jusqu'au pied du grand escalier.

— *Ate logo...* A tout à l'heure, docteur.

Katherine le salua d'un bref signe de tête et grimpa les marches en toute hâte, comme si elle voulait disparaître de la vue de cet homme le plus vite possible.

* * *

Pensif, Roberto de Sousa la suivit du regard avant de retourner dans la véranda où il s'assit un peu pesamment. Il massa la jambe qui le faisait souffrir lorsqu'il restait trop longtemps debout.

Se remémorant la scène survenue un peu plus tôt, il se maudissait d'avoir hésité en découvrant que son hôte était une femme. Son intention n'était pas de froisser cette jeune personne, car si James

Massey l'avait choisie, c'était pour sa compétence. D'ailleurs, son allure générale, plutôt stricte et guindée, prouvait son sérieux. Il regrettait juste qu'on puisse le voir aussi diminué...

Aujourd'hui, les seules femmes dont il acceptait la présence étaient ses employées. Comme l'époque où il était entouré de créatures sublimes lui paraissait éloignée ! Un pli amer se dessina sur ses lèvres tandis que ses doigts effleuraient la cicatrice sur sa joue. Beaucoup de choses avaient changé dans sa vie...

* * *

Depuis qu'elle avait réintégré sa chambre, Katherine se sentait un peu moins oppressée. Elle devait se rendre à l'évidence : les réactions de Roberto de Sousa l'avaient déstabilisée. D'ordinaire, le fait d'être une femme lui permettait de se sortir avec brio de situations embarrassantes. Cette fois, en revanche, avec ses cheveux tirés en arrière, ses lunettes à monture épaisse et les vêtements qui masquaient sa silhouette, elle s'était sentie franchement à son désavantage. Son client lui avait même fait comprendre qu'il aurait préféré traiter avec un homme. Si, par malheur, Katherine découvrait qu'il était en possession d'un faux, il mettrait sa parole en doute. Quelle importance, après tout, songea-t-elle en haussant les épaules. Il suffirait de procéder à une seconde expertise. James s'en chargerait. Katherine lui enverrait des photos de la toile par e-mail pour avoir son avis.

Pour l'heure, la perspective de dîner à la table de Roberto l'angoissait un peu. Comment allait se passer ce repas ? Ferait-elle la connaissance de sa famille ? James savait fort peu de choses sur ce client, si bien qu'elle n'avait pu émettre que des hypothèses. En tout état de cause, elle ne s'était pas attendue au choc de cette rencontre. Avec son physique de star de cinéma, Roberto de Sousa l'avait bouleversée, et cette réaction ne laissait de l'étonner.

Jamais le physique d'un homme ne lui avait fait autant d'effet. Son hostilité manifeste aussi l'avait ébranlée. Il s'était efforcé de la masquer sous des abords polis, mais Katherine n'avait pas été dupe.

Au moment de se préparer pour le dîner, elle inspecta les vêtements qu'elle avait apportés. Renonçant à se montrer sous un jour plus féminin, elle choisit une robe noire toute simple et décida de ne porter aucun bijou pour l'égayer. Ce soir, elle chercherait à comprendre l'étrange mélancolie qu'il lui avait semblé déceler chez son hôte. Son comportement la surprenait, surtout venant d'un homme aussi jeune. Elle se demandait si la cicatrice qui lui barrait la joue avait laissé d'autres traces, plus profondes...

A 19 h 59 précisément, Lidia vint lui annoncer que le dîner serait bientôt servi. Katherine chaussa ses lunettes et, après un bref regard à son aspect dans le miroir, elle suivit Lidia au rez-de-chaussée où Jorge l'attendait pour l'escorter jusqu'à la véranda, éclairée à présent par une multitude de bougies.

Roberto de Sousa se leva pour accueillir son invitée. Il l'observa un long moment avant de déclarer :

— Lidia n'est pas contente d'avoir à nous servir ici, dans cette véranda. Mais je trouvais que dîner à deux dans l'immense *sala de jantar* serait sinistre. J'ai pensé que vous préféreriez ce cadre.

— C'est un très bon choix, admit Katherine en s'installant à la table où le couvert était dressé pour deux personnes seulement.

— Que désirez-vous boire ? Un gin-tonic, peut-être ?

Avisant la bouteille disposée dans un seau à glace sur la table, Katherine demanda :

— Pourrais-je avoir un verre de vin ?

— Très bonne idée. Ce *vinho verde* du Minho est délicieux. Je boirai la même chose que vous.

D'un geste sûr, il déboucha la bouteille et servit deux verres.

— Portons un toast, proposa-t-il. Que pourrions-nous fêter ?

Après avoir marqué une brève hésitation, Katherine leva son verre à son tour.

— Buvons à votre toile, en espérant qu'elle soit authentique !

— Oui, volontiers.

Le vin blanc était délicieux. Il avait la saveur d'un doux nectar et accompagnait merveilleusement les petits feuilletés que Jorge leur avait servis.

Roberto buvait son vin sans la quitter du regard. Soudain, il fronça les sourcils.

— Vous n'avez rien mangé depuis votre arrivée ? lui demanda-t-il.

— Non, j'avais trop chaud et trop soif pour avaler quoi que ce soit de solide.

Roberto avança les amuse-bouches vers elle en l'invitant à se servir encore.

— Non merci... Il vaut mieux que j'arrête là, sinon je ne pourrai pas faire honneur au dîner.

— Il faut manger, sinon vous risquez de blesser le chef !

Le chef ! Katherine écarquilla les yeux. Sur quelle planète vivait donc cet homme qui se permettait d'avoir un chef à demeure ? Préférant éluder cette dernière remarque, elle décida de se comporter en invitée modèle.

— Vivez-vous ici depuis longtemps, *senhor* Sousa ? demanda-t-elle poliment.

— Je ne vis pas ici, répliqua Roberto avec un sourire qui accentua le relief de sa cicatrice. Je séjourne dans cet endroit lorsque j'ai besoin de me ressourcer et d'être seul.

— La région est magnifique, très dépaysante pour une Britannique comme moi, qui n'est jamais venue au Portugal.

— Alors, il est important que vous profitiez de ce premier séjour.

Malgré l'attitude bienveillante de son hôte, Katherine ne se sentait pas parfaitement détendue. Elle mangeait du bout des lèvres. Pourtant, le poulet grillé aux herbes que Jorge venait de leur servir était délicieux.

— La nourriture vous convient-elle ? demanda Roberto tout en lui remplissant de nouveau son verre.

— Tout à fait. Mes compliments à votre chef !

Un sourire amusé accueillit cette remarque.

— Je plaisantais, vous savez. C'est Lidia, la femme de Jorge, qui fait la cuisine ici.

— Eh bien, c'est un vrai cordon-bleu !

Comme Jorge revenait dans la véranda pour desservir, elle s'adressa à lui :

— Je vous en prie, dites à votre femme que le repas était délicieux !

— *Obrigado, senhora*, répondit Jorge en inclinant la tête. Désirez-vous un peu de *pudim* ?

— Non merci, je n'ai plus faim.

— Un café ou un thé, alors ?

— Non vraiment, je vous remercie.

Un peu agacé par la déférence de son serviteur, Roberto intervint :

— Eh bien, moi, je veux bien un café. Et apportez une bouteille d'eau minérale à mon invitée.

— *Agora mesmo, senhor*.

Une fois le dîner achevé, Katherine se sentit gagnée par la sérénité de l'endroit.

— Comme cette maison est tranquille. Je comprends pourquoi vous appréciez d'y trouver refuge.

Le regard de Roberto se voila. Il garda le silence un instant avant de changer de sujet.

— J'espère que cela ne vous a pas trop causé de souci de remplacer M. Massey au pied levé ?

— Aucun souci, assura-t-elle en secouant la tête.

— *Muito bem*. Votre travail m'intéresse beaucoup. Que faites-vous exactement pour la galerie, docteur ?

— Mon rôle consiste en premier lieu à découvrir des œuvres méconnues ou oubliées. J'effectue mes recherches sur internet. C'est passionnant.

— J'espère que la mienne présente un intérêt.

— Je le souhaite aussi, dit-elle avec force.

— Voilà une remarque qui vient du fond du cœur !

Katherine émit un petit soupir.

— Quand des toiles nous sont soumises pour expertise, c'est James qui se charge d'annoncer la mauvaise nouvelle lorsqu'il s'agit de faux.

— Et vous n'aimeriez pas avoir à le faire pour la mienne !

— En effet, acquiesça-t-elle avec le plus grand sérieux. Mais j'assumerai cette responsabilité, si nécessaire.

— Ne craignez rien, docteur Lister. Je ne vous blâmerai pas si ma toile est un faux. Et je ne mettrai pas en doute votre analyse.

— Merci. J'avoue que j'ai eu cette crainte, lorsque...

Rougissante, elle s'interrompit.

— Lorsque ?

— Lorsque vous avez été interloqué de découvrir... que j'étais une femme.

— Seulement parce que je m'attendais à rencontrer un homme, expliqua Roberto. Mais si le *senhor* Massey vous accorde toute sa confiance, il en sera de même pour moi.

— Merci.

— *De nada*. Voulez-vous encore un peu de vin ?

— Non, juste de l'eau, merci. Je vais avoir besoin de toute ma tête pour mon investigation, demain.

Roberto eut un franc sourire, révélant une dentition parfaite... et un charme fou. Katherine fut stupéfaite de voir à quel point la gaieté illuminait le visage de cet homme.

— Ainsi, vous appréhendez ce métier comme une enquête de police ?

— Un peu, oui. C'est très excitant de rechercher des indices, des preuves, et d'arriver à identifier une œuvre méconnue.

— Peut-être que ma toile en est une.

— Avez-vous une idée de qui peut l'avoir peinte ? demanda Katherine.

— C'est plus un espoir qu'une idée, mais je ne vous dirai rien tant que vous ne m'aurez pas donné votre opinion. Au fait, êtes-vous lève-tôt ?

— Les jours où je travaille, oui. Je commencerai à l'heure qui vous conviendra.

Conscient d'avoir manqué à son devoir d'hôte, Roberto voulut réparer l'accueil qu'il avait réservé à sa visiteuse.

— Avant de vous mettre à l'ouvrage, demain, peut-être aimeriez-vous commencer par une petite promenade pour découvrir le parc ?

— Volontiers, répondit Katherine. Maintenant, je crois que l'heure est venue de dormir.

— Votre petit déjeuner vous sera servi dans la chambre. Retrouvons-nous ici à 9 heures. Dormez bien. *Dorme bem*, comme on dit ici.

— Cette première journée dans votre pays a été bien remplie. Je suis sûre de sombrer très vite

dans le sommeil.

— Ah, mais le Portugal n'est pas mon pays d'origine, corrigea Roberto. Je viens de temps en temps ici, dans la province du Minho, mais je suis originaire de Rio Grande do Sul, au sud du Brésil.

Après une révérence, il ajouta :

— Je suis un *gaucho*.

Interdite, Katherine le regarda avec attention tandis que des images de grandes plaines, de chevaux galopant au vent lui traversaient l'esprit.

— Vous vivez dans un ranch ? demanda-t-elle, secrètement impressionnée.

— En effet. Mon père élève des chevaux. Je pratique l'équitation depuis mon plus jeune âge. J'ai appris à monter et à marcher en même temps, mais je ne tiens plus en selle, ces derniers temps.

Le visage un peu assombri, il se leva de table et saisit une canne appuyée contre un mur. Tandis qu'il s'en aidait pour accompagner Katherine dans le hall, il ajouta :

— Comme vous pouvez le constater, je boite.

— Je n'avais pas remarqué, répliqua Katherine. Avez-vous eu un accident ?

— Oui, un accident de voiture... mais j'ai survécu. *Boa noite, doutora*.

* * *

Katherine mit beaucoup de temps avant de s'endormir. Elle tenait le clair de lune pour responsable de son insomnie alors que, en réalité, c'était l'image de Roberto de Sousa qui la gardait éveillée. Cet homme lui avait fait une forte impression. Son charme la subjuguait à un point qu'elle n'aurait jamais imaginé possible. Qui plus est, l'accident dont il avait été victime l'intriguait. Dans quelles circonstances s'était-il produit ? Malheureusement, elle n'avait pas pu l'interroger davantage.

Après son accueil un peu froid à son arrivée, il s'était montré très agréable, même s'il semblait habité en permanence par une étrange mélancolie. Sans se l'expliquer, Katherine avait le sentiment que l'accident de Roberto avait laissé des séquelles bien plus grave qu'une cicatrice et un léger boitillement. Elle espérait qu'elle aurait de bonnes nouvelles à lui annoncer au sujet de sa toile. D'un côté, elle aurait préféré que James se charge de cette mission, de l'autre, elle ne regrettait pas d'avoir fait la connaissance de Roberto de Sousa, l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré.

Soudain, un sourire éclaira son visage en imaginant la réaction d'Andrew Hastings si elle lui décrivait son fascinant client. Katherine fréquentait Andrew depuis peu de temps, assez cependant pour avoir compris que cette relation n'était pas destinée à durer. Elle était beaucoup trop indépendante pour accepter qu'il lui dicte sa conduite. Orpheline très jeune, alors qu'elle était adolescente, elle avait développé une grande autonomie, et partageait aujourd'hui la maison que lui avait léguée son père avec deux anciens amis étudiants. Chacun habitait un étage de la maison, et Hugh et Alastair lui versaient un loyer – un arrangement qui leur convenait très bien, mais déplaisait à Andrew. Ces derniers temps, le jeune homme pressait Katherine de venir s'installer chez lui et le refus qu'elle lui avait opposé était devenu source de conflit entre eux. Ensuite, lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle ne pourrait l'accompagner au festival de Glyndebourne parce qu'elle s'envolait pour le Portugal, la tension était montée d'un cran. Katherine aurait aimé assister à cette représentation du *Mariage de Figaro*, mais James avait besoin d'elle pour le remplacer. Comment aurait-elle pu lui refuser ce service ?

* * *

Après une nuit agitée, Katherine se leva malgré tout de très bonne heure. Lorsqu'on frappa à sa porte, elle était douchée et habillée. Pour la séance de travail à venir, elle avait enfilé un jean et un T-shirt et attaché ses cheveux.

— *Bom dia, doutora*, dit Lidia en pénétrant dans la chambre.

Elle déposa le plateau du petit déjeuner sur une petite table près de la fenêtre et approcha une chaise.

— Bonjour Lidia, répondit Katherine avec un grand sourire.

— Ce petit déjeuner vous convient-il ou préférez-vous des œufs avec du bacon ?

Katherine rassura l'employée. Les petits pains et les fruits préparés par Lidia suffisaient amplement.

— Bon appétit, mademoiselle. Je reviendrai à 9 heures.

— Pourriez-vous demander à Jorge de m'aider à descendre le pied photo et mon matériel ?

— Bien sûr, je lui dirai.

D'habitude, Katherine déjeunait sur le pouce, mais elle prit plaisir à s'installer devant la fenêtre qui donnait sur le jardin pour boire tranquillement son café et contempler le parc. Peu importait l'issue de sa mission, au fond. Même si la toile devait être un faux, elle ne regretterait jamais ce bref séjour au Portugal qui lui avait donné l'occasion de rencontrer Roberto de Sousa, le *gaucho*...

Lorsqu'elle pénétra dans la véranda, son hôte l'attendait. Une grande lassitude se lisait sur ses traits et dans ses grands yeux noirs.

— *Bom dia*, dit-il à Katherine lorsqu'elle le rejoignit. Avez-vous bien dormi ?

— Très bien, merci, mentit-elle.

Roberto observa le pied photo et la boîte avec intérêt.

— Est-ce là votre matériel de travail ?

— En effet. Je commence toujours par prendre des photos de l'œuvre dans son état d'origine, puis je continue au fur et à mesure de l'avancement du travail. La boîte contient les divers solvants et outils dont j'ai besoin pour procéder au nettoyage. Il faudrait que je puisse m'installer dans un endroit bien éclairé qui ne craint pas trop les salissures.

— Je vais arranger cela. Etes-vous toujours tentée par une petite promenade avant de commencer ?

— Volontiers. J'ai eu un aperçu des jardins par la fenêtre de la chambre et j'aimerais en voir davantage.

— *Vamos*, dit-il en empoignant la canne qui reposait contre un pilier.

— Etes-vous sûr de pouvoir marcher, ce matin ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, docteur. J'ai l'habitude !

— Désolée, murmura Katherine en rougissant.

— C'est moi qui suis désolé ! répliqua Roberto en ébauchant un sourire crispé. J'ai nagé un peu trop longtemps ce matin et je le paye maintenant.

Deux jardiniers âgés s'affairaient dans le parc. Roberto échangea quelques mots aimables avec chacun d'eux, puis ils reprirent leur promenade.

— Ils avaient l'air ravi de vous voir ! commenta Katherine.

— Ils me connaissent depuis toujours. Ma mère a grandi dans cette maison. Elle n'a jamais voulu s'en séparer et elle me l'a donnée.

— Elle vous l'a léguée ?

— Non, juste donnée. Ma mère vit toujours mais, après son mariage avec mon père, ils sont partis s'installer à Rio Grande do Sul, et elle revient rarement au Portugal. Elle déteste l'avion.

— Je la comprends ! Je n'aime pas trop ça non plus.

Au détour d'un chemin, Katherine marqua un temps d'arrêt.

— Oh ! Un court de tennis ! s'exclama-t-elle.

— Vous jouez ?

— Oui, mais pas très bien.

— Sans doute mieux que moi... maintenant, dit-il avec amertume.

— Pardonnez-moi cette question personnelle... mais ne pourrait-on pas vous opérer la jambe ?

— C'est déjà fait ! s'exclama-t-il. Je subis à présent des séances de rééducation plutôt pénibles.

Je marche et je nage tous les jours. Bientôt, je remarquerai normalement, c'est du moins ce que disent les médecins. Pour finir, j'aurai droit à de la chirurgie plastique pour me débarrasser de cette affreuse cicatrice sur le visage.

Katherine s'en voulait d'avoir abordé un sujet aussi douloureux pour Roberto. Comme ils approchaient de la piscine, elle poussa une exclamation ravie.

— Quel beau cadre ! Tous ces arbres... et les montagnes en toile de fond. C'est prodigieux !

Roberto acquiesça d'un signe de tête avant d'obliquer vers une sorte de pavillon d'été.

— Voyons si cet endroit pourrait vous convenir pour travailler. Nous sommes tout près de la maison, mais ici personne ne vous dérangera.

Katherine le suivit dans la bâtisse octogonale, carrelée de tomettes. La lumière du jour pénétrait à flots par les grandes fenêtres.

— C'est fantastique ! s'écria Katherine, ravie. Exactement ce qu'il me faut. Il ne me reste plus qu'à récupérer un grand drap, mon matériel, et je peux me mettre au travail.

— Buvons d'abord un café, proposa Roberto. Nous le prendrons dans la véranda où ma toile vous attend.

Katherine refréna son envie de courir jusqu'à la véranda pour découvrir l'œuvre qu'elle devait expertiser. L'heure de vérité approchait. Elle se sentait remplie de joie et d'appréhension à la fois. S'agissait-il vraiment d'une œuvre d'art ? Serait-elle en mesure d'en identifier l'auteur ?

Son cœur se mit à battre la chamade lorsqu'elle vit la toile qui reposait sur la table, enveloppée dans un tissu.

— Voulez-vous que je la déballe maintenant ? demanda Roberto.

— Oui... s'il vous plaît.

Avec beaucoup de soin, il dégagea le cadre et recula de quelques pas en le tenant à bout de bras.

— La peinture est très sale, n'est-ce pas ?

— C'est normal si elle est très ancienne, dit Katherine.

La toile représentait un jeune homme aux cheveux noirs portant une tenue qui datait du XVIII^e siècle.

— Il n'est pas habillé comme un dandy, dit-elle pensivement. On devine une certaine élégance toutefois dans le maintien. Il semble que des couches successives aient été apposées sur la toile.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Roberto.

— Certaines touches ont pu être ajoutées en guise de réparation, ou bien il se peut qu'un autre artiste soit intervenu. Difficile à dire, pour le moment.

Katherine reporta son attention sur le visage du sujet qui avait subi moins de dommages que le reste.

— Si vous voulez bien me faire porter mon matériel au pavillon d'été ainsi qu'un drap épais, je pourrai commencer tout de suite.

— D'abord un café, insista Roberto en se dirigeant vers la petite table où Jorge venait de

déposer un plateau.

— Après un bon nettoyage au white-spirit, j'enlèverai le surplus de peinture avec du solvant. Cette tâche accomplie, je devrais être en mesure de vous en dire plus.

Katherine avait déjà sa petite idée, mais il était encore trop tôt pour se prononcer. Mieux valait qu'elle vérifie certains détails. Elle perdrait toute crédibilité aux yeux de Roberto de Sousa si elle se trompait.

— Surtout, ne travaillez pas de longues heures sans prendre de pause, lui dit-il en lui servant une tasse de café. Jorge viendra vous prévenir lorsque le déjeuner sera prêt.

— Mais... je ne mange jamais à la mi-journée.

— Juste un petit sandwich, dans ce cas, insista Roberto. Je vous rejoindrai ici à 13 heures.

* * *

Lorsqu'elle retourna au pavillon d'été avec Roberto, Katherine découvrit que la pièce avait été dépoussiérée et balayée. Tout son matériel l'attendait. Un plateau avec de l'eau minérale et un seau à glaçon reposait sur une desserte dans un angle.

Aidée de son hôte, elle disposa la table à l'endroit le plus éclairé de la pièce et la recouvrit du drap blanc mis à sa disposition. Roberto déposa la toile sur le linge puis recula d'un pas.

Katherine sentit son excitation grimper d'un cran. Plus elle contemplait cette œuvre, plus elle lui semblait familière. Se pouvait-il qu'elle ait vu juste à propos de l'artiste ?

— Parfait, dit-elle d'un ton satisfait. Je vais pouvoir commencer.

— Vous préférez que je vous laisse, n'est-ce pas ? demanda Roberto avec un sourire.

Sans attendre de réponse, il ajouta :

— Sonnez si vous avez besoin de quoi que ce soit. Jorge est à votre disposition. Nous nous retrouverons pour le déjeuner.

Une fois seule, Katherine se mit à inspecter la peinture à la loupe.

— A nous deux, jeune homme...

Malgré l'envie qui la tenaillait d'entreprendre le nettoyage, elle s'en tint à sa routine habituelle. Elle commença par prendre plusieurs clichés de l'œuvre afin de garder une trace de son état d'origine.

Enfin, d'une main un peu fébrile, elle imprégna un premier Coton-Tige de white-spirit et se mit à l'ouvrage.

2.

Katherine sursauta lorsque Roberto vint lui annoncer en personne que le déjeuner était servi dans la véranda. Elle avait l'impression que quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient quittés.

Bien que frustrée par cette interruption dans son travail, elle sourit poliment à son hôte.

— J'en suis encore au nettoyage. Vous commencerez à voir une différence lorsque j'ôterai le surplus de peinture.

— C'est fou comme la saleté peut s'incruster !

— Moi aussi, j'aurais besoin d'un bon lavage !

— Allez vous changer, si vous voulez. Je vous attendrai dans la véranda. Rien ne presse.

— Oh si ! Il faut que j'avance !

Roberto esquissa un bref sourire.

— Ce travail d'investigation vous passionne à ce point ?

— Oui, admit Katherine avec enthousiasme.

Plus elle nettoyait la toile, plus ses convictions prenaient corps, mais elle préférait se taire pour l'instant, de peur de commettre une erreur de jugement.

Pendant le déjeuner, Roberto l'informa de son absence pendant la journée du lendemain.

— Je compte sur vous pour être raisonnable et prendre des pauses. Je demanderai à Lidia d'y veiller.

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Avez-vous déjà une idée de l'artiste qui a peint ce jeune homme ? demanda Roberto en remplissant leurs tasses de café.

— C'est difficile à dire, à ce stade. Une fois que j'aurai dilué le surplus de peinture, je verrai si le style s'apparente à celui d'un artiste connu. Ensuite, si la toile a de la valeur, James la confiera à notre meilleure restauratrice, qui fait un travail remarquable. A moins que vous n'ayez songé à quelqu'un de votre côté ?

— Non, personne. D'ailleurs, je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous vous en chargiez vous-même.

— C'est très gentil de votre part, mais je suis historienne, par restauratrice. En outre, je ne pourrais pas m'absenter aussi longtemps.

— Avez-vous hâte de retourner en Angleterre ? Un amoureux vous attend, peut-être ?

Cette intrusion dans sa vie privée la fit rougir.

— J'ai un ami, oui, répondit-elle, mais je pensais surtout à mon travail.

Roberto haussa un sourcil.

— Je suis sûr que M. Massey vous autoriserait à rester, si je le lui demandais.

Détournant les yeux, Katherine se leva de table.

— C'est lui qui décide.

— Imaginons qu'il accepte, cela vous causerait-il un problème d'ordre privé ? insista Roberto en se levant à son tour.

— Aucun, affirma-t-elle avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Il est grand temps que je me remette au travail. Je vais juste récupérer mon ordinateur portable dans ma chambre et j'y retourne.

— Je vous verrai au dîner, dans ce cas.

Se sentant un peu coupable de quitter son hôte aussi vite, Katherine ajouta :

— J'espère avoir de bonnes nouvelles à vous annoncer à ce moment-là !

Sur ces mots, elle s'esquiva. Roberto la suivit du regard tandis qu'elle grimpait les marches à la volée. L'hostilité qu'il avait d'abord ressentie à son égard s'était envolée, remplacée par le désir d'en apprendre davantage sur cette jeune femme intelligente et efficace.

Avec un soupir, il prit la direction de ses appartements. Curieusement, depuis l'arrivée de Katherine, il se sentait moins seul. Il adorait discuter d'art avec elle, un sujet qu'elle maîtrisait et qui la passionnait tout autant que lui. Qui plus est, elle semblait n'éprouver aucune répugnance pour son affreuse cicatrice. Il eut un sourire amusé. C'était la première fois qu'une femme ne tentait pas de le séduire. Et apparemment, elle n'avait jamais entendu parler de lui. Rien d'étonnant à cela, car sa carrière avait soudainement pris fin avant d'atteindre son apogée.

* * *

De retour au pavillon d'été, Katherine se remit au travail avec entrain. A présent que la phase de nettoyage était achevée, elle pouvait passer à l'étape suivante. Elle découpa une petite fenêtre dans un morceau de carton, puis, munie d'un Coton-Tige imprégné d'acétone, elle appliqua le carton sur la toile. Ensuite, avec un soin extrême, elle commença à dissoudre le surplus de peinture à l'aide du Coton-Tige. L'effet fut immédiat. La peinture devait avoir été appliquée dans le courant des cinquante dernières années, car elle se dissolvait sans peine, laissant apparaître un pigment beaucoup plus léger. Centimètre par centimètre, Katherine déplaça le carton sur la toile et continua son travail de nettoyage à l'acétone. Lorsqu'une portion significative fut révélée, elle la prit en photo et l'envoya aussitôt à James pour requérir son avis. Celui-ci ne se fit pas attendre.

— Tu dois être aux anges ! lança-t-il joyeusement. Nous avons affaire à un pigment qui date du XVIII^e siècle. Demande à de Sousa s'il souhaite que tu ailles plus loin.

— Il m'a déjà proposé de rester, si cela ne te pose aucun souci.

— Vraiment ? Au fait, quel âge a-t-il ? Y a-t-il une *senhora* de Sousa ?

— Il doit avoir une trentaine d'années et, s'il est marié, sa femme n'habite pas ici, en tout cas.

Au moment même où elle raccrochait, Katherine découvrit que Roberto se tenait sur le seuil de la pièce, immobile.

— *Perdoa-me*, je ne voulais pas écouter, mais...

— Vous avez entendu ce que j'ai dit.

Le visage en feu, Katherine se sentait affreusement gênée.

— Votre amoureux est jaloux de vous savoir chez moi ?

— Je parlais à James Massey !

Le visage de Roberto s'éclaira soudain.

— Votre employeur vous posait des questions sur moi ?

— Oui. Désolée...

— *Por que ?* C'est normal qu'il se sente responsable de vous.

A cet instant, Jorge apparut, chargé d'un plateau.

— Je comptais prendre le thé avec vous ici, reprit Roberto.

— Et vérifier l'avancement de mon travail ?

— *Exatamente*, acquiesça-t-il avec un bref sourire.

— Je n'ai pas beaucoup progressé. Cette étape demande beaucoup de soin et de temps.

Roberto approcha de la toile pour inspecter la partie nettoyée.

— Je constate que la teinte d'origine est beaucoup plus claire. Est-ce important ?

— Fondamental ! James est d'accord avec moi pour dire que nous avons affaire à une toile du XVIII^e siècle.

Elle s'interrompit pour servir les deux tasses de thé.

— Souhaitez-vous expédier la toile à James dès maintenant ou dois-je continuer jusqu'à ce que nous ayons une idée des réparations à envisager ? reprit-elle.

— Quelles réparations ? intervint Roberto, soudain alarmé.

— Il se peut que la toile ait subi des dommages ici et là, qu'elle soit déchirée par endroits.

— Seigneur ! Il est possible de réparer dans ces cas-là ?

— Absolument. La restauratrice qui travaille pour James accomplit des miracles.

— Si vous enlevez tout le surplus de peinture, Katherine, serez-vous en mesure d'identifier l'artiste ?

— Sans doute. Mais il s'agira juste d'une hypothèse. Alors, voulez-vous que je continue ?

— Oui. J'aimerais beaucoup découvrir le jeune sujet de cette peinture sous son aspect d'origine.

Nous déciderons plus tard de ce qu'il conviendra de faire.

Après s'être levé de table, il ajouta :

— Je vous laisse à votre travail d'investigation. Lorsque M. Massey vous appellera, dites-lui qu'il n'y a qu'une seule *senhora* de Sousa dans ma vie : ma mère. J'ai brièvement été marié autrefois, mais plus maintenant.

Katherine tressaillit.

— Oh ! Je suis désolée...

— Ne le soyez pas ! Mariana n'est pas morte. Nous avons divorcé. Dites aussi à M. Massey que vous êtes en sécurité ici. Personne ne vous fera de mal chez moi.

Le visage toujours en feu, Katherine peina à retrouver sa concentration habituelle. La prochaine fois que James appellerait, elle veillerait à ce que personne ne soit témoin de leur conversation. Alors qu'elle allait reprendre son travail, elle fut de nouveau dérangée par la sonnerie de son portable. Il s'agissait d'Andrew, cette fois.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé, Katherine ? demanda-t-il sèchement. Tu savais pourtant que je m'inquiérais, non ?

— Je t'ai envoyé un message à mon arrivée...

— Et ensuite, tu m'as oublié !

— Rien ne t'empêchait de me contacter, si tu étais si inquiet !

— C'était à toi de le faire, étant donné les circonstances. Tu t'es envolée sans un mot d'excuse alors que tu as gâché notre escapade à Glyndebourne !

Katherine laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Mais enfin, Andrew, James était malade, et il fallait que je le remplace ! Il s'agissait d'une

urgence. Nous pourrions partir en week-end à n'importe quel autre moment.

— Je vois, répondit Andrew. James compte plus que moi à tes yeux.

Assez ! songea Katherine, excédée.

— Ecoute, je n'ai pas le temps de discuter de cela...

— Non, ne raccroche pas ! supplia Andrew. Je suis désolé, chérie...

— Je ne peux pas te parler plus longtemps. Je dois me remettre au travail.

Sur ces mots, elle coupa la communication et éteignit son téléphone.

Passablement énervée, elle dut attendre quelques minutes avant de pouvoir recouvrer son calme.

Puis, elle se remit à l'ouvrage jusqu'à la tombée de la nuit. Envoyé par son maître, Jorge la rejoignit dans l'atelier.

— *Le senhor* Roberto demande si vous avez terminé, *doutora*.

Katherine jeta un coup d'œil à sa montre et soupira. Elle devait admettre qu'elle était fatiguée.

— Je vais juste nettoyer un peu le chantier et recouvrir la toile. Pourriez-vous, s'il vous plaît, demander à M. de Sousa où il souhaite l'entreposer pour la nuit ?

— *Sim, senhora*. Ensuite, je viendrai chercher votre matériel.

— Vous pouvez tout laisser ici. J'emporterai juste mon ordinateur et mon appareil photo. Désolée pour les salissures...

— *Não importa*, répondit Jorge avec un sourire.

Katherine entreprit de ranger son matériel puis elle se posta devant la toile pour l'examiner.

Demain, promit-elle en silence au jeune sujet de l'œuvre, *je saurai qui a réalisé ton portait. »*

Soudain, une voix dans son dos la fit sursauter. Roberto se tenait sur le seuil de la pièce.

— Docteur Lister, vous avez travaillé trop longtemps, murmura-t-il en avançant vers elle.

Puis, comme pétrifié, il se figea devant la toile.

— Ne vous inquiétez pas, dit très vite Katherine. Le résultat est décevant pour le moment mais, lorsque j'aurai terminé, ce jeune homme aura bien meilleure allure, je vous le promets. Où pensez-vous ranger la toile pour la nuit ?

— Dans la *sala*. Venez, je vais vous montrer.

Roberto retira la toile du chevalet et prit la direction de la maison tout en invitant Katherine à le suivre.

— Lorsque vous avez vu cette œuvre pour la première fois, qu'est-ce qui vous a attiré ? demanda-t-elle.

— Quelque chose dans... le visage du sujet m'a beaucoup intéressé. J'ai toujours été sensible aux portraits. C'est ce que je regardais le plus dans les musées autrefois. Aujourd'hui, je me contente de visites virtuelles sur internet.

Une fois arrivé devant de grandes portes battantes, il marqua un arrêt.

— *Por favor*, Katherine, pouvez-vous ouvrir ?

Tous deux pénétrèrent dans un vaste salon rustique meublé avec un goût très sûr. A peine entrée, Katherine fut aussitôt attirée par une grande peinture accrochée à droite d'une cheminée monumentale. Le sujet, une jeune fille vêtue d'une robe vaporeuse, souriait d'un air rêveur.

— Qui est-elle ? demanda Katherine.

— Je ne sais pas, répondit Roberto d'un ton de regret.

Il traversa la pièce pour déposer le tableau sur un chevalet.

— L'œuvre s'intitulait *Jeune fille esseulée* et coûtait trois fois rien. Cette personne est délicieuse, mais elle a l'air un peu triste.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez acheté le portait de ce jeune homme... pour lui tenir

compagnie ?

— Ils iraient bien ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui... enfin, lorsque le tableau sera restauré. Avez-vous fait une recherche au sujet de cette jolie personne ?

— Non. Je n'en ai jamais eu le temps.

— Et, aujourd'hui, vous aimeriez en savoir davantage sur votre nouveau sujet ?

— Oui, parce que j'espère connaître l'artiste.

— Qui est-il, selon vous ?

— Ah non ! protesta Roberto. Je veux connaître votre opinion avant d'avancer la mienne, doutora.

— Oui, je vous comprends. Et puis, vous payez pour cela !

— En effet. D'ailleurs, puisque je suis votre employeur, j'insiste pour que vous vous reposiez un peu avant le dîner. Jorge m'accompagne demain, mais j'ai demandé à Lidia de veiller sur vous et de s'assurer que vous ne vous épuisez pas en mon absence.

— Lorsque je travaille, j'ai tendance à oublier l'heure, admit Katherine avec un sourire. Demain, je devrais bien avancer sur la toile. Votre jeune sujet aura bien meilleure mine. Serez-vous absent toute la journée ?

— Je serai de retour à temps pour dîner avec vous.

Katherine hocha la tête puis pivota pour admirer la pièce.

— Cette salle est magnifique, dit-elle.

— Un peu stricte, non ? Je préfère mon *apartamento* à l'arrière de la maison. Je peux y mettre le bazar sans m'attirer les foudres de Lidia.

— J'ai du mal à l'imaginer en colère ! dit Katherine en riant franchement.

— J'ai beaucoup de chance d'être entouré comme je le suis, admit Roberto. Pendant votre séjour, Jorge et Lidia s'occuperont très bien de vous. Pas parce que je le souhaite, mais parce qu'ils vous trouvent charmante.

Désarçonnée par cette remarque, Katherine sentit ses joues s'empourprer.

— Comme c'est gentil de leur part !

— *Que maravilha !* s'exclama Roberto d'un air ravi. C'est si rare, une jeune femme qui rougit.

— Cela ne m'arrive pas très souvent, heureusement...

— Peut-être est-ce parce que vous êtes fatiguée. Reposez-vous, maintenant. Désirez-vous dîner dans la véranda ce soir encore ?

— Oui, c'est un endroit délicieux.

Sur ces mots, Katherine disparut, pressée de retrouver l'intimité de sa chambre. L'échange qu'elle venait d'avoir avec Roberto l'avait troublée..

* * *

Tout en retirant ses vêtements maculés de peinture, elle se maudit intérieurement. Il fallait qu'elle cesse de rougir en la présence de Roberto. Même s'il était l'homme le plus séduisant qu'elle ait rencontré jusqu'à ce jour, il était son client, rien de plus et ne devait pas deviner l'effet dévastateur qu'il produisait sur elle. Malheureusement, il ne lui facilitait pas les choses. Même si avoir affaire à une femme l'avait un peu contrarié au départ, Roberto appréciait sa compagnie, désormais, elle en était convaincue. Quoi qu'il en soit, leurs rapports devaient demeurer professionnels. Lorsqu'ils se reverraient, Katherine saurait enfin si son intuition était juste pour ce

qui concernait la toile. Dès qu'elle aurait formellement identifié l'artiste, sa mission serait achevée, et elle demanderait qu'on la reconduise à Viana do Castelo, comme prévu au départ. Elle devait toutefois admettre que la perspective de partir ne l'enthousiasmait guère.

L'heure du dîner étant encore lointaine, Katherine s'allongea sur son lit pour prendre un peu de repos. Jamais elle ne s'accordait ce genre de répit, habituellement, excepté le dimanche matin. Elle se demanda si Roberto faisait de même, à cet instant précis. Il avait mentionné son appartement privé à l'arrière de la maison. Sans doute occupait-il une chambre au rez-de-chaussée pour faciliter ses déplacements. L'accident dont il avait été victime piquait la curiosité de Katherine. Elle brûlait de lui demander ce qui lui était arrivé, mais elle n'osait pas. A quoi bon ? songea-t-elle. Sitôt sa mission terminée, elle ne reverrait jamais Roberto de Sousa. Elle n'avait rien en commun avec ce Brésilien fortuné. Tous deux ne vivaient pas dans le même monde...

Mais, Katherine avait beau chercher à s'en dissuader, la tentation de se montrer à son hôte sous un jour un peu plus sexy la taraudait. Aussi, au lieu d'opter pour la jolie robe de soie verte qu'elle avait emportée, elle enfila une tunique couleur bronze sur un pantalon ivoire et décida de ne pas attacher ses cheveux fraîchement lavés. Puis, après une longue hésitation, elle renonça à chausser ses affreuses lunettes et appliqua une légère touche de maquillage sur son visage.

Au moment où elle achevait ses préparatifs, une jolie jeune fille, très brune, pénétra à pas timides dans sa chambre après avoir frappé à la porte.

— Je suis Pascoa, dit-elle pour se présenter. *Le senhor* Roberto vous attend, *doutora*.

— *Obrigada*, Pascoa, répondit Katherine en souriant.

Au rez-de-chaussée, Jorge prit le relais pour la conduire dans la véranda où le dîner serait servi.

— *Boa tarde, doutora*, dit Jorge en l'invitant à le suivre. Ce soir, Lidia a préparé de la *carne de porco*.

— Hum ! Je suis sûre que ce sera délicieux.

Roberto se tenait à sa place habituelle, adossé à un pilier, occupé à admirer le jardin. Lorsqu'il se retourna, une lueur de surprise mêlée d'admiration étincela dans son regard. Katherine en ressentit beaucoup de plaisir.

— Vous êtes... vraiment charmante, docteur, dit-il enfin. A vous voir, on ne dirait pas que vous avez travaillé toute la journée.

— Je me suis reposée une heure entière dans ma chambre. Je ne fais jamais cela chez moi.

Roberto lui avança une chaise pour qu'elle s'installe à table.

— Désirez-vous un verre de vin, comme hier ? demanda-t-il galamment.

— Oui, merci.

— Comment passez-vous vos soirées, en Angleterre ?

— Je dîne, puis je regarde la télévision ou je lis, répondit-elle en esquissant une petite grimace. Rien de très passionnant !

— Il arrive qu'on vous emmène au restaurant, j'imagine ?

— Oui... Ou bien je vais au cinéma avec des amies... des copines, je veux dire.

— Parmi ces amis, il y a bien un homme, non ?

— Il y en a même plusieurs, répliqua-t-elle avec une moue amusée. Je partage mon appartement avec deux messieurs... un arrangement qui ne plaît pas trop à celui avec qui je sors parfois.

— Est-il jaloux ?

Katherine hésita avant de répondre :

— Andrew aimerait que je m'installe avec lui.

— Etes-vous tentée d'accepter ?

— Pas du tout ! protesta Katherine. Je suis bien dans ma maison qui me vient de mon père. Mes locataires me versent un bon loyer, et nous nous entendons à merveille...

— Votre père est décédé ?

Katherine hocha la tête.

— Ma mère est morte lorsque j'étais petite. C'est mon père qui m'a élevée. Une crise cardiaque l'a emporté alors que je venais de fêter mes dix-huit ans.

— *Que tragedia !* dit Roberto avec beaucoup de douceur. Vous reste-t-il de la famille ?

— Charlotte, la plus jeune sœur de mon père, est venue vivre quelque temps avec moi, jusqu'à ce qu'elle rencontre Sam Napier, un architecte avec qui elle s'est mariée. Tous deux voulaient que je m'installe avec eux, mais j'ai préféré rester dans ma maison. Ensuite, comme deux amis étudiants cherchaient à se loger, Sam m'a aidée à la diviser en trois appartements distincts.

— Et vous n'avez pas envie de vivre avec votre amoureux ?

— C'est juste... un ami, protesta Katherine, gênée.

Roberto lui jeta un coup d'œil amusé.

— Désolé de vous avoir choquée, docteur. C'est pourtant ainsi qu'il se considère, non ?

— C'est-à-dire que... je le connais depuis très peu de temps.

— Le coup de foudre existe, vous savez, insista Roberto.

Katherine détourna les yeux. Cette intrusion dans sa vie privée la mettait mal à l'aise.

C'est à ce moment que Jorge surgit pour leur servir le plat principal composé de fines tranches de rôti assorties de légumes de saison.

— Quelle délicieuse odeur ! s'exclama Katherine, ravie de cette diversion.

— Merci Jorge, dit Roberto, nous ferons le service nous-mêmes. Remerciez Lidia pour les *batatinhas*.

— De quoi s'agit-il ?

— Des pommes de terre préparées de cette manière, répondit-il en souriant. Je les adore, mais il y a quelque temps, je n'avais pas le droit d'en manger.

— Vous deviez suivre un régime ?

— Oui, mais ce n'est plus nécessaire aujourd'hui.

— Pour ma part, je dois sans cesse surveiller mon alimentation, avoua Katherine avec un soupir.

— *E verdade ?* interrogea Roberto, manifestement surpris. Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir à changer toute ma garde-robe !

— Ce vin ne vous fera pas grossir, Katherine, promit Roberto en lui remplissant son verre. Cela ne vous ennue pas que je vous appelle par votre prénom ?

— Pas du tout... J'étais un peu en surpoids à l'adolescence, jusqu'au décès de mon père. Ensuite, j'ai constaté que la peine était le meilleur des régimes.

— Vous étiez très proche de lui, n'est-ce pas ?

— Oui... j'ai d'ailleurs marché sur ses traces. Il donnait des conférences en histoire de l'art. Il a fait la connaissance de James Massey à l'université.

— Et maintenant, vous travaillez pour l'ami de votre père.

— Exact.

Katherine se concentra sur le contenu de son assiette. Puis, poussée par la curiosité, elle décida d'interroger son hôte à son tour.

— Puis-je vous demander ce qui vous est arrivé ?

Après une courte hésitation, Roberto consentit à répondre :

— J'ai été victime d'un terrible accident de voiture.

— Avez-vous beaucoup souffert ?

— Pas mal, oui. Le bilan était impressionnant : jambe cassée à plusieurs endroits, commotion cérébrale, yeux au beurre noir, nez et dents cassés, visage lacéré.

— Seigneur ! Vous auriez pu mourir ! Aviez-vous des passagers ?

— J'étais le passager, Katherine. Le chauffeur a été éjecté lorsque la voiture a fait une sortie de route dans un virage... *Graças a Deus*, elle n'a pas pris feu comme dans les films, mais elle a dévalé une pente terrible avant de se fracasser contre un arbre.

— Qu'est-il arrivé au conducteur ?

Les yeux de Roberto se voilèrent. Visiblement, il peinait à évoquer ce passé douloureux.

— Le conducteur était une femme. J'ai appris plus tard qu'elle souffrait de quelques contusions et d'une entorse au poignet. En proie à la panique, elle s'est enfuie. C'est un motard qui a prévenu les secours. Je me suis réveillé à l'hôpital, avec mes parents à mon chevet.

— Quel choc cela a dû être pour eux de vous découvrir dans cet état ! s'écria Katherine, horrifiée par cette histoire. Qu'est-il advenu de la conductrice ?

— Elle m'a supplié de déclarer que je conduisais, répondit Roberto d'une voix atone. Il n'en était pas question et, de toute façon, la police savait que je n'étais pas au volant. Ils ont eu beaucoup de mal à m'extraire du siège passager.

— Pourquoi vous a-t-elle demandé de faire une fausse déclaration ?

— Nous nous étions disputés au restaurant, ce qui nous avait conduits à boire un peu trop de vin. Je voulais rentrer en taxi, mais je n'ai pas réussi à lui faire entendre raison. Elle m'a subtilisé les clés et a pris le volant...

Médusée, Katherine secoua plusieurs fois la tête.

— C'est ahurissant ! s'exclama-t-elle. Et en plus, elle aurait aimé que vous mentiez...

— Oui, mais même si j'avais accepté, la police connaissait les faits, sans compter que tout le monde savait qu'Elena avait dîné avec moi. Des photographes avaient pris des clichés de nous alors que nous entrions dans le restaurant. Lorsque la vérité a éclaté, Elena a été renvoyée du tournage auquel elle participait. Elle avait un petit rôle dans une série télé, celui d'une jeune fille innocente courtisée par un homme marié.

Roberto esquissa un sourire.

— Lorsque la presse a dévoilé l'affaire, à savoir qu'Elena Cabral avait pris le volant alors qu'elle était ivre, qu'elle avait provoqué un accident et m'avait abandonné à mon sort, son destin a été scellé.

— Où cela s'est-il passé ?

— Près de Porto. Des photos horribles de l'accident ont été publiées dans les journaux. Mes parents voulaient me ramener chez eux, mais les médecins s'y opposaient. Mon père n'a pas pu rester longtemps près de moi. Ma mère, en revanche, vient seulement de repartir.

Roberto eut un sourire attendri avant d'ajouter :

— Il faut savoir que mes parents ne supportent pas de vivre séparément.

Katherine demeura silencieuse quelques instants.

— Merci de m'avoir raconté tout cela, finit-elle par dire. J'espère que ce n'était pas trop douloureux pour vous d'en parler.

— Non, rassurez-vous.

Lorsque Jorge apparut, Roberto lui adressa un grand sourire.

— Dites à Lidia que le repas était *gostoso*, comme toujours.

— Oui, c'était délicieux, enchérit Katherine.

— Voulez-vous un dessert, *doutora* ?

— Non merci... Juste une tasse de thé, s'il vous plaît.

— Et un café pour moi ! ajouta Roberto.

Après le départ de Jorge, il soupira :

— Je suis relégué au second rang depuis que vous êtes là.

— Impossible ! répondit Katherine en riant. Jorge et Lidia vous sont très attachés.

— Ma mère leur a demandé de bien s'occuper de moi, et ils le font. Lidia me nourrit sainement, et Jorge me sert souvent de chauffeur. Demain, il me conduira à Viana do Castelo pour un bilan chez le médecin suivi d'une séance chez le kinésithérapeute. Il refuse que je prenne le volant, bien que j'en sois capable.

Il eut un soupir résigné avant de reprendre :

— Le mystère de la toile sera-t-il élucidé demain ?

— Je l'espère, sinon vous aurez dépensé beaucoup d'argent pour rien en me faisant venir !

— Je paierais volontiers davantage pour vous garder encore !

Comme Katherine écarquillait les yeux, il ajouta :

— Voilà qui n'était pas très bien dit. Je ne maîtrise pas très bien votre langue.

— Vous vous débrouillez très bien. Jorge et Lidia ont un accent beaucoup plus prononcé que le vôtre.

— J'ai étudié votre langue à l'école. J'ai aussi beaucoup voyagé, contrairement à Jorge et Lidia qui n'ont jamais quitté le Portugal. Ils reçoivent toutefois beaucoup de visiteurs car la maison est louée une partie de l'année. C'est la raison pour laquelle j'ai fait construire une piscine et un court de tennis.

Katherine secoua la tête, étonnée.

— Vous supportez que des étrangers habitent cette maison ?

— Quand je suis absent, oui. J'ai le sens pratique, vous savez. Les gens sont prêts à payer une jolie somme pour séjourner ici, et cela donne du travail à mes *empregados*. Cela facilite aussi l'entretien de la demeure. Mais cette saison, les locataires seront moins nombreux, du fait de ma présence.

— Lidia leur fait-elle la cuisine ?

— Non. Je ne veux pas qu'elle s'épuise. Elle ne s'occupe que du petit déjeuner. Il y a de bons restaurants dans la région.

— En tout cas, ce cadre de vie est idyllique.

— C'est vrai, je ne manque de rien, sauf de compagnie.

Katherine haussa un sourcil interrogateur.

— Jusqu'à ce que vous arriviez, j'étais très seul, mais je ne m'en rendais pas compte, ajouta Roberto.

Comme Katherine baissait les yeux, il ajouta prestement :

— Ce que j'essaye de vous expliquer – très mal, je l'avoue – c'est que j'apprécie de discuter d'art avec vous. Vous êtes experte en la matière, et le sujet me passionne. En plus, vous êtes charmante, ce qui ne gêne rien !

De plus en plus gênée, Katherine sentit que ses joues s'empourpraient, une fois de plus.

— Je vois que je suis allé trop loin, reprit Roberto. Acceptez mes excuses. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise.

Soulagée, Katherine le remercia d'un sourire et décida de changer de conversation.

— Revenons-en à votre toile. C'est bizarre, mais le sujet dépeint m'est familier.

— L'avez-vous déjà vu ? demanda Roberto avec une lueur d'intérêt dans les yeux.

— Sûrement, mais j'ignore où et dans quelles circonstances. Si James était ici, un coup d'œil lui suffirait pour identifier l'artiste.

Roberto eut un petit rire amusé.

— M. Massey est sans doute une personne très intéressante, mais je ne regrette pas qu'il vous ait envoyée à sa place, Katherine. Seigneur, voilà que je recommence... Pardon ! Parlez-moi de votre petit ami. Vous appelle-t-il tous les soirs ?

— Non... Andrew m'en veut terriblement. J'ai annulé une soirée avec lui au festival d'opéra de Glyndebourne pour m'envoler pour le Portugal. Il a le sentiment que je l'ai laissé tomber.

— C'est idiot de sa part !

— Je trouve aussi. Il peut être charmant et d'agréable compagnie, mais il s'est montré furieux lorsque j'ai accepté de remplacer James.

— Avez-vous des projets de mariage ?

— Certainement pas ! s'écria Katherine. Andrew non plus d'ailleurs : je suis trop indépendante à son goût. Je ne suis pas faite pour le mariage.

Roberto hocha la tête.

— La vie commune est difficile même quand les deux partenaires veulent les mêmes choses, alors quand ça n'est pas le cas, c'est encore pire. Ma femme m'a supplié de tout abandonner pour elle. Lorsque j'ai refusé, elle m'a quitté.

— Elle n'aimait pas la vie au ranch ?

— Non. Désirez-vous une goutte de cognac pour clôturer ce repas, Katherine ?

— Non merci. Je vais reprendre une tasse de thé avant de monter me coucher. Voulez-vous un autre café ou craignez-vous qu'il vous empêche de dormir ?

— Volontiers... De toute façon, je ne suis pas un grand dormeur.

— Votre jambe vous fait-elle souffrir la nuit ?

— Oui, mais de moins en moins. Au début, je me déplaçais en fauteuil roulant, puis avec des béquilles. Maintenant, j'ai juste besoin d'une canne et, bientôt, je serai totalement rétabli.

— Excellente nouvelle !

Après avoir terminé leur boisson chaude, ils se levèrent de table.

— *Boa noite, Katherine. Dorme bem.*

3.

Après ce délicieux repas en compagnie de son hôte, Katherine trouva très vite le sommeil. Elle dormit d'une traite jusqu'à l'arrivée de Pascoa, chargée du plateau du petit déjeuner.

— *Bom dia, senhora*, dit cette dernière d'un ton d'excuse. Je vous ai réveillée ?

— Oui, et c'est une bonne chose ! répondit Katherine avec un sourire tout en consultant sa montre. Seigneur, je suis en retard !

Tandis qu'elle s'attablait, elle vit la limousine de Roberto s'engager dans le chemin qui menait au portail. Une dure journée l'attendait, et peut-être ne serait-il pas de retour à temps pour le dîner. Ce serait dommage, songea-t-elle, car si elle arrivait au but qu'elle s'était fixé aujourd'hui, tous deux n'auraient sans doute plus l'occasion de souper en tête à tête avant son départ.

— *Le senhor* Roberto vous fait dire de ne pas travailler trop dur, la prévint Lidia lorsqu'elle vint desservir le petit déjeuner. Mais vous n'allez pas en tenir compte, n'est-ce pas ?

— Probablement, admit Katherine en souriant.

— Il a installé la peinture dans la véranda.

— *Obrigada, Lidia*.

— *De nada*.

En déposant la toile sur son linge blanc, Katherine fronça les sourcils, songeuse. « Où ai-je bien pu te voir avant ? » murmura-t-elle à l'adresse du sujet qui semblait la dévisager.

Après avoir rassemblé ses outils, elle se mit au travail. Plus elle progressait, plus elle se sentait excitée par ses découvertes. Le manteau du sujet perdait peu à peu son aspect terne et trop lisse. Des plis, merveilleusement exécutés, apparaissaient dans le tissu. Il en fut de même pour le foulard qu'il portait autour du cou. Elle s'attaqua ensuite aux cheveux du jeune homme, découvrant toute une masse de boucles que le surplus de peinture avait estompée. Alors qu'elle allait enfin s'occuper du visage, Lidia surgit avec un plateau.

— Vous devez vous reposer un peu, *doutora*, dit-elle avec fermeté.

Katherine s'étira puis consulta sa montre.

— C'est déjà l'heure de la pause ?

— Eh oui ! Vous aimez votre travail, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'adore...

— Le déjeuner sera servi *numa hora*, dit Lidia en levant un doigt.

Katherine venait à peine de se remettre à l'ouvrage lorsqu'elle reçut un appel d'Andrew.

— Salut, lui dit-elle brièvement.

— Enfin, le Dr Lister daigne répondre au téléphone ! répliqua Andrew avec une pointe de

sarcasme.

— J'oublie souvent de l'allumer, désolée.

— Tu peux l'être ! J'étais inquiet, jeune fille !

« Jeune fille... », songea Katherine. Jamais Andrew ne l'avait appelée ainsi.

— Inutile de t'en faire pour moi. J'étais juste absorbée par le travail.

— Aurais-tu mis la main sur un Rembrandt, par hasard ?

Katherine maîtrisa son agacement pour répondre d'un ton froid :

— Pas un Rembrandt, non, mais quelque chose de très intéressant à mes yeux et à ceux de mon client. Ecoute, je suis en plein travail, là...

— Appelle-moi plus tard, alors.

— D'accord. 19 h 30, ça ira ?

— Parfait.

Plus tard, Katherine se dépêcha d'avaler son déjeuner pour vite reprendre son ouvrage. Plus elle débarrassait la toile de son surplus de peinture, plus sa conviction se renforçait. Elle reconnaissait la technique utilisée par l'artiste. Non, elle ne pouvait pas se tromper...

— Alors, qu'en dis-tu ? demanda-t-elle à James après lui avoir envoyé les derniers clichés qu'elle avait pris.

— Ce n'est pas l'une de ses œuvres majeures, évidemment, répondit-il. Sans doute l'une de ses toutes premières. Même sans voir la toile en vrai, je suis sûr qu'il s'agit d'un Gainsborough.

Katherine poussa un soupir de soulagement.

— Ouf ! Nous sommes du même avis.

— En as-tu informé notre client ?

— Non, il est absent pour la journée. Je lui annoncerai la bonne nouvelle lorsqu'il rentrera.

— Parfait. Une fois qu'il sera au courant, plus rien ne te retiendra chez lui.

— En effet, acquiesça Katherine... Toutefois, si cela ne pose pas de problème à la galerie, j'aimerais rester jusqu'à dimanche, comme prévu initialement, pour profiter un peu du soleil.

— Je n'y vois aucun inconvénient. Et puis tu mérites de prendre un peu de vacances.

— Merci, James. Soigne-toi et guéris vite !

Après avoir raccroché, Katherine installa la toile sur le chevalet pour la contempler avec attention. Pourquoi lui paraissait-elle si familière ?

Plongée dans ses pensées, elle sursauta lorsque Lidia surgit dans la véranda.

— Vous faites une pause, d'accord ?

— Volontiers, Lidia. J'ai très envie d'une tasse de thé.

Lorsqu'elle eut déposé le plateau sur la table, Lidia se rapprocha de la toile pour l'examiner.

— *Engraçado* – il ressemble au *senhor* Roberto ! s'exclama-t-elle soudain.

Katherine écarquilla les yeux tandis que la même idée la saisissait.

— Mais oui, Lidia, vous avez raison ! Voilà pourquoi ce visage me semblait familier ! J'aurais dû m'en rendre compte avant. Les yeux, les sourcils... ce sont les siens. Je ne reconnais pas sa bouche, ni ses cheveux, mais la ressemblance est frappante. Quand le *senhor* de Sousa sera-t-il de retour, à votre avis ?

— *Cinco horas*, peut-être, répondit Lidia en montrant cinq doigts. Jorge me téléphonera lorsqu'ils partiront.

— Dans ce cas, je vais boire mon thé et ensuite je prendrai un bain. J'emporte la toile dans ma chambre. Je voudrais lui faire la surprise !

Lidia se mit à rire.

— Ah oui ! Ce sera une très jolie surprise !

* * *

Katherine déposa le cadre sur le coffre au pied de son lit et se rendit dans la salle de bains. A son retour dans la chambre, elle décida de s'accorder un moment de repos. Mais, à peine allongée sur le lit, elle sombra dans un profond sommeil. Ce fut son téléphone portable qui la réveilla.

— Salut, Andrew, dit-elle d'une voix endormie.

— Sais-tu l'heure qu'il est ! protesta le jeune homme, furieux. Tu devais m'appeler à 19 h 30. Je suis attendu pour un dîner, ce soir.

— Désolée... J'ai travaillé dur et je me suis endormie après le bain.

— Seigneur, comment peut-on s'épuiser en restaurant des croûtes ?

Outrée par l'attitude irrespectueuse d'Andrew, Katherine coupa la communication et éteignit son téléphone. Jusqu'à ce jour, son ami avait prétendu trouver son travail fascinant. Passablement énervée, elle décida de revêtir sa jolie robe de soie verte et de s'apprêter comme jamais elle ne l'avait fait depuis son arrivée au Portugal. Après avoir brossé ses cheveux avec soin, elle décida de les laisser flotter sur ses épaules. Elle se maquilla et mit ses pendentifs d'émeraude. Une fois prête, elle ralluma son portable. Ce n'était pas parce qu'Andrew se montrait désagréable qu'elle allait se couper du reste du monde ! Une sonnerie se fit très vite entendre. Katherine constata avec soulagement qu'il s'agissait de Rachel Frears, une amie de longue date avec qui elle avait partagé une chambre à l'université.

— Que s'est-il passé avec Andrew ? demanda cette dernière. Il vient juste de m'appeler. Il était dans tous ses états. Il dit que tu lui as raccroché au nez. Il m'a demandé de te transmettre ses excuses.

— Il m'en veut parce que je suis partie au Portugal sans lui. Il me reproche aussi de trop travailler et de ne pas l'appeler assez souvent... Oublions cela, donne-moi plutôt de tes nouvelles.

— Je viens de finir le design de ma collection de robes d'automne. Je respire enfin... Au fait, comment se fait-il que tu travailles à la plage alors que moi je suis enfermée dans un bureau ?

— Je ne suis pas à la plage, mais dans le nord du Portugal.

— Et qui est ce type qui te paye des vacances ?

— Hé, je travaille dur, tu sais !

— Tu ne réponds pas à ma question, docteur Lister !

— Je te donnerai des détails à mon retour, répondit Katherine précipitamment, car on venait de frapper à sa porte.

— On m'appelle pour le dîner, ajouta-t-elle. Je te passerai un coup de fil avant de partir.

Katherine suivit Pascoa jusqu'en bas de l'escalier, puis gagna seule la véranda.

Le claquement de ses talons sur le sol prévint Roberto de son arrivée. Il vint à sa rencontre dans le hall et stoppa net lorsqu'il l'aperçut.

— Bonsoir, Katherine. Vous êtes magnifique ! Vous ne ressemblez plus à l'historienne intimidante que j'ai vue la première fois.

— Merci, répondit Katherine en s'efforçant de masquer le trouble qui s'était emparé d'elle.

— Comment s'est passée votre journée ?

— J'ai été très occupée. Et vous, qu'a dit votre médecin ?

— Il est ravi de mes progrès, répondit Roberto en servant deux verres de vin. Et la séance chez le kinésithérapeute a été moins douloureuse que d'habitude. Peut-être parce que je savais que vous retrouver ce soir serait ma récompense.

Il leva son verre, et tous deux trinquèrent en échangeant un sourire.

— Je suis contente que vous ayez passé une bonne journée, dit Katherine. Moi aussi.

Roberto prit place en face d'elle. Les yeux brillants, il demanda :

— Avez-vous bien avancé ?

— Oui, répondit-elle avant de s'exclamer : zut, j'ai oublié la toile ! Je cours la chercher dans ma chambre !

— Non, surtout ne courez pas ! protesta Roberto. Jorge n'est pas là pour le moment, et si vous deviez tomber, je ne pourrais pas vous porter secours.

— D'accord, je me contenterai de marcher vite ! promit Katherine en se levant de table.

Roberto la suivit du regard. Dans sa délicieuse robe de soie, elle avait une silhouette de rêve. Soudain, une sombre pensée l'assaillit. Si elle avait terminé sa mission sur la toile, alors elle partirait très vite. Il fallait qu'il trouve le moyen de la retenir. La simple idée de la perdre lui était insupportable.

Lorsqu'elle réapparut, il l'accueillit avec un sourire amusé. Cette fois, elle marchait lentement, comme si elle craignait de trébucher et de faire tomber son précieux fardeau.

— Voulez-vous que nous installions la toile dans le grand salon dès maintenant ?

— *Sim senhora* ! acquiesça Roberto en la précédant dans le hall.

Une fois arrivée à destination, Katherine déposa la toile sur le bureau. Elle vit que Roberto retenait son souffle, comme s'il s'attendait à une prodigieuse révélation.

— Je l'ai nettoyée le plus possible, expliqua-t-elle. Notre restauratrice enlèvera le reste au scalpel. Elle fera les réparations nécessaires pour lui redonner son aspect d'origine. Il n'y a pas de signature, ce qui est tout à fait normal pour l'époque, mais James et moi sommes du même avis. Je lui ai envoyé des clichés et, aussitôt, il a reconnu l'artiste.

— Puis-je émettre une hypothèse ? demanda Roberto.

— Je vous en prie.

Après avoir pris une profonde inspiration, il se tourna vers Katherine.

— Thomas Gainsborough ?

Le sourire lumineux de la jeune femme le renseigna mieux qu'une réponse. Après avoir poussé un cri de triomphe, il attira Katherine dans ses bras et l'embrassa fougueusement. Puis il la relâcha et recula d'un pas.

— Je vous demande pardon.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle, un peu déboussolée. Je... je crois que moi aussi, j'aurais pu embrasser quelqu'un lorsque James et moi sommes tombés d'accord...

Le silence se fit entre eux. Pendant un instant, Katherine crut que Roberto allait de nouveau la prendre dans ses bras, mais il se détourna pour se perdre de nouveau dans la contemplation de la toile.

— Lidia dit qu'il vous ressemble.

— Vraiment ? Vous êtes d'accord avec elle ?

— Maintenant, oui. Au début, je trouvais juste son visage familier, sans savoir pourquoi. J'étais sûre de ne jamais avoir vu cette toile avant, alors quand Lidia a pointé la ressemblance, je l'ai remarquée aussi.

Roberto eut un sourire amusé.

— Il est beaucoup plus beau que moi ! La première fois que je l'ai vu, il m'a paru familier à moi aussi, malgré le surplus de peinture... Retournons à table, maintenant. Lidia va nous en vouloir si le dîner est gâché.

Pendant le repas, c'est à peine si Katherine se rendit compte de ce qu'elle mangeait tant elle était absorbée par sa conversation avec Roberto. Tous deux échangeaient joyeusement sur la toile de Gainsborough, tout aussi passionnés l'un que l'autre par le sujet.

— Allez-vous conserver cette œuvre chez vous ? demanda Katherine.

Roberto secoua la tête.

— Impossible. Maintenant que nous savons qui en est l'auteur, ce serait trop risqué. Je vais l'offrir à Noël.

— Mais alors, la jeune fille du tableau va demeurer seule ?

— Non, elle fera partie du cadeau, elle aussi.

A qui Roberto destinait-il ces deux toiles ? se demanda Katherine avec envie, mais elle n'eut pas le loisir d'interroger son hôte, car Jorge venait de les rejoindre.

— La *senhora* désire-t-elle un dessert ? demanda-t-il avec un sourire.

— Volontiers, Jorge, merci !

— Vous n'en prenez jamais, remarqua Roberto lorsque Jorge les eut laissés seuls.

— C'est vrai, mais ce soir, j'ai envie de faire la fête.

Roberto la contempla en silence, la mine soudain assombrie.

— Que se passe-t-il ? demanda Katherine, alarmée. Souffrez-vous ?

— Non. Je me disais que... plus rien ne vous retient désormais, puisque votre travail est terminé.

Katherine baissa la tête. Heureusement, Jorge offrit une diversion en apportant le dessert, une tarte aux fruits nappée de crème.

— En fait... je ne vais pas rentrer tout de suite. J'ai toujours eu l'intention de séjourner deux ou trois jours à Viana do Castelo une fois ma mission terminée.

— Avez-vous réservé un hôtel ?

— Pas encore. Je ne savais pas combien de temps je resterais chez vous.

— Quand votre vol de retour est-il prévu ?

— Dimanche.

Les yeux de Roberto se mirent à briller.

— Pour quelle raison avez-vous choisi Viana ?

Katherine haussa les épaules.

— Parce que ce n'est pas trop loin d'ici. Il semble que cet endroit soit très beau, d'après ce qu'en disent les guides touristiques. Et puis, j'ai envie de me reposer un peu, de nager, de me dorer au soleil avant de reprendre mon travail à la galerie.

Roberto se pencha en avant :

— Vous pouvez faire tout cela ici ! Restez, je vous en prie, jusqu'à votre vol de retour.

Katherine le dévisagea en silence, le cœur battant.

— Tout ce que je vous demande en échange, c'est votre compagnie, ajouta Roberto. Je vous le jure !

Il la contempla longuement, dans l'attente d'une réponse positive. Celle-ci ne venant pas, il recula sur son siège.

— Oubliez ce que je vous ai demandé. Jorge vous conduira à Viana quand vous voudrez.

— Ne pourriez-vous pas m'accompagner vous-même demain ?

— Pour quoi faire ?

— Pour expédier la toile à James.

— Inutile. Un coursier la récupérera ici.

— Dommage, soupira Katherine. Je pensais que nous pourrions ensuite déjeuner quelque part.

— Est-ce la condition pour que vous prolongiez votre séjour ici ?

— Non, bien sûr que non. Je pensais qu'une petite sortie vous ferait du bien.

Roberto eut un sourire désabusé.

— J'ai souvent bravé le danger autrefois mais aujourd'hui, je ne me sens plus le courage de me montrer en public. Je ressemble à un monstre.

— C'est faux ! protesta Katherine, mais je comprends ce que vous ressentez.

— Alors, restez.

— D'accord, finit-elle par répondre après une brève hésitation. Mais je ne devrais pas... La vie me paraîtra vraiment terne à mon retour.

— Que faites-vous de votre amoureux ?

— Je le répète, Andrew n'est pas mon amoureux et, franchement, je ne suis pas sûre qu'il reste mon ami, après l'attitude qu'il a eue à mon égard.

— Ce garçon me fait presque de la peine, parce que j'ai l'impression que vous n'avez plus très envie de le fréquenter.

— En effet, admit Katherine.

— D'autres hommes vous feront la cour...

— Peut-être, mais je ne suis pas attirée par les aventures sans lendemain.

— Expliquez-moi...

Leur discussion prenait une tournure très intime, mais Katherine ne se sentait pas en danger avec Roberto. Il paraissait s'intéresser à elle, simplement. Sa curiosité n'avait rien de dérangeant. Elle ne voyait aucune raison de ne pas se confier puisque après son départ du Portugal elle ne le reverrait plus.

— J'ai besoin d'éprouver du respect pour un homme avant d'envisager le moindre rapprochement... physique avec lui. Lorsque j'étais étudiante, on me trouvait bizarre parce que j'étais assez difficile.

— J'imagine que les hommes que vous choisissiez faisaient des envieux !

— Seigneur ! Ils n'étaient pas si nombreux ! En fait, je préférais la compagnie de mes copines. L'une d'entre elles, Rachel Frears, vient de se fiancer avec Alastair, l'un de mes locataires. Naturellement, ils envisagent de vivre ensemble bientôt. Il va donc falloir que je lui trouve un remplaçant.

— Cet argent vous est-il nécessaire ?

— Oui. J'adore mon travail, mais le salaire n'est pas très élevé. Pour entretenir la maison, j'ai besoin des loyers.

Katherine s'interrompit pour goûter la tarte, puis elle demanda :

— Avez-vous aimé votre vie d'étudiant ?

— Je ne suis pas allé à l'université.

Comme Katherine ne l'interrogeait pas plus avant, il ajouta :

— Vous ne me demandez pas pourquoi ?

— Vous m'avez parlé de votre accident, Roberto, ce dont je vous remercie, mais je ne me sens pas autorisée à vous questionner davantage.

— Enfin, vous m'appellez par mon prénom !

Il se pencha pour poser sa main sur celle de Katherine avant de poursuivre :

— Vous devez vous demander comment je peux vivre dans un tel luxe, non ?

Troublée par le contact de sa main sur la sienne, Katherine répondit :

— J'imagine que votre famille est fortunée.

— C'est exact. Mais avant l'accident, je travaillais dur au ranch. Ensuite, je suis venu ici pour le mariage d'un ami et j'ai rencontré Elena... qui a failli me tuer. Aujourd'hui, je ne suis plus utile à personne. Toutefois, je me bats pour guérir et, dès que possible, je rentrerai au Brésil pour aider mon père à gérer les activités du ranch. C'est mon héritage, et je ne veux pas le gâcher.

Il était tard, et Jorge était allé se coucher depuis longtemps lorsque Katherine osa lui poser une question qui lui brûlait les lèvres.

— Vous avez dit avoir fréquemment bravé le danger par le passé... Était-ce lié à votre travail au ranch ?

— Non, répondit Roberto après une brève hésitation. Mais ma mère s'est fait beaucoup de souci... Etes-vous fatiguée, Katherine ?

— Pas du tout. J'ai dormi un peu cet après-midi, du coup j'aurai sans doute beaucoup de mal à trouver le sommeil.

— Dans ce cas, que diriez-vous d'une promenade au clair de lune ?

— J'en serais ravie !

Comme Roberto peinait à se lever, Katherine proposa de lui prendre le bras et, ensemble, ils gagnèrent les jardins éclairés par des réverbères disséminés çà et là.

— Comme c'est beau ! s'exclama-t-elle.

— Je me promène souvent à la nuit tombée, lorsque je n'arrive pas à m'endormir. Cela ne vous dérange pas de marcher aussi lentement ?

— Pas le moins du monde !

Troublé par le parfum de Katherine, Roberto dut se maîtriser pour ne pas la serrer contre lui. Dans d'autres circonstances, il l'aurait soulevée dans ses bras pour l'emporter dans sa chambre et lui faire l'amour. Il n'avait pas été aussi proche d'une femme depuis longtemps, et le manque commençait à lui peser. Soudain, une pensée saugrenue lui traversa l'esprit, et il émit un petit rire.

— A quoi pensez-vous ? demanda Katherine en contemplant son beau profil.

— Aux femmes que j'ai connues autrefois... Je crois qu'aucune d'entre elles n'aurait apprécié de se promener comme nous le faisons ce soir !

— Y en a-t-il eu... beaucoup ?

— Suffisamment... J'avais de l'argent à dépenser et, avant l'accident, je n'étais pas désagréable à regarder.

— Avez-vous fréquenté beaucoup d'actrices comme celle qui a fracassé votre voiture ?

— Des tops models aussi.

— Comment les avez-vous rencontrées ? J'ai cru comprendre que votre ranch était plutôt isolé, non ?

— J'ai travaillé de nombreuses années ailleurs qu'au ranch.

— Tout cela me semble bien mystérieux...

— Rassurez-vous, je n'ai jamais eu d'activités criminelles !

Lorsque la piscine apparut au détour d'un chemin, Katherine ouvrit de grands yeux.

— Quel cadre fantastique ! s'extasia-t-elle. Pourrions-nous nous asseoir ici un instant ?

— Vous faites preuve de beaucoup de tact. Vous voulez que je me repose, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ! C'est moi qui ai besoin de m'asseoir. Je ne porte pas souvent des hauts talons. Avez-vous une piscine au ranch ?

— Oui. Mon père s'occupe en ce moment de l'agrandir pour que j'en profite à mon retour. Je dois beaucoup à mes parents, plus que je ne le mérite.

Lorsqu'ils se furent installés côte à côte sur un banc, il ajouta :

— Lorsque ma mère a accepté que je reste au Portugal le temps de ma convalescence, elle n'imaginait pas que le destin vous conduirait chez moi.

Katherine détourna les yeux, gênée.

— C'est James qui m'a envoyée ici, pas le destin !

— Je préfère ma vision des choses ! plaisanta Roberto.

— Vous parlez vraiment bien ma langue.

— Il a fallu que j'apprenne, hélas mon accent laisse à désirer.

— Pas du tout ! Au contraire... c'est charmant.

Troublée à l'extrême par la proximité de Roberto, par sa voix caressante et son charme dévastateur, Katherine fut soudain parcourue de frissons.

— Vous avez froid, n'est-ce pas ? Venez, il est temps de rentrer.

Comme Katherine trébuchait en se levant, Roberto voulut la retenir, mais il trébucha à son tour, et tous deux s'affalèrent sur le banc en riant.

Après avoir repris leur sérieux, ils se remirent en route bras dessus, bras dessous.

— C'est sûr alors, vous restez chez moi ? demanda Roberto. Vous n'allez pas fuir au petit matin ?

— Non, je vous le promets.

4.

Sur le chemin du retour, Katherine était encore sous le coup de l'émotion. Le bref baiser échangé avec Roberto lui avait donné envie de prolonger l'instant, de s'abandonner dans ses bras. Alors qu'elle marchait avec lui au clair de lune, elle se dit qu'elle aurait aimé que cette promenade ne s'achève jamais.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la maison, Roberto lui adressa un sourire.

— *Boa noite*, Katherine. *Dorme ben*.

— Bonne nuit, Roberto. J'espère que vous trouverez vite le sommeil.

— J'en doute ! Mais ce n'est pas grave, si je souffre d'insomnie, je repenserai à la délicieuse journée que nous avons passée ensemble. Demain matin, nous irons nous baigner, si cela vous tente.

— Volontiers.

Roberto hocha la tête puis il prit la main de Katherine dans la sienne pour y déposer un baiser aérien. Ils se quittèrent au bas de l'escalier.

* * *

Une fois dans sa chambre, Katherine se pelotonna sous la couette et repensa aux étranges propos tenus par Roberto plus tôt dans la soirée. Il avait évoqué un passé dangereux sans lui donner la moindre explication à ce sujet. Soudain, une idée lui traversa l'esprit...

Elle se leva et alluma son ordinateur portable. Une fois connectée à internet, elle lança une recherche. Aussitôt, une multitude de clichés de Roberto apparurent à l'écran, des photos de lui, plus jeune, souriant, sans cette cicatrice qui lui barrait la joue. Après les avoir contemplées une à une, elle entreprit la lecture d'un article qui se terminait ainsi :

On a longtemps comparé Roberto Rocha Lima Tavares de Sousa, plus connu sous le nom de Roberto Rocha, à son compatriote Ayrton Senna, mort prématurément il y a quelques années sur le circuit d'Imola, en Italie. Mais après quelques saisons prometteuses, alors qu'il aurait pu prétendre au titre de champion du monde, Roberto Rocha s'est retiré de la compétition pour rentrer chez lui, au Brésil.

Fascinée, Katherine lut tout ce qu'elle put trouver sur la carrière de Roberto, depuis ses débuts jusqu'à sa fulgurante ascension dans le monde de la formule 1. Le jeune homme avait aussi un passé de séducteur, comme en témoignaient les nombreuses unes de magazines où il apparaissait au bras de

splendides créatures.

Il était très tard lorsque Katherine se résolut à éteindre son ordinateur. En se couchant, elle pensa à Hugh et Alastair qui adoraient la compétition automobile. Elle-même s'y intéressait peu : elle trouvait que les pilotes avaient des allures de martiens avec leurs combinaisons et elle reprochait à ce sport d'être beaucoup trop dangereux. Roberto avait connu la gloire et avait accumulé les conquêtes féminines avant de tout abandonner pour retourner au Brésil. Pourquoi ce revirement ? Katherine prit la résolution de l'interroger dès le lendemain.

* * *

Lorsqu'on lui monta son petit déjeuner, Katherine était déjà prête. Trop fébrile pour avaler quoi que ce soit, elle se contenta d'une tasse de thé.

Après avoir jeté une serviette sur son épaule, elle quitta la chambre pour gagner les jardins, sans escorte pour une fois. Lorsqu'elle approcha de la piscine, elle constata que les chaises longues et les parasols étaient déjà installés. Elle quitta son short et son T-shirt et s'assit un instant sur un banc pour profiter un peu du soleil. Puis, attirée inexorablement par l'eau, elle plongea dans le bassin et entreprit de parcourir plusieurs longueurs. Lorsque Roberto la rejoignit, elle se hissa sur le bord de la piscine pour l'accueillir.

— Bonjour ! lui lança-t-elle en souriant.

— *Bom dia, sereia linda !*

— Je sais que *bom dia* veut dire bonjour, mais que signifie le reste ?

— Cela veut dire jolie sirène, Katherine. Comment allez-vous, aujourd'hui ?

— Très bien, grâce à la natation. Vous venez vous baigner ?

— Pas tout de suite, répondit-il en lui tendant un grand drap de bain. Profitons un peu du soleil.

Katherine s'enveloppa dans la serviette avant de prendre place sur une chaise longue.

— Quelle belle journée ! s'exclama-t-elle, ravie.

— En effet, acquiesça Roberto. Avez-vous bien dormi ?

— Pas vraiment, avoua Katherine. J'ai une confession à vous faire... La nuit dernière, j'ai cherché à en savoir plus sur vous, via internet.

Roberto haussa les épaules.

— Ainsi, vous savez tout de mon ancienne vie !

— Vous êtes célèbre !

— Plus maintenant... J'ai consacré une bonne partie de ma vie à la course automobile, une discipline qui nécessite de nombreux sacrifices. Il a fallu que je quitte ma maison et ma famille très jeune.

— Cela a dû être difficile.

— Oui, ma famille me manquait, le ranch aussi. Mais, chaque fois que je montais dans la voiture et que je mettais mon casque, la passion de la course me reprenait.

— Pourtant, à l'apogée de votre carrière, vous avez tout abandonné pour rentrer chez vous.

— Je n'avais pas le choix, Katherine.

Un pli amer se dessina sur les traits de Roberto lorsqu'il ajouta :

— Luis, mon frère aîné, était le bras droit de mon père au ranch. Comme moi, il a appris à marcher et à monter à cheval en même temps. Un jour de tempête, alors qu'il rassemblait les bêtes, son cheval, effrayé par la foudre, l'a jeté brutalement à terre. La chute aurait pu ne pas être fatale, mais il a reçu un coup de sabot qui l'a tué sur le coup.

— Oh ! Roberto, quelle tragédie ! s'écria Katherine, sous le choc de la révélation.

— Je suis rentré aussitôt à la maison. Mes parents étaient accablés de chagrin et avaient besoin de moi. Je pensais reprendre la compétition plus tard... J'ai eu de nombreux accidents au cours de ma carrière, mais le seul qui a failli me tuer est survenu en rentrant d'un dîner au restaurant.

— Mais vous n'en étiez pas responsable puisque votre amie Elena conduisait, rappela Katherine.

— *E verdade*. Mais ce n'était pas mon amie.

— Vous ne lui parlez plus aujourd'hui ?

— Elle me reproche d'avoir saccagé sa carrière.

— Parce que vous n'avez pas voulu faire de fausse déclaration ?

— *Exatamente*. Elle m'a harcelé au téléphone, si bien que j'ai fini par changer de numéro. Désespérant de ne plus pouvoir me joindre sur mon portable, elle a fini par obtenir le numéro de cette maison. Manque de chance pour elle, c'est ma mère qui a répondu.

Il s'interrompt pour sourire à cette évocation.

— Je ne sais pas ce que *Mamã* lui a dit, reprit-il, mais depuis je ne n'ai plus de ses nouvelles !

— Etait-elle importante pour vous ?

— Pas vraiment. Je la connaissais à peine. Au mariage de mon ami, elle m'a demandé de lui accorder une faveur : elle voulait se montrer avec moi pour se faire un peu de publicité et récolter ainsi davantage de contrats et donc plus d'argent. Sa franchise m'a amusé, et j'ai accepté de jouer le jeu. Un soir, nous nous sommes rendus ensemble dans un restaurant de son choix à bord de ma Maserati. Elle s'était débrouillée pour qu'un de ses amis photographes prenne des clichés de nous à notre arrivée au restaurant. Heureusement, il n'a pas été témoin de notre altercation.

— Comment se fait-il que vous vous soyez disputés alors que vous la connaissiez à peine ?

Roberto afficha une moue de dégoût.

— Elena a proposé de coucher avec moi en échange d'une forte somme d'argent. Mon refus l'a rendue hystérique. Elle disait que la somme ne représentait rien pour moi, mais beaucoup pour elle qui en avait tant besoin.

— Si elle tenait un rôle dans un feuilleton télé, elle devait plutôt bien gagner sa vie, non ?

— C'est ce que je lui ai dit, mais elle a refusé de m'expliquer pourquoi elle avait tant besoin d'argent. Folle de rage, elle s'est emparée de mes clés de voiture et s'est ruée au volant de la Maserati. Elle m'a hurlé qu'elle me rendrait les clés en échange de l'argent. Je me suis conduit comme un imbécile. J'aurais dû la laisser partir... Au lieu de cela, je suis monté côté passager, et elle a démarré en trombe. Elle ne savait pas piloter ce genre d'engin. Dans le fameux virage qui a failli me coûter la vie, j'ai bien essayé de redresser la voiture, mais elle est sortie de la route. C'est ainsi que ma carrière a pris fin. Lamentable, n'est-ce pas ?

Katherine garda un instant le silence tout en dévisageant Roberto. Finalement, elle déclara :

— Cette fille n'était pas très futée...

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Roberto avec un sourire amusé.

— D'après ce que j'ai lu hier sur internet, vous n'avez jamais eu besoin de payer pour vous offrir... une compagne. Vous étiez très courtois.

— Je ne le suis plus, aujourd'hui.

— Parce que vous vivez en reclus. Enfin, Roberto, positivez ! Vous avez une cicatrice et vous boîtez un peu, certes, mais ce n'est que temporaire. Vous êtes en vie, non ?

Katherine rougit lorsque Roberto éclata de rire à la fin de sa tirade.

— Vous me mettez du baume au cœur ! Vous feriez une excellente infirmière !

Comme Katherine détournait les yeux, gênée, Roberto proposa :

— Que diriez-vous d'une autre baignade ?

— Oui, volontiers.

Robert se leva pour se défaire de son jean et de son T-shirt. Une fois prêt, il tendit la main à Katherine pour l'aider à se lever à son tour, puis il suspendit son geste.

— Non, mieux vaut vous débrouiller toute seule, sinon je risque de trébucher et de vous entraîner à l'eau avec moi ! J'adorerais, mais je ne suis pas sûr de votre réaction.

Katherine pouffa de rire. D'un bond, elle quitta la chaise longue et se dirigea vers le bord du bassin.

— Vous auriez dû essayer pour voir ! lui lança-t-elle avant de plonger.

Après quelques brasses, elle se tourna vers Roberto qui lui souriait de l'autre côté du bassin. Elle contempla sa longue silhouette musclée, telle celle d'un athlète de haut niveau. Cet homme était vraiment beau comme un dieu, songea-t-elle.

— Venez ! lui cria-t-elle. L'eau est délicieuse.

Comme vous, songea Roberto juste avant de plonger. Il rejoignit Katherine en deux puissants mouvements de crawl et s'immobilisa à une distance raisonnable malgré son désir d'approcher davantage. Il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas serré une femme dans ses bras.

— Je ne vous défierai pas à la course, dit Katherine, parce que je manque d'entraînement, mais je veux bien essayer de vous suivre.

— Nous irons doucement, promet Roberto.

Tous deux s'élançèrent puis, après trois longueurs de bassin, Katherine déclara forfait.

— Je n'en peux plus, dit-elle en empruntant l'échelle. Je vais aller prendre une douche.

— Vous nagez très bien, docteur Lister, lui dit Roberto.

— Je manque d'endurance. Vous n'êtes même pas essoufflé, c'est incroyable !

— Je pratique la natation tous les jours. D'ailleurs, il faut que je fasse encore quelques longueurs pour ma rééducation. A votre retour à la maison, demandez à Jorge de nous préparer un café, *por favor*.

— Je le ferai, assura Katherine en s'enveloppant dans un grand drap de bain.

Elle observa le crawl puissant de Roberto quelques instants avant de se décider à regagner sa chambre. Après avoir passé le message à Jorge, elle courut prendre une douche. Soudain, une pensée désagréable lui traversa l'esprit. Bientôt, il faudrait qu'elle quitte ce cadre paradisiaque pour retrouver sa vie habituelle. Celle-ci lui paraîtrait bien terne après ces quelques jours de pur bonheur.

Lorsqu'elle le rejoignit dans la véranda, Roberto se tenait à sa place habituelle, appuyé à un pilier, occupé à admirer le parc. Il l'accueillit avec un grand sourire.

— Vous avez fait vite !

— Je suppose que les femmes que vous fréquentez mettent beaucoup plus de temps que moi à se préparer !

Eludant cette remarque, Roberto invita Katherine à prendre place à table où le café préparé par Jorge les attendait, accompagné de fruits et de biscuits.

— Mangez, Katherine. Lidia m'a dit que vous n'aviez pas pris de petit déjeuner.

— Oui, d'ailleurs j'ai faim maintenant, après cette séance de natation. J'imagine que vous deviez suivre un régime strict lorsque vous faisiez de la compétition ?

— Oui, enfin pas un régime dans le sens où on l'entend habituellement. Certains aliments conviennent mieux que d'autres pour donner de l'endurance. Je devais me soumettre à une préparation importante, tant mentale que physique. Cela ne me dérangeait pas parce que j'étais habitué

par la rage de vaincre. Aujourd'hui, je n'ai plus ce genre d'obsession.

— Une autre a pris sa place ! Maintenant, vous êtes persuadé de ressembler à un monstre, avec votre cicatrice.

Regrettant d'avoir abordé ce sujet, Katherine baissa les yeux.

Roberto la contempla un long moment avant de demander d'une voix douce :

— Vous n'êtes pas de cet avis ?

— Bien sûr que non ! En fait...

De plus en plus gênée, elle s'interrompt. Elle sentait qu'une fois de plus, le rouge lui montait aux joues.

— En fait ? insista Roberto.

Un peu agacée, Katherine abandonna toute réserve pour répliquer :

— Qu'est-ce qu'une cicatrice lorsqu'on a un corps d'athlète comme le vôtre ?

Roberto se mit à rire franchement.

— Vous me faites beaucoup de bien, Katherine Lister. Merci pour le compliment, mais vous avez sans doute remarqué que l'une de mes jambes est un peu de travers, non ?

— Non, répondit-elle en cherchant à échapper au regard de Roberto.

— Vous rougissez encore ! Je vous mets dans l'embarras... *Desculpe-me*, ce n'était pas mon intention. Quoique... vous êtes encore plus ravissante avec les joues roses.

— Arrêtez, *senhor* Sousa !

— Roberto, *por favor* ! Et je dis la vérité, Katherine. Vous êtes belle à tous les points de vue, d'esprit comme de corps.

Amusée par cette remarque, Katherine finit par rire à son tour.

Lorsqu'il eut repris son sérieux, Roberto se pencha vers elle.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit. Vous avez raison : je suis chanceux ; j'ai une famille adorable au Brésil et aussi cette délicieuse maison dans le Minho. Contrairement à mon regretté frère, je suis en vie, et un travail honnête m'attend au ranch. Je devrais remercier Dieu et cesser de me plaindre pour une cicatrice ou un boitillement qui finiront par disparaître.

Il s'interrompt lorsque Jorge surgit dans la véranda.

— Vous avez un appel, *senhor*. La dame refuse de donner son nom.

Un peu agacé, Roberto fronça les sourcils. Il saisit sa canne et disparut après un mot d'excuse à l'attention de Katherine. A son retour, ses yeux lançaient des étincelles.

— C'était Elena Cabral, expliqua-t-il en s'asseyant. Elle m'a encore supplié de lui donner de l'argent.

— Vous a-t-elle dit pourquoi, cette fois ?

— Elle prétend avoir reçu des menaces suite à des dettes de jeu demeurées impayées. Elle a d'abord essayé de m'attendrir avec ses larmes.

— Vous ne la croyez pas ?

— Elena est une comédienne, Katherine. Pleurer lui est facile. J'ai refusé, bien entendu... Alors, elle s'est mise à hurler qu'elle me le ferait payer cher. Je ne vois vraiment pas ce qu'elle pourrait manigancer contre moi. Oublions cela... Au fait, un coursier passera récupérer la toile aujourd'hui.

— J'aimerais me charger de l'emballer, si vous m'y autorisez.

— C'est vous, l'experte !

Roberto parut soudain songeur.

— J'ai réfléchi à quelque chose, reprit-il.

— Au sujet du tableau ?

— Non. A votre sujet. Je vous ai demandé de rester ici alors que vous souhaitiez séjourner à Viana do Castelo, mais peut-être vous ennuyez-vous ?

— M'ennuyer ? s'écria Katherine, abasourdie. Absolument pas. J'ai passé une très bonne matinée. Et quel hôtel pourrait m'offrir un cadre aussi enchanteur ?

— Peut-être souffrez-vous du manque de compagnie ? Et puis, il n'y a pas de plage ici, ni de boutiques... Les femmes adorent le shopping, d'ordinaire.

Katherine ne put s'empêcher de rire tout en secouant la tête. Sa situation financière ne lui permettait pas de faire des folies et, à son retour, ses économies seraient englouties dans les réparations de sa maison. Le shopping était donc hors de question.

— Rassurez-vous, je peux survivre sans cela. La seule chose que j'aimerais faire, c'est visiter la région du Minho.

— Voulez-vous que je demande à Jorge de vous emmener faire un tour en voiture après le déjeuner ?

— J'espérais que vous me proposeriez cette promenade vous-même, surtout que vous devez être un bon conducteur, Roberto Rocha !

Un peu gênée par l'audace dont elle venait de témoigner, Katherine guetta la réaction de son hôte. A son grand soulagement, il éclata de rire.

— Je ne suis pas seulement bon, je suis brillant ! Et je me ferai un plaisir de vous accompagner cet après-midi.

Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, il ajouta :

— J'ai conservé l'emballage de la toile. Si vous voulez, nous pouvons la préparer pour l'expédition avant le déjeuner.

— Volontiers.

Tandis que tous deux s'affairaient dans la véranda, Katherine expliqua :

— A l'époque où Gainsborough a peint cette œuvre, entre 1752 et 1759, il vivait dans une petite ville appelée Ipswich. Ce n'est que plus tard qu'il est parti chercher la célébrité à Londres.

— Comme c'est agréable de discuter de peinture avec une personne comme vous ! dit Roberto avec un sourire ravi. A l'exception de ma mère, toutes les femmes que j'ai connues manifestaient peu d'intérêt pour le sujet.

— Il semble que vous n'ayez pas fréquenté les femmes qu'il fallait, commença Katherine avant de se reprendre : désolée, j'oubliais que vous avez été marié...

— Marianna ne s'intéressait pas à l'art. Elle désirait un foyer, des enfants et un mari qui partage sa vision de la vie, ce qui n'était pas mon cas, à l'époque.

— Vous deviez être très jeunes lorsque vous vous êtes rencontrés ?

— Beaucoup trop pour nous marier. Comme je devais m'absenter un certain temps, j'ai épousé Marianna avant mon départ pour l'Europe. Elle était enceinte, à ce moment-là... Quelques semaines plus tard, elle a perdu notre bébé. J'aurais aimé pouvoir rentrer pour l'aider à surmonter cette épreuve, mais mon contrat ne me le permettait pas. Marianna s'est alors rapprochée d'un de ses amis d'enfance qui a su la consoler. Nous avons fini par divorcer, et elle l'a épousé. Je dois reconnaître que ma fierté en a pris un coup...

— Je croyais que le divorce n'était pas légal au Brésil.

— C'était vrai autrefois, mais, dans les années 70, les choses ont changé, et aujourd'hui le divorce est une simple formalité. Les mentalités en revanche n'ont pas évolué de la même manière. Pour les gens très pieux comme mes parents, le mariage est sacré. Ils ont accepté mon divorce pour une seule raison: ils espèrent que je me remarierai et que je leur donnerai des petits-enfants. Notre

famille est hors norme au Brésil : à présent que Luis n'est plus, je suis leur seul enfant.

— Je suis fille unique, moi aussi, avoua Katherine avec une pointe de tristesse.

— Aimeriez-vous avoir des enfants ?

Un peu surprise par cette question très directe, Katherine réfléchit un instant avant de dire :

— Oui, mais il me reste à trouver le père idéal. Je n'ai jamais rencontré qui que ce soit que je verrais bien dans ce rôle. Il va falloir que je me dépêche parce que j'ai déjà vingt-huit ans.

— Ce n'est pas très vieux ! Je suis beaucoup plus âgé que vous.

— Ce n'est pas la même chose. Les hommes peuvent devenir père à tout âge.

Après avoir donné la touche finale à l'emballage de la toile, Katherine demanda :

— A quelle heure le coursier doit-il passer ?

— Plus tard dans l'après-midi, mais nous n'avons pas besoin de l'attendre. Jorge se chargera de lui remettre le colis.

5.

A son retour au rez-de-chaussée, après le déjeuner, Katherine s'étonna de l'état d'anxiété dans lequel semblait se trouver Jorge.

— Le *senhor* Roberto ne doit pas conduire trop longtemps, *doutora*.

— Je veillerai à ce qu'il ne fasse pas trop de kilomètres, promit-elle. En fait, je pourrais lui conseiller de vous prendre pour chauffeur, si vous pensez que c'est plus raisonnable.

— *Não, doutora !* Ne dites rien, *por favor*. Il est très fier, vous comprenez.

— D'accord. Ne vous inquiétez pas, je serai vigilante.

— Merci... Lidia est très inquiète pour lui.

Katherine lui sourit pour le rassurer, puis elle sortit dans la cour. Elle se demandait quelle voiture Roberto utilisait désormais, puisque la Maserati était hors d'usage. Tout à coup, elle le vit apparaître au volant d'une Range Rover rutilante.

— Je m'attendais à une voiture de sport ! dit-elle à Roberto en s'installant sur le siège passager.

— Mais c'en est une ! Cette Range Rover a un moteur V8 très poussé.

— Je me disais aussi, répondit Katherine en éclatant de rire.

— C'est aussi un modèle automatique, ce qui m'arrange en ce moment.

— En tout cas, c'est une voiture confortable.

Au lieu d'avaler les kilomètres à toute vitesse, Roberto conduisait doucement à travers la campagne, le long de la rivière Lima. Katherine découvrait un paysage magique et buvait les paroles de Roberto tandis qu'il lui relatait l'histoire de la région.

— Je ne m'attendais pas à voir autant de cultures ici, remarqua-t-elle.

— A l'étranger, on connaît surtout l'Algarve avec ses rochers, ses plages et son climat méditerranéen. Ici, dans le Minho, la vie est différente, plus tranquille et plus ancrée dans les traditions. Il pleut beaucoup dans cette région, ce qui explique toutes ces nuances de vert. Nous allons à Viana do Castelo où vous trouverez de belles boutiques. Vous allez adorer.

— Parce que je suis une femme, c'est ça ? plaisanta Katherine.

— On trouve d'excellentes chaussures au Portugal, et toutes les femmes adorent les chaussures ! Katherine hocha la tête en signe d'assentiment.

— J'aime bien le lèche-vitrine, mais je peux m'en passer, surtout si vous n'y tenez pas.

— Avec mes lunettes noires, mon chapeau et vous à côté de moi, personne ne fera attention à moi, alors je ne vois aucun problème.

Une fois qu'il eut garé la voiture, Roberto demanda :

— M'autorisez-vous à vous prendre par le bras ? Ainsi, je n'aurai pas besoin de ma canne.

— Bien sûr !

Tous deux s'engagèrent dans une rue commerçante de la ville. Ils marchèrent un moment en silence. Comme Katherine poussait un léger soupir, Roberto tourna la tête vers elle.

— Cette promenade vous ennuie ?

— Absolument pas.

— Alors pourquoi soupirez-vous ?

— Parce que je sais que j'aurais dû rentrer à la maison sitôt ma mission achevée.

— Etes-vous restée parce que vous faisais pitié ?

— Non ! J'éprouve de la compassion pour vous, pas de la pitié.

Elle lui sourit et frémit lorsqu'elle reçut en retour un sourire éblouissant.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous me faites du bien, Katherine.

— Et vous me le rendez bien en jouant les guides touristiques.

— C'est un rôle qui me plaît, *doutora*... En voici la preuve : sachez que nous nous trouvons sur la place de la République, avec sa fontaine qui date de 1553. Comme vous pouvez le constater, plusieurs styles architecturaux cohabitent...

Après avoir admiré les bâtisses qui encerclaient la place et échangé quelques références historiques, Roberto déclara :

— Le circuit touristique est terminé. Allons voir les souliers !

Katherine éclata de rire et le suivit dans une artère commerçante. Comme elle tombait en arrêt devant une splendide paire de chaussures d'été, Roberto demanda :

— Elles vous plaisent ?

— Oui, mais je regarde, c'est tout, répondit-elle en se détournant. Je crois qu'il est temps de rentrer, sinon Jorge m'en voudra terriblement.

— D'abord achetons les chaussures.

Renonçant à lui résister, Katherine le suivit dans la boutique. Elle essaya les chaussures, les trouva à son goût, mais au moment où elle voulut les payer, elle découvrit que l'achat avait déjà été réglé par Roberto.

— Vous me direz combien je vous dois, et je vous rembourserai à notre retour, insista-t-elle dès qu'ils furent sortis du magasin.

Soudain, elle se rendit compte que Roberto boitait un peu.

— Voulez-vous que nous fassions une pause ? lui demanda-t-elle.

— Inutile, merci. Rentrons.

— Surtout, n'hésitez pas à vous appuyer sur moi.

Lorsqu'ils reprirent la route, Katherine voulut revenir sur le sujet des chaussures.

— Je vous les offre, dit Roberto d'un ton catégorique.

— Je ne peux pas accepter.

— Seigneur ! Ce ne sont pas des diamants !

A la suite de ce bref échange, le silence s'installa dans la voiture pour le reste du trajet. Alors qu'ils s'engageaient dans l'allée qui menait à la maison, Katherine revint à la charge :

— Comprenez-moi, Roberto, je ne peux pas accepter ce cadeau. Vous m'avez déjà rétribuée pour mes services... Seigneur, quelle vilaine expression...

— Je maîtrise assez bien votre langue pour comprendre ce que vous voulez dire. Si vraiment vous ne pouvez pas accepter ce modeste présent de ma part, alors jetez-le !

Roberto déposa Katherine devant la maison avant de redémarrer en trombe sous son regard médusé. Jorge, qui venait de la rejoindre, demanda :

— Que se passe-t-il, *doutora* ?

— Rien de grave, répondit Katherine. Le *senhor* est un peu fatigué, je crois.

— Désirez-vous une tasse de thé ?

— Non merci, je vais aller me reposer un peu... Au fait, la toile a-t-elle été récupérée par le coursier ?

— *Sim, senhora*. Elle est partie pour Londres.

Une fois retranchée dans sa chambre, Katherine se dit que le dîner ne serait pas aussi plaisant que d'habitude. Pour passer le temps, elle tenta de lire un peu, mais elle ne parvenait pas à se concentrer. Les lignes dansaient devant ses yeux. Finalement, elle opta pour une longue douche pour effacer les sombres pensées qui l'habitaient. Puis, pour se remonter le moral, elle décida d'accorder plus de soin que d'ordinaire à sa coiffure et à son maquillage.

Plus tard, Lidia vint lui annoncer que Roberto l'attendait dans la véranda pour dîner. Elle lui tendit le sac qui contenait les chaussures.

— Le *senhor* Roberto dit que vous avez oublié ceci dans la voiture...

Katherine descendit au rez-de-chaussée à contrecœur, regrettant de ne pouvoir dîner dans sa chambre. Roberto l'accueillit dans le hall avec un sourire teinté d'amusement lorsqu'il constata qu'elle portait les chaussures achetées plus tôt.

— *Desculpe-me*, Katherine. Je n'aurais pas dû me mettre en colère.

— Sommes-nous de nouveau amis ?

— Bien sûr !

Il lui prit le bras avec empressement pour la conduire dans la véranda où il lui avança une chaise.

— Je craignais que vous refusiez de dîner avec moi, ce soir.

— Aucun danger !

— Vous avez pardonné ma saute d'humeur ?

— Non, mais j'ai faim ! plaisanta-t-elle.

— J'adore votre humour, *doutora*. Vous allez beaucoup me manquer, vous savez...

A la vue des *bolinhas* que Jorge s'apprêtait à leur servir, Katherine s'écria :

— Super ! J'adore ce plat !

— C'est vraiment agréable de dîner avec une femme qui a si bon appétit !

— Vos ex-compagnes se nourrissaient de carottes et d'eau fraîche, je suppose ?

— Probablement en mon absence. Mais lorsque je les emmenais au restaurant, elles choisissaient les plats les plus chers.

— Que disaient-elles de la cuisine de Lidia ?

— Aucune d'entre elles n'est jamais venue ici. La Quinta est mon refuge. Lorsque je courais en Europe, j'avais un point de chute à Lisbonne.

— Les compétitions vous manquent ?

— Beaucoup. Mais comme vous l'avez souligné, docteur, je suis très chanceux malgré tout.

Pendant le reste du repas, la conversation dévia sur des sujets moins intimes où il fut question du travail de Katherine à la galerie et des découvertes fabuleuses faites par James au fil des années. Ils étaient très absorbés par leurs échanges lorsque Jorge surgit, une lettre à la main et la mine soucieuse. Après un mot d'excuse à l'attention de Katherine, il s'adressa à Roberto en portugais.

— Jorge a trouvé ce feuillet collé sur une vitre du grand salon alors qu'il faisait son inspection du soir, expliqua Roberto. Il faut que j'aie me rendre compte par moi-même. Je n'en ai pas pour longtemps.

Tandis qu'il disparaissait avec Jorge sur ses talons, Katherine débarrassa la table et porta le plateau dans la cuisine.

— *Doutora*, protesta Lidia en la déchargeant de son fardeau. Ceci est mon travail !

— Jorge et Roberto m'ont laissée seule, alors j'ai voulu me rendre utile.

Lidia sourit, mais elle paraissait préoccupée.

— Je me sens coupable parce que la lettre est arrivée pendant que Jorge m'emmenait faire des courses en ville.

— Vous n'êtes en rien responsable de ce qui s'est passé ! la rassura Katherine.

A son retour dans la véranda, Roberto avait une mine soucieuse.

— Avez-vous découvert autre chose ? lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête et lui tendit le feuillet.

— Il s'agit d'une lettre de menace. Si je ne paye pas, on me fera du mal, ainsi qu'aux personnes qui vivent dans cette maison.

— La personne qui a déposé ce message a dû surveiller le départ de Jorge et de Lidia... Pensez-vous qu'Elena soit impliquée ?

— Peut-être... Je n'en sais rien.

Soudain, la sonnette retentit.

— Ce doit être la *Guardia Nacional*. J'ai appelé pour porter plainte.

6.

Katherine demeura dans la véranda, le temps que Roberto reçoive la police. L'attente lui parut interminable. Lorsque enfin il la rejoignit, il expliqua :

— Ils voulaient interroger Jorge et Lidia, et aussi visiter le grand salon. Finalement, ils ont emporté la lettre de menace. Bon sang, j'ai besoin d'un verre ! Katherine, j'aimerais que nous parlions. Vous n'avez pas trop froid dans la véranda ?

— Pas du tout...

Roberto servit deux cognacs et lui en tendit un.

— Nous en avons besoin tous les deux, je crois.

Après avoir absorbé une gorgée d'alcool, Katherine déclara :

— C'est une bonne chose que mon vol de retour soit prévu dimanche.

— Surtout n'ayez pas peur, Katherine. Personne ne vous fera de mal d'ici là.

— Je n'ai pas peur pour moi, c'est plutôt pour vous que je m'inquiète.

— Parce que je suis estropié ?

— Seigneur, Roberto, je suis sérieuse !

— *Desculpe-me*, Katherine. Qu'essayez-vous de me dire ?

— Vous n'êtes pas en état physiquement d'affronter un assaillant.

— Rien de violent ne se produit jamais dans cette région. J'ai du mal à croire que cela puisse arriver.

— Moi aussi, mais il me semble raisonnable de prendre des précautions.

— Vous avez raison. D'ailleurs, nous allons tout barricader. Ensuite, je vous accompagnerai jusqu'à votre chambre.

— C'est inutile...

— Pas du tout ! Vous êtes la seule à dormir en haut. Je veux m'assurer que tout est en ordre à l'étage.

Au fond d'elle-même, la proposition de Roberto la rassurait. Elle l'aida à fermer toutes les portes puis elle lui donna le bras pour monter l'escalier. Roberto tressaillit à ce contact. Etonné par la force du désir qui venait de s'emparer de lui, il dut refréner son envie de l'enlacer. Lorsqu'elle atteignit le palier, Katherine se tourna vers lui.

— Vous paraissez contrarié, Roberto. Que se passe-t-il ?

« Beaucoup de choses », songea-t-il en contemplant son beau visage.

— Cela m'ennuie de vous savoir seule à l'étage.

— Mais je le suis toutes les nuits depuis mon arrivée !

— Jusqu'à ce jour, aucun danger ne vous menaçait.

— Craignez-vous vraiment que quelqu'un cherche à s'introduire dans la maison ?

— Hier encore, cette idée m'aurait amusé. Mais ce soir, qui sait ? Je ne peux pas supporter l'idée de vous savoir sans défense, loin de moi.

Katherine frissonna à l'idée qu'un intrus escalade la façade et fasse irruption dans la maison. Elle ouvrit la porte de sa chambre et alluma sa lampe de chevet.

— Roberto, vous voulez bien fermer les volets, s'il vous plaît ? D'habitude, je les laisse entrouverts, mais ce soir, je préfère m'abstenir.

— Avec ce clair de lune, on y voit presque comme en plein jour, remarqua Roberto en se dirigeant vers la fenêtre... Ce serait une folie de tenter quoi que ce soit cette nuit.

— J'espère que vous avez raison.

— Avez-vous peur ?

— Un peu, je l'avoue. Pourriez-vous rester avec moi un petit moment, à moins que vous ne soyez fatigué ?

— Je ne le suis pas, mais je préfère ne pas m'attarder...

— Bonne nuit, alors, murmura Katherine en se détournant pour ne pas lui montrer sa peine.

Roberto ferma un instant les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il déclara :

— Si je reste, ce ne sera pas seulement pour parler, or je vous ai promis que vous seriez en sécurité chez moi.

Elle se rapprocha.

— Restez... s'il vous plaît.

Roberto émit une plainte sourde et attira Katherine dans ses bras pour l'embrasser avec fougue. Lorsqu'ils s'écartèrent, tous deux tremblaient d'émotion.

— Vous voyez ? dit-il d'un ton très bas. Un baiser suffit pour m'enflammer. Je vous désire, Katherine. J'aime la finesse de votre esprit, j'admire vos talents d'artiste et d'historienne et je vous trouve très belle.

— Moi aussi, je vous admire, Roberto, dit-elle simplement, les joues rosies par l'émotion.

— Vous êtes sincère ?

— Oui...

Dans un geste souple, il la souleva de terre pour la déposer sur le lit et s'allonger à ses côtés.

— Seigneur, je suis étonné de pouvoir plaire encore.

Katherine se lova contre lui, la tête nichée dans le creux de son cou, enivrée par le parfum suave de sa peau.

— Vous avez fait des ravages par le passé, n'est-ce pas ?

— Après mon divorce, j'ai beaucoup papillonné, je l'avoue. Le mariage ne me tentait plus.

Il lui prit la main pour déposer un baiser au creux de sa paume.

— Vous non plus, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Ce n'est pas tout à fait exact. En réalité, je n'ai jamais rencontré de candidat valable.

Il lui prit le menton entre les doigts et plongea son regard dans le sien.

— Katherine, me désirez-vous ?

— Oui ! Ne vous ai-je pas demandé de rester ?

— Parce que vous aviez peur.

— Et aussi... parce que je veux que vous me fassiez l'amour, Roberto. Allez-vous vous décider, ou allons-nous seulement en parler ?

Amusé, Roberto la dévisagea un instant en silence, puis il la serra contre lui pour l'embrasser

encore et encore.

— *Eu te quero, amada*, murmura-t-il entre deux baisers, pendant que ses mains s'aventuraient sous ses vêtements.

Ces quelques mots prononcés avec ferveur embrasèrent le cœur de Katherine. Lovée contre celui qu'elle considérait déjà comme son amant, elle l'embrassa avec passion. Ils se déshabillèrent à la hâte, sans cesser de s'embrasser, de se caresser, animés par la même urgence.

— Ne bouge plus, murmura Roberto, en se redressant sur un coude. Je veux t'admirer, graver ton image dans ma mémoire.

Gênée par sa nudité, Katherine ferma les yeux pendant que Roberto caressait doucement son corps alangui. Ses mains s'aventurèrent sur ses seins frémissants, sur son ventre. Lorsqu'elles effleurèrent son intimité, Katherine gémit et se cambra de désir. Roberto répondit aussitôt à l'invitation en s'allongeant sur elle.

— Tu m'as dit que tu n'autorisais ce genre de rapprochement qu'avec un homme pour qui tu éprouvais des sentiments, murmura Roberto d'une voix rauque. Est-ce le cas aujourd'hui, avec moi, Katherine ?

Effarée par cette question insolite, elle ouvrit de grands yeux puis hocha la tête en silence.

Roberto lui sourit puis il se glissa entre ses jambes. Lorsque leurs deux corps se fondirent, ils étouffèrent leurs gémissements dans un baiser passionné. Longtemps, ils ondulèrent, portés par la même passion, subjugués par l'intensité de leurs émotions. Katherine sentit que des larmes perlaient à ses yeux. Jamais elle n'avait connu pareil bonheur. Lorsqu'ils s'effondrèrent dans les bras l'un de l'autre, comblés, Roberto se redressa, soudain alarmé.

— Tu pleures, *amada* ? murmura-t-il.

— Ce sont des larmes de joie... Je n'ai jamais éprouvé autant de... plaisir.

Avisant la lueur de satisfaction qui brillait dans les yeux de son amant, Katherine étouffa un petit rire.

— Qu'est-ce qui t'amuse ?

— Tu as l'air si... suffisant !

— Que signifie ce mot ?

— Content de toi !

— C'est normal de se réjouir quand une femme se déclare satisfaite !

Soudain une vague de tristesse étreignit Katherine.

— Bientôt, je devrai partir.

Roberto l'attira plus près de lui encore.

— Oublie cela pour le moment, *querida*. Dormons...

* * *

Lorsque l'aube pointa, Roberto déposa un baiser sur les lèvres de Katherine qui se réveilla instantanément. Prise d'un sentiment de panique au souvenir de la menace qui pesait sur eux, elle se redressa dans le lit.

— Qu'y a-t-il ? demanda Roberto.

— Rien..., répondit-elle en se lovant de nouveau contre son amant.

Aussitôt, une vague de désir les submergea, et ils se donnèrent l'un à l'autre avec fougue, jusqu'à ce que leur passion soit assouvie. Le cœur battant à tout rompre ils attendirent que leurs souffles s'apaisent, puis Roberto se leva à contrecœur.

— J'adorerais prendre une douche avec toi, mais ce n'est pas encore possible, avec ma jambe... Nous l'envisagerons lorsque je serai guéri. Dès que tu seras prête, rejoins-moi dans la véranda pour le petit déjeuner. J'ai faim !

— Moi aussi, avoua Katherine avec un sourire.

Comme ses joues se teintaient de rose, Roberto eut un petit rire.

— Comme tu es belle lorsque tu rougis. Rejoins-moi vite, *por favor*.

— Et ton entraînement de natation ?

— Après la nuit que nous venons de passer, je crois que je vais m'abstenir.

* * *

Lorsque Katherine gagna la véranda, elle fut aussitôt alertée par la mine sombre de Roberto.

— Qu'y a-t-il ?

— Un intrus a tenté de pénétrer dans mes appartements personnels hier soir. Il n'a pas réussi parce que j'ai installé un système de sécurité très perfectionné de ce côté de la maison. Jorge a inspecté tous les autres accès, mais il n'a rien remarqué d'anormal.

— Heureusement que tu n'as pas dormi dans ta chambre. Sinon, tu te serais levé et... Au fait, Jorge s'est-il demandé où tu étais ?

— Je lui ai dit que j'avais dormi dans l'une des chambres de l'étage pour m'assurer de ta sécurité. Je ne lui ai pas indiqué laquelle.

Malgré la tension que tous deux ressentait, ils échangèrent un sourire complice.

— J'avais raison, Roberto. Tu es en danger. Quelqu'un t'en veut terriblement. Peut-être s'agit-il d'Elena.

— C'est possible. J'ai informé la police.

— Tu as bien fait...

Elle s'interrompit pour accueillir Jorge.

— Bonjour, lui dit-elle avec un sourire radieux.

— *Bom dia*. Le *senhor* Roberto dit que vous partez demain, *doutora*.

— Oui, si c'est possible.

Jorge parut soulagé par cette nouvelle. Se tournant vers Roberto, il dit :

— Le *senhor* Roberto aussi devrait partir...

— Laissez-nous, maintenant, Jorge, et ne vous faites pas autant de souci. Nous parlerons plus tard.

— *Pois e*, acquiesça le vieil homme avant de disparaître.

— Je t'ai trouvé un peu dur avec Jorge, reprocha Katherine. Le pauvre homme s'inquiète.

— Je sais... mais j'ai tellement envie d'être seul avec toi, *carinha*.

Il lui prit la main pour la porter à ses lèvres. Katherine frémit en songeant que ce petit déjeuner pris ensemble serait peut-être aussi le dernier.

— A quoi penses-tu ? demanda Roberto.

— J'ignorais que l'on pouvait être aussi affamé après une nuit...

— D'amour ? acheva Roberto en souriant. Cela signifie que tes ex-amants n'étaient pas à la hauteur !

— Puisque tu abordes le sujet, sache que... ce qui s'est passé hier est très inhabituel pour moi.

— Pour moi aussi, avoua Roberto. Je n'ai jamais connu pareil enchantement.

— Je parie que tu dis cela à toutes tes conquêtes, Roberto Rocha.

— C'est faux ! protesta-il avec le plus grand sérieux. Tu as tort, Katherine.

— Alors, accepte mes excuses. C'est juste que je ne suis pas une adepte des aventures sans lendemain.

Roberto garda un instant le silence, les yeux rivés sur le toast qu'il préparait.

— Tu penses que j'ai une piètre opinion de toi parce que tu t'es donnée à moi la nuit dernière ? demanda-t-il en pesant chaque mot.

— Cette idée m'a effleurée, admit-elle. Est-ce que je peux avoir un toast ?

— Prends celui-ci, proposa galamment Roberto. Je m'en ferai un autre.

— Merci... Je voudrais te dire ceci : j'ai vécu une nuit inoubliable, magique, comme jamais auparavant... mais cela ne se reproduira plus.

— *Por que ?* N'ai-je pas été à la hauteur ?

— Quelle question macho !

— Je suis un homme, Katherine ! Pis encore, un Brésilien, un *gaucho* ! Pourquoi ne pourrions-nous pas renouveler le plaisir que nous avons partagé ?

Soudain, Jorge surgit dans la pièce.

— *Telefone, senhor !* Dona Teresa.

— Ma mère, à cette heure-ci ?

— Comment va Lidia, ce matin ? demanda Katherine à Jorge lorsque Roberto les eut quittés.

— Pas très bien. Elle s'en veut beaucoup d'avoir été absente au moment où la lettre a été déposée. Vous avez raison de partir demain, c'est plus raisonnable. En tout cas, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, *doutora*. Peut-être reviendrez-vous bientôt ?

Katherine se contenta d'un sourire en guise de réponse. Lorsque Jorge repartit avec le plateau du petit déjeuner, elle s'adossa à un pilier pour admirer le jardin. Perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas Roberto revenir et sursauta lorsqu'il passa un bras autour de ses épaules.

— Tu as l'air triste, *carinha*, murmura-t-il à son oreille.

— Je pars bientôt et...

— Oui, avec moi... et pas pour l'Angleterre.

— Que veux-tu dire ?

— J'aimerais que tu m'accompagnes au ranch, Katherine. Voici ce que je te propose : nous fermons la maison, j'envoie Lidia et Jorge en vacances dans leur famille et nous nous envolons tous les deux pour Porto Alegre.

Eberluée, elle le dévisagea longuement.

— Mais, je dois retourner travailler ! Je ne peux pas partir pour le Brésil, Roberto !

— Pourquoi pas ? Le *senhor* Massey sera d'accord.

Katherine se dégagea d'entre ses bras, furieuse.

— Tu ne peux pas m'acheter ! L'argent ne permet pas tout !

— Ce n'est pas toi que j'achète, mais un peu de ton temps. Viens avec moi, juste deux semaines, ainsi nous échapperons à la menace qui pèse sur nous. Je serai plus tranquille si tu es près de moi. Les choses ont évolué entre nous. Viens au ranch avec moi, *querida*.

— Je ne peux pas accepter, Roberto, répondit-elle en secouant tristement la tête.

— Je te demande juste deux semaines...

Emue aux larmes, Katherine se détourna pour contempler le jardin. La tentation de suivre Roberto au Brésil pour une quinzaine de jours était vraiment très forte. Elle avait pris très peu de vacances ces dernières années. James était de nouveau sur pied. Aidé de sa précieuse Judith, il parviendrait à gérer la galerie en son absence. Pareille opportunité ne se représenterait jamais dans

sa vie... Mais elle ne pouvait se résoudre à accepter une telle offre. Comme pour les chaussures, Roberto refuserait qu'elle paye son voyage ou son séjour. Pis encore, après deux semaines auprès de lui, comment supporterait-elle de le quitter ?

* * *

La journée du samedi s'écoula à toute vitesse. Plusieurs fois, Roberto tenta de convaincre Katherine de l'accompagner mais comme elle demeurait sur sa position, il finit par accepter sa décision.

Le lendemain, Lidia et Pascoa devaient être les premières à partir. Il était prévu qu'elles séjourneraient à Braga, chez le frère de Lidia. Jorge les rejoindrait après avoir déposé Katherine à l'aéroport de Porto et Roberto à celui de Lisbonne.

Lorsque Katherine informa James de son retour à la galerie, elle demanda des nouvelles du Gainsborough.

— Alors, comment se porte la toile ?

— Elle est presque terminée. Elle se vendrait merveilleusement bien aux enchères, mais de Sousa insiste pour que je l'expédie au Brésil dès que possible. Katherine, prends un jour de congé supplémentaire et ne reviens que mardi. A ta voix, j'ai l'impression que tu es épuisée.

— Ce séjour a été... mouvementé, avoua-t-elle.

— Le client t'a-t-il posé des problèmes ? Je me suis fait un peu de souci pour toi. Sais-tu qu'il était pilote automobile autrefois ?

— Oui, je l'ai appris en faisant des recherches sur internet. Pourquoi étais-tu inquiet ?

— Ma femme a vu des photos de lui sur internet. Elle le trouve irrésistible !

— Pas moi, mentit Katherine. A lundi !

7.

Cette nuit-là, Roberto décida de dormir dans la chambre contiguë à celle qu'occupait Katherine. Mais, deux heures après leur séparation, il la rejoignit.

— Je n'arrivais pas à dormir, murmura-t-il à son oreille.

— Moi non plus.

— Je n'arrêtais pas de penser à toi...

Dans un commun élan, ils échangèrent un baiser fougueux. Une fois de plus, ils se donnèrent l'un à l'autre sans retenue. Katherine était abasourdie par la force de son désir : jamais personne n'avait produit pareil effet sur elle. Lorsqu'ils retombèrent dans les bras l'un de l'autre, Roberto lui dit :

— *Desculpe-me, querida*. Je suis allé trop vite...

— Non, protesta Katherine. C'est exactement ce que je voulais.

— Tes caresses étaient beaucoup trop provocantes pour je résiste plus longtemps ! Je crois que nous avons besoin d'un peu de repos, maintenant.

Katherine s'abandonna dans les bras de son amant et sombra dans un sommeil peuplé de rêves dont elle s'éveilla avec difficulté le lendemain matin.

— *Bom dia, linda flor*.

A la vue du sourire radieux de Roberto, elle demanda :

— Es-tu toujours d'aussi bonne humeur, au réveil ?

— Non... mais comment ne pas être heureux après une nuit comme celle que nous venons de passer ensemble ? Tu es obligée de changer d'avis, maintenant. Tu voyages avec moi, aujourd'hui ?

Elle lui jeta un regard soupçonneux.

— Est-ce pour cette raison que tu m'as rejointe cette nuit ? Pour me convaincre de t'accompagner ?

— Non, je suis venu parce que je te voulais tout près de moi.

Sur ces mots, il l'embrassa fougueusement, et Katherine se sentit fondre dans ses bras.

— Prends vite un bain, ma chérie. Ensuite, nous déjeunerons ensemble.

Katherine achevait de s'habiller lorsque Lidia frappa à sa porte.

— Je vous ai préparé un repas chaud, lui dit-elle en passant la tête par l'entrebâillement. Il sera prêt dans deux minutes.

— Merci Lidia, répondit Katherine avec chaleur. Etes-vous heureuse de séjourner à Braga quelque temps ?

— Cela rassure le *senhor* Roberto, alors oui, je suis heureuse. Avez-vous besoin d'aide pour les bagages ?

— Non merci, j'ai presque terminé.

Vêtue de la tenue qu'elle avait portée le jour de son arrivée, pantalon noir et chemisier blanc, Katherine rejoignit Roberto au rez-de-chaussée.

— Ah ! s'écria-t-il en la voyant. Hier, tu étais l'incarnation de la séduction, aujourd'hui je retrouve la sévère *soutora*. Sais-tu que tu es très sexy dans cette tenue ?

Quand ils s'installèrent à table, Katherine sentit son estomac se contracter à l'idée de bientôt quitter Roberto.

— Ton vol sera-t-il direct ? demanda-t-elle, la gorge un peu nouée.

— Non. Il y aura une brève escale à Paris, puis une plus longue à São Paulo. A Porto Alegre, j'embarquerai à bord d'un petit avion pour gagner le ranch.

— Tu vas devoir passer de longues heures immobile... A combien de kilomètres sommes-nous de Lisbonne ?

Roberto rapprocha sa chaise et prit la main de Katherine dans la sienne.

— Trois cents kilomètres environ.

— C'est une longue route pour Jorge !

— Il fera une pause à Porto puisque tu as décidé de t'arrêter là. Ensuite, j'arriverai peut-être à le persuader de me céder le volant jusqu'à Lisbonne. Ne t'inquiète ni pour Jorge ni pour moi. Il adore conduire et moi aussi... du moins, c'était le cas autrefois.

— Ça l'est encore ! Dès que tu es au volant, je vois bien que tu es heureux.

— Tu as raison, répondit-il avec un sourire.

— De retour chez toi, comment se passera ta rééducation ?

— La piscine est prête, et je connais tous les exercices par cœur. Au ranch, je n'aurai plus besoin de kinésithérapeute.

— Ta jambe va-t-elle supporter le vol ?

— En première classe, je pourrai l'allonger... Si tu voyageais avec moi, Katherine, la douleur ne m'importunerait pas. Change d'avis, *querida*, viens avec moi.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle en baissant les yeux.

Lidia, qui venait de les rejoindre, demanda :

— Vous êtes triste de partir, *doutora* ?

— Oui... Jorge et vous avez été si gentils.

— Alors, revenez vite... Je dois vous laisser, maintenant. Mon frère est arrivé, et Pascoa est déjà dans la voiture.

Roberto se leva pour accompagner Lidia et, à son retour, il déclara :

— Lidia insiste pour que tu reviennes passer des vacances ici.

— Je n'étais pas en vacances, mais en mission, lui rappela Katherine.

— C'est vrai. Je ne remercierai jamais assez James Massey de t'avoir envoyée à moi.

— Pourtant, tu n'étais pas ravi au début !

— *E verdade*. Tu avais l'air si sévère avec tes grosses lunettes.

— D'habitude, je les porte seulement pour travailler sur ordinateur. Mais je voulais t'impressionner. Est-ce que cela a fonctionné ?

— *Sim, senhora*, à merveille ! Quand je pense que je ne voulais pas de femme chez moi, à cause de cette maudite cicatrice !

Katherine lui prit le visage entre ses mains, et leurs lèvres se joignirent en un tendre baiser.

— Change d'avis, *querida*, lui murmura-t-il à l'oreille. Viens au Brésil avec moi.

Bouleversée, Katherine recula d'un pas. Ce n'était pas juste. Roberto rendait les adieux très

difficiles. Soudain, la sonnette de l'entrée retentit, mettant un terme à la tension qui s'était installée. La société de gardiennage venait d'arriver. Lorsque Roberto eut disparu, Katherine monta à l'étage pour finir d'emballer ses bagages. Après un dernier regard dans la chambre pour vérifier qu'elle n'oubliait rien, elle redescendit au rez-de-chaussée, chargée de sa valise.

— Tu aurais dû laisser Jorge s'occuper de cela, lui reprocha Roberto.

— Il a descendu les objets les plus lourds... Tout est prêt pour la maison ?

— Oui. La nuit, des gardiens feront des rondes pour s'assurer que tout est en ordre... J'aimerais me promener une dernière fois dans le jardin. Tu m'accompagnes ?

— Volontiers. Je vais en profiter pour prendre quelques photos...

Une fois dans le jardin, Katherine sortit son appareil de son sac et demanda à Roberto de poser pour elle.

Elle prit plusieurs clichés puis ce fut au tour de Roberto d'utiliser l'appareil. Plus le moment du départ approchait, plus Katherine se sentait envahie de tristesse. Roberto avait raison : tomber amoureux pouvait être immédiat. Mais qu'allait-il advenir de leur histoire ? Se reverraient-ils un jour ? Roberto n'allait-il pas l'oublier une fois de retour chez lui ?

Avant de monter en voiture, Katherine contempla longuement la maison, comme pour graver chaque détail dans sa mémoire.

Roberto passa un bras autour de ses épaules.

— Ne sois pas si triste, *amada*. Nous reviendrons ici ensemble, je te le promets. Dis-moi, comment vas-tu te débrouiller avec tes bagages à ton arrivée à Heathrow ?

— Je prendrai un taxi et j'enverrai un texto à Rachel. Elle m'attendra à la maison. Au fait, elle est journaliste. Je suis sûre qu'elle voudra connaître tous les détails de mon séjour !

— Lui parleras-tu de moi ?

— Bien sûr, mais seulement de ta maison, de ta carrière et de la toile. Je ne lui dirai pas que...

— Je suis ton amant ? la coupa Roberto en prenant son visage entre ses mains. C'est pourtant ce que je suis, *linda flor*.

Ils échangèrent un long baiser.

— A mon retour au ranch, j'aurai pas mal de choses à régler. Ensuite, nous nous retrouverons.

Après avoir garé la voiture devant l'aéroport, Jorge chargea les bagages de Katherine sur un chariot puis il la salua avec chaleur avant reprendre place au volant pour attendre son maître.

Emue aux larmes, Katherine dévorait des yeux le visage de Roberto. Il lui prit les mains puis soudain, il l'attira dans ses bras pour l'embrasser passionnément. Lorsqu'il la relâcha, il lui dit :

— *Ate logo, querida*. Ceci n'est pas un adieu. Va, maintenant, *por favor*, et ne te retourne pas. Sinon, je ne réponds pas de mes actes.

Katherine obéit à contrecœur. Ses jambes tremblaient. Plus ses pas l'éloignaient de Roberto, plus elle se sentait glacée. Elle franchit les barrières de sécurité dans un état second qui ne la quitta plus jusqu'à ce qu'elle gagne sa place dans l'avion. Pendant tout le vol, elle fixa les nuages par le hublot, plongée dans ses souvenirs...

Pourquoi avait-il fallu qu'elle tombe amoureuse d'un homme qui vivait sur un autre continent ?

* * *

Lorsque le taxi la déposa devant chez elle, Rachel sortit de la maison en trombe pour venir l'aider à porter ses bagages.

— Alastair joue au golf avec Hugh. Nous allons pouvoir prendre le thé et discuter en paix toutes

les deux, lui dit-elle.

— Merci, Rachel. Tu as raison, les bagages peuvent attendre.

— Tu as l'air épuisée. J'espère que tu ne reprends pas le travail dès demain !

— Je verrai comment je me sens au réveil.

— Je vais préparer le thé et, après, tu me raconteras ton séjour. Je veux tout savoir !

En attendant que son amie revienne, Katherine se pelotonna sur le vieux canapé du salon qui datait de son enfance, les jambes repliées sous elle. Au retour de Rachel, elle accepta volontiers une tasse de thé, mais repoussa les gâteaux.

Son amie eut un sourire compatissant.

— Le vol a été difficile ?

— Non, juste fatigant.

— Tu as l'air exténuée. Était-ce si difficile de restaurer cette toile ?

— Non.

— C'est tout ? Allons, docteur Lister, je ne vais pas me contenter de cette réponse. Qu'y a-t-il ? Si tu ne dis rien, je vais me mettre en colère.

— J'ai adoré ce bref séjour au Portugal. En partir a été un vrai crève-cœur.

— Le mystérieux M. de Sousa habite donc une belle maison. Au fait, comment est-il ?

— Charmant.

Rachel plissa les yeux.

— Je veux tout savoir ! J'imagine qu'il est fortuné pour pouvoir s'offrir tes services. Est-il jeune, vieux, célibataire, marié, mince, gros, chauve... ?

— Divorcé, la trentaine, mince, les cheveux noirs bouclés.

Rachel n'était pas née de la dernière pluie, comme elle le prouva à son amie.

— Et tu l'aimes beaucoup...

— Oui.

— Parle-moi, bon sang ! Dis-moi ce qui s'est passé pour que tu aies l'air aussi abattue. Tu m'inquiètes.

Katherine se résigna à relater toute l'aventure qu'elle avait vécue, en commençant par sa toute première rencontre avec Roberto.

— Il s'attendait à recevoir un homme ? s'écria Rachel en riant. Il a dû trouver la surprise agréable, alors ?

— Pas du tout. Roberto ne voulait pas de femme chez lui et encore moins une historienne de l'art rigide affublée de lunettes à monture épaisse.

— Vous êtes-vous appelés par vos prénoms dès le début ?

— Presque.

Katherine décrivit ensuite le plaisir qu'elle avait éprouvé en découvrant que la fameuse toile à expertiser était un Gainsborough, puis sa surprise lorsqu'elle avait eu connaissance du passé de pilote de Roberto Rocha.

— Je ne connais rien au sport automobile et je n'avais jamais entendu parler de lui.

— Quoi ? Tu plaisantes ! s'écria Rachel, les yeux écarquillés. J'ai eu une aventure autrefois avec un journaliste sportif qui en a pleuré lorsque Roberto Rocha s'est retiré si jeune de la compétition. Bon sang, Katherine, j'aurais adoré l'interviewer... Désolée, ma chérie, continue.

Rachel se tut pour écouter la confession de Katherine jusqu'au bout.

— C'est donc arrivé, n'est-ce pas ? Tu es vraiment tombée amoureuse, cette fois. Le reverras-tu ?

Katherine eut un pauvre sourire.

— Pas facile lorsque l'on vit si loin l'un de l'autre. Et puis, j'imagine qu'il m'oubliera vite, une fois qu'il aura repris ses occupations au ranch.

— Il faut que je fasse une recherche sur internet pour voir à quoi il ressemble.

— J'ai pris quelques clichés sur mon appareil photo. Tu peux les regarder, si tu veux.

Rachel s'assit près de Katherine qui sortit son appareil numérique de son sac.

— Voici la maison de Roberto, expliqua-t-elle. Il y séjourne de temps en temps, mais il vit à Rio Grande do Sul, au Brésil.

Lorsque apparut le visage de son amant sur le cliché suivant, elle ferma un instant les yeux.

— Il est très beau et son regard en dit long sur ce qu'il ressent pour toi, murmura Rachel.

Katherine regarda défiler les photos puis, n'en pouvant plus, elle éteignit l'appareil.

— Ton Roberto est vraiment bel homme, soupira Rachel.

— Il pense que sa cicatrice le défigure.

— C'est faux ! Au contraire, elle le rend encore plus sexy. Et cette façon de te couvrir du regard... Je comprends que tu aies craqué.

Pour la première fois depuis son retour, Katherine se mit à rire de bon cœur.

— A la bonne heure ! Alastair et Hugh doivent rapporter de quoi manger. Quant à moi, j'ai mis la table pour quatre en haut. Ne dis pas non ! Tu dormiras très bien après ce repas.

Katherine n'avait qu'une envie, prendre une douche et se coucher, mais elle pouvait difficilement refuser l'invitation.

— Je resterai une heure, pas plus. Avant, j'aimerais bien me rafraîchir et défaire mes bagages.

— D'accord, mais dépêche-toi et remonte pour 19 heures. Au fait, as-tu prévenu ton ex-amoureux de ton retour ?

— Seigneur, j'ai oublié ! Je vais lui envoyer un texto.

Après le départ de Rachel, Katherine se prépara pour le dîner. Alors qu'elle se séchait les cheveux, la sonnette retentit.

— Bienvenue à la maison ! lui dit Andrew à l'Interphone.

Katherine déverrouilla la porte pour laisser entrer le jeune homme, chargé d'un bouquet de fleurs.

— Bonjour. Tu n'arrives pas au bon moment... Je m'apprête à sortir.

— Mais, tu viens d'arriver, non ?

— En effet.

— Je t'ai apporté des fleurs pour faire la paix.

— Merci, répondit Katherine en saisissant le bouquet.

— Que se passe-t-il ? Tu as l'air distant. Je ne te reconnais plus...

— Je suis juste fatiguée.

— Alors comment se fait-il que tu sortes ?

— Je suis invitée à l'étage du dessus.

— Je vois... Tu retrouves tes acolytes. Ecoute Katherine, je regrette de m'être montré désagréable avant ton départ pour le Portugal. Mais il y avait de quoi être frustré, non ? Nous devons nous rendre à Glyndebourne...

— Je ne suis pas d'accord, Andrew, le coupa-t-elle. Ton comportement était complètement immature.

— Immature ? répéta le jeune homme, furieux. Si quelqu'un mérite ce qualificatif, c'est bien toi ! Il est grand temps que tu abandonnes ce squat d'étudiants attardés et que tu viennes vivre avec moi !

— Il s'agit d'une maison de famille, pas d'un squat. Et puis tu ne veux qu'une chose : que je partage ton lit !

— Je veux bien partager le tien, si tu préfères.

— Cela ne se produira jamais...

— Oh ! Tu te trompes ! Je commence à en avoir assez que tu me repousses comme une mijaurée !

Avec un regard mauvais, Andrew l'attira dans ses bras. Comme elle se débattait, il la serra encore plus fort.

— Lâche-moi ! cria Katherine d'un ton paniqué.

La porte s'ouvrit soudain sur Alastair et Hugh, suivis de près par Rachel. Frappés de stupeur, les trois amis tombèrent en arrêt devant la scène qui se jouait devant leurs yeux.

— T'a-t-il fait du mal, Katherine ? demanda Hugh d'un ton menaçant.

— Si la réponse est oui, je le jette dehors ! ajouta Alastair.

— Non, tout va bien... Il est temps que tu partes, Andrew. J'aurais préféré que nous nous quittions autrement, mais tant pis... De toute façon, ça n'aurait jamais marché entre nous.

Andrew voulut se rapprocher, mais le regard d'Alastair l'en dissuada.

— Très bien, capitula le jeune homme. Katherine, je suis désolé. Me pardonneras-tu ?

— Oui, dit Katherine avec un pauvre sourire. Mais je ne veux plus te voir. Tout est fini entre nous.

8.

— Seigneur ! s'écria James Massey lorsque Katherine se présenta à la galerie, le lendemain matin. Tu as une mine effroyable. J'espère que tu n'as pas attrapé une mauvaise grippe.

— Non. J'ai fêté mon retour hier et je me suis couchée tard. Es-tu guéri, James ?

— Oui, enfin. Tu m'as rendu un fier service en te rendant à ma place au Portugal.

— Ce fut un plaisir. Dis-moi : où se trouve le Gainsborough ?

Le cœur de Katherine s'emballa lorsqu'elle découvrit la toile intégralement restaurée. La ressemblance du sujet avec Roberto était encore plus frappante.

— Quand dois-tu l'expédier ?

— J'attends que le client me donne ses instructions. Au fait, comment t'es-tu entendue avec Roberto Rocha de Sousa ?

— Plutôt bien. Il s'est montré très agréable, de même que les personnes à son service.

— Tu ne regrettes pas le voyage, donc ?

— Non. C'était une très belle expérience.

Katherine était heureuse de retrouver son environnement routinier, après les heures exaltantes de la semaine précédente. Elle se plongea dans le travail sans prendre la moindre pause jusqu'à ce que James lui rappelle qu'il était grand temps pour elle de quitter la galerie. Soudain paniquée à l'idée de rater l'appel de Roberto, elle se rua dans le métro, courut pour attraper sa correspondance et se calfeutra chez elle.

Malheureusement, le téléphone demeura silencieux toute la soirée. Katherine commença par ressentir une profonde déception, puis une sourde colère et enfin une terrible frustration. Elle maudit sa naïveté. Qu'espérait-elle donc ? Toute cette histoire n'avait aucun sens, comme le prouvait ce silence. Katherine avait croisé la route de Roberto alors qu'il souffrait de solitude, quand il avait besoin de compagnie féminine. N'importe qui d'autre qu'elle aurait fait l'affaire... Certes, ils avaient de nombreux points communs et partageaient une entente physique exceptionnelle. Katherine s'était donnée corps et âme, au point d'en être totalement bouleversée. Jamais elle n'avait autant été attirée par quelqu'un, au premier regard...

* * *

Durant la semaine qui suivit, elle se réfugia dans le travail pour s'empêcher de penser. Si les journées passaient très vite, les soirées lui paraissaient interminables. Seule Rachel savait à quel point elle était déprimée.

— Andrew m'a traitée de mijaurée, lui avoua Katherine, un soir.

— Parce que tu ne lui as pas cédé ?

— Sûrement... J'aurais dû agir de même avec Roberto.

— Ah ! Vous êtes donc devenus amants ?

— Oui... J'étais la seule à occuper une chambre à l'étage de la maison. Le soir où nous avons découvert la lettre de menace, Roberto n'a pas voulu me laisser seule. Alors, il a partagé ma chambre... et mon lit. Sur le moment, je lui en ai été très reconnaissante. Je craignais que quelqu'un n'escalade la façade et surgisse dans la chambre.

Katherine se tut, puis elle se tourna vers son amie.

— Ecoute, Rachel, je ne veux plus parler de Roberto, plus jamais...

* * *

Deux semaines plus tard, alors qu'elle se préparait à dîner en solitaire, le téléphone sonna.

— Katherine ?

Les jambes flageolantes, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Bonjour, parvint-elle à dire d'un ton posé. Tu es bien rentré, finalement.

— Il y a une semaine, oui.

Seulement une semaine ? songea-t-elle, effarée.

— Tu parais épuisé.

— Un peu. Et toi, Katherine, comment vas-tu ?

— Je vais très bien, mentit-elle. Tu n'as pas trop souffert pendant le vol ?

— Le voyage a été un enfer. Ma jambe m'a atrocement fait souffrir. A mon arrivée à l'aéroport, mon père m'a transporté à l'hôpital où on m'a opéré. Maintenant, ça va beaucoup mieux.

— Excellente nouvelle. Je suis contente pour toi.

— Je suis resté pas mal de temps à l'hôpital. Je ne t'ai pas appelée avant parce qu'on ne me laissait jamais seul, or je voulais m'entretenir avec toi en privé. J'ai beaucoup de choses à te dire. Tu m'écoutes, Katherine ?

— Je t'écoute, oui.

— J'ai beaucoup réfléchi... Comme je te l'ai dit, après le décès de mon frère Luis, j'avais l'intention de reprendre ma carrière de pilote, mais l'accident m'a obligé à renoncer.

— Et aujourd'hui, tu t'es résigné à vivre au ranch, c'est ça ?

— *Exatamete*. De toute façon, je l'aurais fait un jour. Il se trouve que mon père a acheté un *apartamento* à Porto Alegre. Lorsque je serai totalement remis, mes parents pourront prendre leur retraite et s'installer en ville de temps en temps.

— Ils vont te manquer, non ?

— Oui, mais je suis heureux pour eux. Bien sûr, je vais me sentir très seul... Tu me manques, Katherine. Et moi, est-ce que je t'ai manqué ?

— Je me suis demandé pourquoi tu ne m'appelais pas, avoua-t-elle d'un ton très bas.

— Tu as cru que je ne t'aimais plus ?

— Tu ne me l'as jamais dit...

— *Como ?* s'exclama-t-il, étonné. Pourtant, lorsque nous faisons l'amour...

— Je ne comprenais pas tout... Et puis, à mon retour, j'ai renoncé à croire à notre histoire.

— Tu pensais que je t'avais oubliée ?

— En quelque sorte, oui.

— Comment as-tu pu croire cela ? Je n'ai jamais ressenti autant de passion pour une femme.

— Pourquoi m'avoir laissée sans nouvelles, dans ce cas ?

— Tu m'en veux, *querida*... Cela signifie que je compte encore pour toi !

— Pourquoi ce long silence ?

— Je ne me sentais pas très bien, admit-il avec une certaine réticence. Je voulais me rétablir avant de te parler. Et puis, il fallait que je réfléchisse à beaucoup de choses.

— Je t'écoute.

— J'ai l'impression d'entendre la *doutora*, pas ma Katherine.

— Probablement parce que je ne suis pas ta Katherine.

— Tu as renoué avec ton amoureux ?

Renonçant à la tentation de mentir, Katherine répondit par la négative.

— *Por que ?* Pourquoi, Katherine ?

— Tu le sais très bien.

— Parce que tu m'aimes ?

— Parce que je ne veux pas quitter ma maison pour aller vivre avec lui.

— Il faudra bien que tu la quittes le jour où tu te marieras.

— Pas nécessairement. Mon mari et moi pourrions habiter ici.

— Tu insisterais pour qu'il en soit ainsi ?

— Sans doute. Mais la question ne se pose pas puisque je ne suis pas sur le point d'épouser qui que ce soit. Au fait, la toile est prête.

— Parfait... *momento*.

Roberto s'interrompit pour échanger quelques mots à mi-voix en portugais.

— Excuse-moi, dit Roberto au bout de quelques secondes. Je dois y aller... Je t'appellerai demain. A la même heure, ça te convient ?

— Oui... mais pas demain.

— Après-demain, alors. *Ate logo*, Katherine.

— Au revoir, répondit-elle poliment.

Après avoir raccroché, Katherine se maudit d'avoir repoussé le prochain appel de Roberto au surlendemain, tout cela par fierté, pour ne pas perdre la face.

Le lendemain soir, elle décida de faire des courses avant de rentrer chez elle. A son retour, elle découvrit un message de Roberto sur son répondeur :

— J'avais envie de te parler avant que tu sortes. Je rappellerai demain. *Dorme bem, querida*.

Décue d'avoir raté son appel, Katherine s'occupa tant bien que mal jusqu'à l'heure du coucher. Contre toute attente, elle passa une très bonne nuit et se réveilla fraîche et dispose pour la longue journée de travail qui l'attendait.

Ce soir-là, après avoir quitté la galerie, elle rentra directement chez elle pour se préparer un sandwich et un thé qu'elle dégusta près du téléphone. La sonnerie ne se fit pas attendre longtemps.

— Katherine ?

— Oui, Roberto.

— *Optimo*, je ne parle pas à une machine, cette fois.

— Je t'avais prévenu pour hier. Pourquoi as-tu appelé ?

— Pour entendre ta voix... As-tu passé une bonne journée ?

— Très fructueuse, oui. Je pense avoir trouvé quelque chose d'intéressant pour James : il semble qu'il s'agisse d'une esquisse réalisée par Etty. As-tu entendu parler de lui ?

— Non, jamais.

— Pourtant, ses nus sont très connus.

— Je ne doute pas de la qualité de ses œuvres, mais aucune femme peinte par lui ne peut être aussi belle que toi !

— Merci pour le compliment, répondit Katherine d'un ton un peu guindé.

Roberto eut un petit rire.

— C'est le Dr Lister qui s'exprime là, non ?

— Oui, d'ailleurs c'est le Dr Lister qui te demande ce que nous devons faire de ta toile. Dois-je dire à James de l'expédier dès maintenant ?

— Oui, volontiers. Ainsi, elle arrivera à temps pour l'anniversaire de mariage de mes parents, à Noël. Je leur offrirai aussi la toile de la jeune inconnue.

— Nous l'emballerons avec beaucoup de soin, promit Katherine. Tes parents sont mariés depuis combien de temps ?

— Trente-cinq ans. Un record, comparé à moi ! Je vais organiser une fête pour célébrer l'événement, en conviant tous nos amis et voisins à un *churrasco* traditionnel.

— Ce sera sûrement amusant...

— Que fais-tu pour Noël, Katherine ?

— Rien de spécial. En général, je passe la journée avec ma tante et son mari et, lorsque je rentre, je retrouve une maison vide, parce que Rachel, Hugh et Alastair s'absentent toujours pour les fêtes.

— Ma mère aimerait connaître la femme qui a expertisé ma toile. Elle serait ravie que tu passes Noël avec nous.

— Au Brésil ? s'écria Katherine en écarquillant les yeux.

— C'est là que je vis, oui. Viens me retrouver, *querida*, à Rio Grande do Sul. Dis oui ! Epoustouflée par cette invitation, Katherine fut tentée d'accepter, mais c'était impossible.

— C'est gentil de m'inviter, seulement voilà : je ne peux pas prendre de vacances en ce moment.

— Si c'était possible, est-ce que tu viendrais ?

— Oui, j'imagine..., répondit-elle, prudente.

— Tu n'as pas envie de me revoir ? Ai-je été pour toi... juste une aventure ?

— Non !

— Alors viens ! la pressa-t-il. Je te laisse y réfléchir et je te rappelle demain !

* * *

Katherine se retourna maintes fois dans son lit cette nuit-là, sans trouver le sommeil. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi Roberto avait tant tardé avant de la rappeler. Même s'il avait subi une intervention chirurgicale, il aurait pu tout au moins l'avertir de son arrivée au Brésil !

Le lendemain, une énorme surprise l'attendait. James la convoqua dans son bureau pour lui dire qu'il avait reçu une requête émanant de Roberto de Sousa. Ce dernier lui demandait d'accorder deux semaines de congés exceptionnels à Katherine afin qu'elle puisse se rendre au Brésil. Tous les frais seraient pris en charge par Roberto.

— Que lui as-tu répondu ? demanda Katherine.

— J'ai dit oui, bien sûr ! Ce serait pure folie de refuser une offre pareille !

Rachel lui tint sensiblement le même langage le soir même.

— Vas-y, ma fille ! Tu en as très envie, avoue-le !

Katherine rêvait d'accepter l'invitation, mais elle ne voulait pas le montrer à Roberto.

— Tu as manœuvré dans mon dos ! lui reprocha-t-elle lorsqu'elle l'eut en ligne.

— *Como ?* Je ne comprends pas.

— Tu as appelé James pour lui demander des congés sans t'assurer que j'étais d'accord.

— Mais tu as dit que si c'était possible, tu viendrais me retrouver ! C'est la raison pour laquelle j'ai pris contact avec le *senhor* Massey pour arranger... le coup. C'est bien comme ça qu'on dit ?

— En effet.

— Ma mère t'enverra une invitation formelle, si c'est ce que tu souhaites.

— C'est très gentil de sa part.

— Alors, c'est décidé, tu viens ?

Comme Katherine tardait à répondre, Roberto reprit :

— *Muito bem*, si tu ne veux pas me revoir, laissons tomber.

— Attends !

— Oui ?

— Je veux te revoir, Roberto, admit-elle enfin. Mais je suis toujours un peu blessée par ton long silence.

— Je voulais retrouver des forces avant de te parler de nouveau. Peux-tu le comprendre, Katherine ? Rends-moi heureux, *querida*. Viens vite me retrouver.

— Très bien, Roberto, dit-elle d'un ton très bas. Je viendrai passer Noël avec toi dans ton ranch.

— *Graças a Deus !* Je compterai les jours jusqu'à ton arrivée. Demain, tu dois me dire quand tu peux partir afin que je m'occupe de ton billet.

* * *

Le lendemain, après avoir réglé tous les détails pratiques de son voyage avec Roberto, Katherine convia ses amis Rachel, Hugh et Alastair à un dîner surprise. Elle les accueillit avec une coupe de champagne.

— Que nous vaut cette invitation ? demanda Rachel.

— Je pars pour Noël.

— Hum... C'est encore loin, remarqua Alastair, l'air perplexe.

— C'est vrai... Je prends un peu d'avance, admit Katherine en riant.

— Tu retournes au Portugal ? demanda Hugh.

— Non, je me rends dans un ranch à Rio Grande do Sul.

— Chez Roberto Rocha ! s'écria Rachel avec un large sourire.

— Attends un peu, intervient Hugh. Parles-tu du pilote automobile brésilien qui s'est retiré de la compétition très jeune ?

— C'est bien lui, oui. Il s'intéresse beaucoup à l'art.

— Oui... Et à beaucoup d'autres choses aussi, docteur Lister ! dit Alastair avec un sourire. Méfie-toi quand même ! Ce type est un tombeur !

* * *

Depuis leurs retrouvailles téléphoniques, Roberto appelait Katherine tous les soirs pour avoir le plaisir d'entendre sa voix.

— La nuit suivant notre départ du Portugal, la société de sécurité a surpris l'ami photographe d'Elena dans le parc de la maison, lui apprit-il un jour. Il cherchait à s'y introduire. Il a eu beau jurer agir seul, je ne l'ai pas cru.

— Ainsi, une fois de plus, la charmante Elena s'en tire à bon compte !

— Oublions-la. C'est toi qui m'intéresses, Katherine Lister. J'ai hâte de te revoir, tu sais...

Partages-tu mon impatience ?

Katherine préféra éluder la question et changer de sujet.

— Connais-tu la taille des vêtements que porte ta mère ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— *Como* ? Comment saurais-je une chose pareille ?

— Pense à moi...

— Je ne fais que ça... nuit et jour.

— Sois un peu sérieux !

— Je le suis !

— Concentre-toi. Ta mère fait-elle à peu près ma taille ? A-t-elle les cheveux noirs ou blonds ?

Ses yeux sont de quelle couleur ? Ce genre de chose...

— Elle n'est pas tout à fait aussi grande que toi et elle est un peu plus... enrobée. Elle a les mêmes yeux et les mêmes cheveux que moi. Pourquoi ces questions ?

— J'ai prévu de faire quelques courses de Noël demain.

— Je ne veux pas de cadeau, dit-il avec fermeté. Tout ce que je désire pour Noël, c'est te revoir, docteur Katherine Lister !

9.

Le jour du départ pour São Paulo, Rachel et Alastair accompagnèrent Katherine à l'aéroport d'Heathrow. Le temps, très brumeux les derniers jours, s'était sensiblement amélioré, mais il faisait froid en ce soir de décembre.

— Il paraît qu'on dort comme dans un lit, en première classe, lui dit Alastair. Je n'ai jamais eu la chance de voyager dans de telles conditions.

Une fois parvenue à l'aéroport, Katherine embrassa ses amis avant de gagner le hall d'enregistrement. Après les formalités d'usage, elle monta à bord de l'avion où elle s'installa en première classe avec une dizaine de passagers. « Ce vol sera très confortable », songea-t-elle. Elle se demandait toutefois si elle allait trouver le sommeil, tant elle était angoissée à l'idée de revoir Roberto de Sousa, un homme qu'elle avait côtoyé très peu de temps... avant de lui tomber dans les bras. Des doutes l'assaillirent. Ce voyage à l'autre bout du monde était-il raisonnable ? Comment se passeraient leurs retrouvailles ?

Il était trop tard pour faire machine arrière : le décollage était imminent...

Lorsque l'avion eut atteint sa vitesse de croisière, un repas luxueux fut offert aux passagers, suivi de la diffusion d'un film que Katherine regarda distraitement.

La nuit lui parut interminable. Incapable de trouver le sommeil, elle somnolait, bercée par le ronronnement de l'appareil. Au petit matin, elle partit se rafraîchir dans l'un des cabinets de toilette pendant que les autres passagers dormaient encore. Elle en profita aussi pour troquer ses vêtements d'hiver contre une tenue plus estivale. Elle avait opté pour un jean et un T-shirt rouge vif qui permettrait à Roberto de la repérer aussitôt.

A l'aéroport de São Paulo, d'autres formalités l'attendaient avant qu'elle puisse embarquer pour Porto Alegre. Lorsque enfin son avion atterrit, elle poussa un soupir de soulagement. Malgré sa méconnaissance du portugais, elle trouva facilement son chemin dans l'aéroport, récupéra ses bagages et se précipita vers la sortie. Avec un étrange sentiment de déjà-vu, elle se dirigea vers un homme qui tenait une pancarte à son nom. Il s'appelait Geraldo Braga et il avait une lettre pour elle.

Katherine en prit connaissance.

« Mon fils vous prie de l'excuser. Il n'a pas pu venir vous chercher parce qu'il a été retenu au ranch. Geraldo Braga, en qui vous pouvez avoir toute confiance, vous conduira chez nous. Mon mari et moi-même avons hâte de vous rencontrer.

» Avec nos sentiments les meilleurs,

Teresa Rocha Lima de Sousa. »

Katherine remit la lettre dans l'enveloppe avant d'adresser un petit sourire à son

accompagnateur. Malgré sa déception, elle parvint à dire :

— *Obrigado, senhor* Geraldo.

— Si vous voulez bien me suivre, *doutora*.

Elle embarqua à bord d'un petit avion avec Geraldo aux commandes. Ils s'envolèrent et, très vite, la ville disparut au loin, laissant place à de grandes prairies. Fascinée par le paysage, Katherine retenait son souffle. Non, décidément, elle ne regrettait pas la merveilleuse aventure dans laquelle elle s'était embarquée.

— Regardez de ce côté, *doutora*, lui indiqua Geraldo. Nous survolons le domaine du *senhor* de Sousa : Estancia Grande. Bientôt, nous apercevrons la maison.

Lorsque l'avion entama sa descente, Katherine aperçut une grande bâtisse blanche entourée de dépendances en partie masquées par des arbres. L'avion se posa en douceur sur la piste, et Katherine applaudit au grand plaisir du pilote qui lui adressa un sourire radieux. Geraldo sauta de l'appareil et aida Katherine à faire de même. Un couple d'âge mûr, élégamment vêtu, se pressait dans leur direction pour les accueillir.

— *O patrão* et *dona* Teresa, annonça Geraldo.

La mère de Roberto salua Katherine avec chaleur.

— Je suis ravie de vous rencontrer, docteur Lister, lui dit-elle avec un grand sourire.

Son mari s'avança à son tour.

— António Carlos de Sousa, dit-il d'une voix très grave. Soyez la bienvenue, docteur Lister.

— Appelez-moi simplement Katherine.

— D'accord, intervint Mme de Sousa, mais dans ce cas, appelez-moi Teresa.

— Excusez l'absence de mon fils, reprit son mari. Il était très ennuyé d'avoir un empêchement.

— Ah, le voici ! s'écria Teresa, ses grands yeux sombres, si semblables à ceux de Roberto, rayonnant de joie.

Katherine tourna la tête dans la direction indiquée par Teresa. Elle aperçut un nuage de poussière au loin, soulevée par des cavaliers lancés au galop. Elle ouvrit de grands yeux effarés lorsque les montures stoppèrent leur course dans un bel ensemble, à quelques mètres de distance. Comme tous ses accompagnateurs, Roberto portait un chapeau à large bord, un bandana autour du cou, une chemise ample, un jean rentré dans des bottes et des éperons.

Avec une souplesse extraordinaire, il descendit de sa monture et, après avoir retiré son chapeau, il prit la main de Katherine dans les siennes.

— *Bem-vindo, doutora*, bienvenue ! lui dit-il avec un sourire.

Le cœur battant, Katherine ne pouvait quitter des yeux le beau visage de son amant. Il était encore plus séduisant que dans son souvenir, d'autant plus qu'il paraissait tout à fait à l'aise dans cet environnement.

— Merci, murmura-t-elle.

Roberto porta la main de Katherine à ses lèvres avant de se tourner vers ses hommes.

— *Doutora Lister de Inglaterra*, leur dit-il.

Les cavaliers la saluèrent avec un grand sourire. L'un d'entre eux saisit les rennes du cheval de Roberto et, à son signal, tous repartirent au galop en direction de la prairie.

Teresa prit le bras de son mari avant de déclarer :

— Nous vous devançons pour aller préparer le thé. Ne traînez pas trop tous les deux, d'accord ?

Lorsque le couple se fut éloigné, Roberto plongea son regard dans celui de Katherine.

— Tu es venue...

— Eh oui !

— Je n’y croyais pas... jusqu’à ce que je te voie en chair et en os. Excuse mon absence à l’aéroport. Tu n’imagines pas à quel point j’étais frustré de ne pouvoir venir à ta rencontre. Mais je savais que Geraldo s’acquitterait parfaitement de sa mission... J’ai très envie de t’embrasser, Katherine, mais je ne le ferai pas tant que nous ne serons pas seuls. A moins que tu n’y tiennes plus ?

— Je ne voudrais pas heurter ta famille...

— Ceci ne répond pas à ma question !

Katherine eut un bref sourire avant de changer de sujet.

— Tu ne boites plus, remarqua-t-elle.

— En effet. C’est mieux, non ?

— Oui... Et ta cicatrice est à peine visible !

— C’est vrai, mais je ne suis pas encore assez beau pour que tu aies envie de m’embrasser !

Cette fois, Katherine parvint à rire franchement. Elle lui prit la main et ne la lâcha plus jusqu’à ce qu’ils atteignent l’habitation principale qui, elle le découvrait maintenant, comptait deux étages.

— Comment trouves-tu notre maison ? demanda Roberto.

— Elle est très belle !

Katherine était impressionnée. Elle se laissa conduire dans une véranda spacieuse qui donnait sur un hall gigantesque où trônait un magnifique sapin de Noël. Un escalier de marbre desservait l’étage, mais au lieu de l’emprunter, ils obliquèrent sur la gauche pour aboutir dans un grand salon confortable meublé de canapés en velours pourpre et de meubles de bois blanc. Il régnait une ambiance chaleureuse dans cette pièce aménagée avec goût.

Teresa les attendait. Elle les accueillit avec un large sourire.

— Vous préférez du thé ou du café, Katherine ?

— Du thé, s’il vous plaît. Mais avant j’aimerais faire un brin de toilette, si cela ne vous ennuie pas.

— *Pois e*. Antonio est aux écuries. Il sera de retour un peu plus tard. Venez avec moi.

Teresa conduisit son invitée jusqu’à une salle de bains située sous le vaste escalier du hall. Après s’être rafraîchi le visage et coiffée, Katherine traversa de nouveau le hall, étonnée de découvrir un cadre aussi luxueux. Cette maison ne cadrerait pas avec l’image qu’elle se faisait d’un ranch.

— Es-tu fatiguée, Katherine ? demanda Roberto à son retour.

— Un peu, oui. J’ai l’impression d’avoir voyagé plusieurs jours d’affilée.

— Je comprends ce que vous ressentez ! dit Teresa en lui tendant une tasse de thé. Il a fallu que je change deux fois d’avion en rentrant de Lisbonne. Roberto aussi a subi cela. A son arrivée, il souffrait atrocement. Mais maintenant, il va beaucoup mieux !

— Katherine m’appréciait comme j’étais avant, remarqua Roberto avec un sourire. Même avec ma cicatrice.

— Parce que c’est une femme intelligente ! C’est une chance que M. Massey vous ait envoyée à la Quinta das Montanhas. Avez-vous aimé mon ancienne maison ?

— Beaucoup, *senhora*. Elle est magnifique, comme celle-ci d’ailleurs, dans un genre différent.

— *E verdade*, mais s’il vous plaît, appelez-moi Teresa. J’ai beaucoup de choses à vous raconter à propos de mes récentes découvertes, mais pas maintenant. D’abord, vous devez vous reposer de ce long voyage. Et mon fils a besoin de prendre un bain. Il sent l’écurie !

Roberto se tourna vers Katherine.

— As-tu apprécié la petite démonstration que j’avais mise au point pour ton arrivée ?

— Oh oui ! Vous étiez tous magnifiques. Etes-vous toujours habillés de cette façon ?

— Oui, c'est la tenue la plus pratique dans notre métier.

— En tout cas, votre galop était superbe à regarder.

— Les gars voulaient t'impressionner !

— Eh bien, ils ont réussi !

Teresa se leva.

— Venez Katherine, je vais vous montrer votre chambre.

Comme Roberto faisait le geste de les suivre, sa mère l'en empêcha d'un signe de la main.

— Toi, *meu filho*, tu vas te laver. Je m'occupe de notre invitée.

— Faites vite, alors ! capitula Roberto.

* * *

Teresa de Sousa conduisit Katherine à l'étage.

— J'espère que vous aimerez votre chambre ! lui dit-elle en ouvrant une double porte, au bout du couloir.

La pièce était très grande, lumineuse et aménagée avec goût. Les meubles de bois clair tranchaient sur le plancher en chêne foncé. Katherine poussa une exclamation ravie lorsqu'elle vit que la fenêtre donnait sur un immense parterre de fleurs cerné de haies de haute taille.

— C'est très beau et plutôt inattendu dans un ranch !

— Ceci est mon œuvre ! déclara Teresa avec un grand sourire. Lorsque je me suis installée ici avec Antonio, après notre mariage, il n'y avait que des prés, des arbres et des chevaux.

— Vous avez créé ce magnifique jardin toute seule ?

— Des ouvriers m'aident, mais c'est moi qui l'ai conçu. Je m'en occupe tous les jours.

— Les haies fleuries sont magnifiques.

— Les hibiscus poussent très bien ici. *Agora*, nous devons nous dépêcher, Katherine. Votre salle de bains se trouve derrière cette porte, mais allons retrouver mon fils, cet impatient.

Juste avant de quitter la chambre, Teresa demanda à brûle-pourpoint :

— Vous aimez bien Roberto ?

— Beaucoup, oui, répondit simplement Katherine.

Un sourire mutin se dessina sur les lèvres de Teresa :

— En tout cas, il est évident que lui vous apprécie beaucoup !

A leur arrivée dans le salon, elles découvrirent Roberto et son père installés sur un canapé, occupés à discuter en dégustant une bière. Lorsque les deux hommes se levèrent, Katherine constata que Roberto ressemblait davantage à sa mère qu'à son père.

Après avoir pris un verre dans la véranda, Antonio quitta la joyeuse assemblée pour aller travailler dans son bureau.

— Roberto, dit-il à son fils, tu devrais faire visiter le ranch à notre invitée.

— Katherine a sûrement besoin de se reposer un peu ! protesta Teresa.

— C'est vrai, acquiesça Roberto en se levant. D'ailleurs, je vais l'accompagner à sa chambre.

Ensuite, Katherine, nous explorerons le domaine.

Sur ces mots, il lui prit la main et l'entraîna dans le hall. Ensemble, ils grimpèrent les marches et, une fois dans la chambre, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Aussitôt, Katherine se sentit envahie de désir pour son amant.

Après un long baiser, elle lui dit :

— Tu ferais mieux de partir, maintenant...

— Je sais..., acquiesça-t-il d'une voix un peu rauque. Ah, *querida*, comme je suis heureux de te retrouver !

Il lui caressa longuement la joue en la dévorant des yeux, comme s'il voulait s'assurer qu'elle n'était pas un mirage.

— Sais-tu monter à cheval ? lui demanda-t-il soudain.

— Oui... Enfin, je n'ai pas pratiqué depuis quelque temps.

— *Optimo*. Nous ferons une promenade demain matin.

— La veille de Noël ? Cela ne risque-t-il pas de contrarier tes parents ?

— Pas du tout. Ils sont heureux de recevoir une invitée aussi charmante.

Une fois que Roberto l'eut quittée, Katherine décida de défaire ses bagages. A sa grande surprise, elle découvrit que ses valises avaient été vidées. Tous ses vêtements, fraîchement repassés, étaient déjà rangés dans l'armoire.

Les de Sousa avaient un sens aigu de l'hospitalité. Ils l'avaient accueillie chaleureusement, comme une amie de longue date. Sans rien en laisser paraître, ils devaient se douter que les relations que leur fils entretenait avec elle dépassaient le cadre professionnel. En tout cas, cela ne semblait pas les perturber, même s'ils tenaient au respect de certaines conventions.

Avec un soupir, Katherine se laissa tomber sur le grand lit qui trônait au centre de la pièce. Elle se demandait si Roberto le partagerait avec elle, plus tard cette nuit-là. Elle était étonnée par la force des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Jusqu'ici, elle n'avait connu que quelques brèves aventures plutôt décevantes, mais cette fois elle avait l'impression de vivre une expérience unique, même si elle se sentait un peu perdue dans cet univers, si différent du sien. Que pouvait-elle offrir à Roberto ?

Après avoir laissé son esprit vagabonder pendant un long moment, Katherine prit une douche, puis se prépara à rejoindre ses hôtes. Elle troqua ses vêtements fatigués par le voyage contre un jean propre et une chemise rose en coton et descendit dans la véranda.

— J'ai demandé qu'on nous serve le thé, annonça Teresa avec un sourire. Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

— Tout à fait. J'ai voulu défaire mes bagages, mais j'ai vu que quelqu'un avait eu la gentillesse de s'en occuper à ma place.

— As-tu dormi un peu ? demanda Roberto en lui avançant une chaise.

— Non, je ne suis pas habituée aux siestes.

— Mais vous vous êtes reposée, c'est l'essentiel, dit Teresa.

— Je te présente Dirce, déclara Roberto en se tournant vers l'employée de maison qui venait leur apporter le thé. C'est elle qui s'est occupée de tes bagages.

— *Muito obrigada*, dit Katherine à la jeune fille timide qui l'observait.

Après avoir bu leur thé, Roberto et Katherine s'excusèrent auprès de leur hôtesse et partirent explorer le domaine.

— Je ne te ferai pas visiter le jardin de ma mère ; c'est elle qui te le montrera. Nous allons voir la piscine et les enclos, ainsi tu contempleras nos chevaux de plus près.

— Mieux vaut que je sympathise avec l'un d'entre eux si je dois le monter plus tard !

— Il y a longtemps que tu n'as pas pratiqué l'équitation ?

— Cela fait des lustres ! C'est pourquoi je préférerais qu'on ne s'éloigne pas trop, sinon je risque d'avoir d'atroces courbatures.

Katherine suivit Roberto jusqu'à la piscine abritée par des bouquets d'arbres, puis ils obliquèrent vers un gigantesque enclos situé à proximité d'une dépendance couverte de vigne vierge. Des hommes s'affairant autour des chevaux leur adressèrent un salut amical. Roberto lui apprit que

les chevaux étaient de la race des mustangs.

Comme ils approchaient, Geraldo s'adressa à Roberto en portugais.

— Geraldo suggère que tu montes ce cheval-là, expliqua-t-il, si cela te convient.

Katherine hocha la tête en signe d'assentiment. Puis, elle s'approcha doucement de l'animal pour lui parler et le caresser. Comme la bête ne manifestait aucune crainte, elle déclara :

— Marché conclu ! C'est lui que je prendrai.

Après avoir salué les hommes, Katherine et Roberto reprirent le chemin de la maison.

— J'aimerais beaucoup aider ta mère, lui dit-elle.

— Dirce et Maria, la cuisinière, sont déjà à l'œuvre, ainsi que des extra recrutés pour l'occasion. Les préparatifs ont commencé depuis plusieurs jours, car il y aura du monde : des amis, des voisins.

— Je n'ai pas emporté de tenue de soirée, dit Katherine d'un air gêné.

Roberto se mit à rire.

— Ah, Katherine, tu as beau être une historienne, tu n'en es pas moins une femme ! Sache que cela ne me déplaît pas du tout !

— Ne te moque pas de moi, Roberto Rocha de Sousa !

Lorsqu'ils furent à l'abri des regards, Roberto l'embrassa tendrement.

— Ce n'est pas un dîner de Noël comme ceux auxquels tu es habituée, *amada*. Il s'agit d'un *churrasco* qui se tiendra en extérieur. Tu n'auras pas besoin d'une robe du soir.

— Tant mieux ! répondit Katherine avec un soupir de soulagement. J'ai toutefois un autre souci : je n'ai pas de bottes d'équitation.

— Aucun problème, je t'en trouverai une paire.

* * *

Le dîner se déroula ce soir-là dans une ambiance conviviale et chaleureuse.

— Les jours qui précèdent Noël, expliqua Teresa, nous mangeons des choses simples. Mais le jour J, nos amis partagent avec nous un grand *churrasco*.

— J'aimerais vous aider dans les préparatifs, proposa Katherine.

— Après le long voyage que vous venez de faire, il n'en est pas question, rétorqua Antonio en lui versant un verre de vin. Et puis, demain matin, Roberto vous emmènera en promenade. Montez-vous à cheval chez vous ?

— Pas autant que je le souhaiterais. Lorsque j'étais plus jeune, je montais tous les week-ends, et mon père et moi faisons de grandes randonnées pendant les vacances. Ces dernières années, je ne pratique plus beaucoup.

— Ne l'emmène pas trop loin, conseilla Teresa à son fils.

Puis, reportant son attention sur Katherine, elle demanda :

— Avez-vous perdu votre père récemment ?

— Non, il y a dix ans...

— Il serait fier de sa fille aujourd'hui, *doutora*, dit Antonio.

Katherine hocha la tête avec un sourire.

— Il serait ravi de voir que j'ai marché sur ses traces. Il a obtenu son doctorat sur le même sujet que moi et il donnait des conférences en histoire de l'art. Il a connu James Massey, l'homme pour qui je travaille à la galerie, à l'université.

— Et c'est grâce à M. Massey que je t'ai rencontrée, ajouta Roberto.

Après le dîner, Teresa, Antonio et Roberto conduisirent Katherine jusqu'à la grande salle de réception, une pièce qu'elle n'avait pas encore visitée. Elle étouffa un cri d'admiration lorsque les deux portes battantes s'ouvrirent sur un espace grandiose, merveilleusement décoré. Son regard fut aussitôt attiré par les deux grandes toiles accrochées de part et d'autre d'une vaste cheminée de pierre.

— Elles sont arrivées ! s'écria-t-elle en battant des mains.

— Oui, acquiesça Teresa. Roberto nous les a offertes pour notre anniversaire de mariage.

— Mon épouse a une histoire à vous raconter, ajouta Antonio sur le ton de la confiance.

Katherine apprit avec stupeur que, après avoir eu connaissance de l'étrange ressemblance entre le jeune sujet de la toile et Roberto, Teresa avait entrepris de reconstituer l'arbre généalogique de la famille.

— A cause de ces recherches, ma femme et moi ne nous croisons plus qu'au dîner, certains jours !

— Il vaut mieux que je passe tout mon temps sur un ordinateur plutôt qu'avec un amant, non ? répliqua Teresa.

— En effet, acquiesça son mari en riant. Il faut savoir, Katherine, que les *gauchos* sont des hommes jaloux !

Teresa avait finalement retrouvé la trace d'un ancêtre du nom de José Luis Rocha Lima qui avait été négociant en vin à la fin du XVIII^e siècle.

— Il a longtemps vécu en Angleterre dans la ville de... comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Ipswich ? suggéra Katherine, les yeux brillants. La ville où Gainsborough a vécu à une époque ?

— Exactement, acquiesça Teresa. Hélas, je n'ai retrouvé aucune preuve attestant que le portrait est celui d'un membre de la famille Rocha Lima. Mais lorsqu'on regarde Roberto, je crois que nous avons là une preuve vivante, non ? Si on lui attache les cheveux en arrière...

— Pitié ! Pas avec des rubans ! intervint Roberto, horrifié.

Katherine pouffa de rire à cette idée. Pendant les deux heures qui suivirent, une conversation animée les occupa autour d'un café, jusqu'à ce que tous se déclarent fatigués et désireux d'aller se coucher.

— Il est tard, dit Roberto. Es-tu toujours d'accord pour monter à cheval demain, Katherine ?

— Bien sûr !

— Alors, il faut dormir maintenant, *cara*, conseilla Teresa.

— A quelle heure dois-je me lever ? demanda Katherine en montant les marches qui conduisaient aux chambres.

— Je t'appellerai, lui dit Roberto.

Lorsqu'ils furent seuls à l'étage, il l'attira dans ses bras pour l'embrasser avec passion.

— J'ai terriblement envie de faire l'amour avec toi, Katherine, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Moi aussi... Mais nous devons nous montrer raisonnables, mon chéri.

— Mon chéri..., répéta Roberto avec ravissement. J'adore comment tu le dis. Peux-tu me répéter ces deux mots ?

— Mon chéri...

— Seigneur, c'est une torture de te quitter maintenant. Allez, cours vite dans ta chambre, sinon je ne réponds pas de mes actes.

10.

Katherine était prête le lendemain matin lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte. Teresa s'annonça dans la chambre avec un radieux sourire et une paire de bottes d'équitation dans chaque main. Dirce la suivait, chargée d'un plateau.

— *Bom dia*, dit Katherine aux deux femmes.

— *Bom dia*, répondit Teresa. Vous vous êtes levée tôt !

— J'ignorais à quelle heure Roberto souhaitait que nous partions.

— Il attendra que vous ayez pris votre petit déjeuner ! Je vous ai apporté deux paires de bottes. L'une d'entre elles devrait vous aller.

Katherine essaya les deux paires et opta pour la plus confortable.

— Elles sont un peu grandes, mais avec des chaussettes épaisses, ça ira, déclara-t-elle.

— *Muito bom*. Mangez maintenant. Roberto vous attend.

Impatiente de retrouver son amant, Katherine avala son petit déjeuner à toute vitesse, puis elle descendit dans la véranda. Roberto la salua en ébauchant une révérence. Dans sa tenue de *gaucho*, il avait un charme fou.

Antonio de Sousa lui tendit un chapeau.

— Tenez, Katherine, vous en aurez besoin.

— Roberto, n'emmène pas ton amie trop loin, intervint Teresa. Peut-être Antonio devrait-il vous accompagner ?

— Inutile, protesta Roberto. Je serai raisonnable !

Une fois à l'extérieur, il demanda :

— As-tu bien dormi ?

— Pas vraiment. Je n'ai eu aucun mal à me lever.

— Moi non plus. Tu me manquais, j'avais trop envie de te serrer dans mes bras.

Katherine s'immobilisa.

— Dis-moi une chose. M'as-tu fait venir ici... juste pour ça ? Pour que je partage ton lit ?

— Bien sûr que non ! Ma mère n'accepterait pas cela, à moins d'être mariés ou tout au moins fiancés. Je patienterai jusqu'à ce que nous séjournions à Porto Alegre avant ton départ.

Katherine le dévisagea attentivement.

— Comment justifieras-tu cette escapade ?

— Je leur dirai que tu as très envie de faire un peu de shopping avant de rentrer !

Sur ces mots, Roberto l'entraîna vers l'enclos où deux chevaux déjà sellés les attendaient.

— Autrefois, les *gauchos* montaient à cru, expliqua-t-il.

— Je ne m’y risquerais pas ! Au fait, comment s’appelle mon cheval ?

— Garoto.

Tous deux enfourchèrent leurs montures et rejoignirent un groupe de cavaliers qui les attendaient.

— Ces hommes vont-ils nous escorter ?

— Non, ils partent travailler. Nous allons les suivre pour que tu puisses apercevoir les troupeaux.

Bien qu’un peu stressée au départ, Katherine retrouva bientôt son aisance naturelle.

— Seigneur ! Comme ces terres sont belles ! s’exclama-t-elle. Quel effet cela te fait-il de te savoir propriétaire d’un tel domaine ?

— J’en ressens une grande fierté. Ceci est *minha terra*, ma terre. Autrefois, lorsque Luis était encore de ce monde, je pouvais m’échapper, il n’en est plus question. Mon père est plus âgé qu’il ne paraît et il souffre de tension artérielle. Bientôt, je devrai reprendre les rênes du domaine pour que mes parents puissent s’installer à Porto Alegre.

— Qu’en dit ton père ?

— Il veut le bonheur de ma mère, alors il est très heureux de prendre sa retraite.

Lorsqu’ils approchèrent du troupeau, Katherine stoppa sa monture pour admirer la scène.

— C’est fantastique ! s’exclama-t-elle. Combien y a-t-il de bêtes ?

— Plusieurs centaines. Après les fêtes, nous les conduirons dans des pâturages plus éloignés...

Roberto s’interrompit lorsqu’il constata qu’un cavalier venait dans leur direction. Katherine eut la surprise de découvrir qu’il s’agissait d’une femme.

— *Bom dia* ! lança la nouvelle venue.

— Que fais-tu ici, Gloria ? demanda Roberto d’un ton un peu sec.

La jeune femme ouvrit de grands yeux innocents.

— J’ai appris que tu avais une invitée. Je voulais la saluer !

— Ravie de faire votre connaissance, dit Katherine. Je suis Katherine Lister.

— Je te présente Gloria Soares, dit Roberto. Elle est la fille d’un voisin.

— J’avais un message de mon père pour le *senhor* Geraldo qui désire à présent s’entretenir avec toi, Roberto. Va le rejoindre. Je m’occuperai de Mlle Lister en attendant.

— Docteur Lister, corrigea Roberto. Attends-moi ici, Katherine, je n’en ai pas pour longtemps.

Lorsque les deux femmes furent seules, Gloria sortit une Thermos de sa sacoche de selle et offrit un café à Katherine.

— Combien de temps séjournerez-vous au ranch ? demanda-t-elle.

— Jusqu’après les fêtes.

— Ensuite, vous retournerez à l’hôpital ?

— Oh non ! Je ne suis pas médecin, mais historienne.

Gloria esquissa une moue dédaigneuse, vite remplacée par un sourire resplendissant lorsqu’elle vit réapparaître Roberto. Juste avant qu’il ne les rejoigne, elle se rapprocha de Katherine et glissa à son attention :

— Que les choses soient claires : Roberto est à moi...

Stupéfiée par cette remarque, Katherine se figea. Distraitement, elle rendit son gobelet vide à Gloria en bredouillant un vague remerciement.

— Viens Katherine, il est temps de rentrer ! lança Roberto. *Ate ja*, Gloria.

La jeune femme leur adressa un signe d’adieu à l’aide de sa cravache, ce qui eut pour effet d’affoler le cheval de Katherine. Sans qu’elle puisse esquisser le moindre geste pour le retenir,

Garoto se lança dans un galop effréné.

— Attention ! cria Roberto en se lançant à sa poursuite.

Prise de panique, Katherine se cramponna à l'encolure de son cheval, mais elle finit par perdre l'équilibre et tomba lourdement au sol tandis que Garoto prenait la fuite.

Roberto descendit à la hâte de sa monture. Avec une douceur extrême, il souleva la tête de Katherine.

— Penses-tu avoir quelque chose de cassé ?

— Non... je suis un peu sonnée, mais pas blessée.

— *Deus !* marmonna-t-il en l'aidant à se relever. Gloria est totalement inconsciente.

— Allons-nous marcher jusqu'à la maison ?

— Non, mon cheval nous ramènera tous les deux. Comment te sens-tu ?

— Ça va...

— Je vais te porter pour t'aider à monter, dit Roberto en joignant le geste à la parole. Appuie-toi sur moi, *carinha*.

— Une fois rentrée, je prendrai un bon bain et tout ira bien, dit Katherine.

Alors qu'ils approchaient de la maison, ils aperçurent un cavalier qui galopait dans leur direction. Il s'agissait d'Antonio.

— Que s'est-il passé, Roberto ? Lorsque nous avons vu que Garoto rentrait seul, Teresa et moi avons eu très peur. Etes-vous blessée, Katherine ?

— Seulement dans ma dignité, répondit-elle avec un sourire contrit. Je suis tombée...

— Le cheval a rué, expliqua Roberto. C'est très étonnant de la part de Garoto. L'as-tu examiné à son retour ?

— Il avait une blessure à l'encolure...

— Gloria s'est-elle approchée de ton cheval ? demanda Roberto en fronçant les sourcils.

— Oui... mais je ne l'ai pas vue le toucher.

Une fois parvenus à destination, les deux hommes sautèrent à terre. Roberto tendit les bras vers Katherine qui se laissa glisser à bas de sa monture. Comme son amant la soulevait de terre, elle protesta :

— Je peux marcher... Je suis sûre de ne rien avoir de cassé.

— Ma femme va vous examiner, dit Antonio.

Comme si cette dernière avait entendu les propos de son mari, elle sortit de la maison en courant pour venir à leur rencontre. Dès que Katherine fut allongée sur son lit, Teresa palpa ses bras, ses jambes et ses côtes pour s'assurer que tout allait bien. Avec un soupir de soulagement, elle dit :

— Je vais vous faire couler un bain.

— Je préférerais une douche ! dit Katherine avec un sourire un peu crispé. Mieux vaut éviter... la position assise.

Roberto se pencha vers elle pour déposer un baiser sur sa bouche, sans se préoccuper de sa mère qui les regardait.

— Quand tu es tombée, j'ai cru que mon cœur s'arrêtait, dit-il d'une voix un peu rauque.

— Va te laver, le pressa Teresa d'un air faussement réprobateur. Je m'occupe de Katherine.

Etouffant un juron, Roberto obéit en demandant aux deux femmes de ne pas trop tarder.

— Souffrez-vous ? demanda Teresa lorsqu'elle fut seule avec son invitée.

— J'ai un peu mal au coccyx, je l'avoue !

— Je mettrai un coussin sur votre chaise, pour le déjeuner !

Les deux femmes pouffèrent de rire dans un bel ensemble. Après avoir repris son sérieux,

Teresa ajouta :

— Il est grand temps que Ildefonso Soares serre la bride de sa fille Gloria !

* * *

Après le déjeuner, Teresa quitta rapidement la table. Elle devait rejoindre le personnel en cuisine pour veiller aux préparatifs de Noël. Elle suggéra à Katherine de se reposer dans la véranda tandis que Roberto et Antonio surveillaient la mise en place des tables et des éclairages dans les arbres. Au bout d'une demi-heure, lasse de rester inactive, Katherine gagna les cuisines qui bourdonnaient comme une ruche. Teresa l'accueillit avec un grand sourire.

— Avez-vous besoin de quelque chose, Katherine ?

— J'aimerais me rendre utile. Puis-je me joindre à vous ?

Teresa tapa dans ses mains pour attirer l'attention de ses aides.

— Notre invitée souhaite nous aider ! dit-elle à la cantonade. Katherine, vous connaissez Dirce. Voici Maria, sa mère et Lourdes, la sœur de Maria. Ana et Zelia sont les filles de Lourdes.

Les femmes saluèrent Katherine avec chaleur avant de se remettre à l'ouvrage.

— Savez-vous cuisiner, *cara* ? demanda Teresa.

— Oui... un peu. Je suis assez douée pour la pâtisserie.

Avisant une grande coupe de salade de fruits, elle ajouta :

— Je pourrais confectionner quelques biscuits pour accompagner ce dessert, proposa-t-elle.

— Excellente idée, approuva Teresa.

Après avoir réuni tous les ingrédients nécessaires à sa préparation, Katherine se mit au travail. Le temps s'écoula très vite dans cette ambiance conviviale. Soudain, elle entendit la voix de Roberto qui pressait sa mère de questions.

— *Calma, calma* ! s'écria cette dernière. Elle est ici !

— Bon sang ! dit Roberto en passant une main dans ses cheveux. J'ai exploré la maison de fond en comble pour te trouver, Katherine !

— Je voulais aider en cuisine...

— Viens avec moi, maintenant.

— Impossible, je n'ai pas fini mes gâteaux.

Roberto s'approcha pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Fais vite, alors.

* * *

Plus tard, la famille de Sousa se retrouva pour un dîner de réveillon très simple où tout fut mis en œuvre pour que Katherine se sente parfaitement intégrée.

— Voulez-vous un coussin de plus sur votre chaise ? demanda Antonio en lui adressant un clin d'œil.

— Non merci, répondit Katherine en riant. Je me sens mieux, maintenant.

— Ce soir, nous débarrasserons la table nous-mêmes, dit Teresa. J'ai donné congé à mes aides, parce qu'elles reviendront très tôt demain matin pour achever le *churrasco*.

Puis levant son verre, elle ajouta :

— Nous vous souhaitons un joyeux Noël, Katherine !

— Joyeux Noël à vous ! Et merci encore de m'avoir invitée.

Après le repas, Teresa refusa l'aide de Roberto et de Katherine pour desservir. Elle les chassa en leur suggérant une promenade au clair de lune.

— Pour une fois qu'Antonio m'aide en cuisine, vous ne voudriez tout de même pas prendre sa place ! dit-elle en riant.

Katherine courut troquer ses souliers à hauts talons contre une paire de sandales avant de rejoindre Roberto dans la véranda.

Une fois dehors, elle poussa une exclamation ravie. Les lampions éclairaient le jardin comme en plein jour.

— C'est magique ! s'écria-t-elle. Au fait, Roberto, j'ai apporté des cadeaux de Noël pour tes parents. Dois-je les leur offrir ce soir ?

— Demain matin, plutôt. Pour une fois, nous prendrons le petit déjeuner tous ensemble. Les autres jours, nous quittons la maison de bonne heure pour nous occuper des bêtes. Que penses-tu de notre vie, Katherine ? Te paraît-elle étrange ?

— Différente, mais pas étrange, répondit-elle avec un sourire. Tu sais, jusqu'ici, je n'avais jamais vu de troupes, sauf dans les westerns.

Roberto s'immobilisa pour la prendre dans ses bras et l'embrasser passionnément. Katherine répondit avec ferveur à son baiser, puis elle s'écarta de son amant pour sonder son regard de braise.

— Dis-moi la vérité, murmura-t-elle avec le plus grand sérieux.

— *Sempre...* toujours, répondit-il avec la même solennité. Que veux-tu savoir ?

— Vas-tu épouser Gloria Soares ?

— *Como ?* s'écria Roberto, l'air abasourdi. Es-tu *louca* ? Crois-tu que je t'aurais fait venir ici pour rencontrer ma famille si j'avais prévu d'épouser une autre femme ? Qui t'a mis cette idée en tête ?

— Gloria... Juste avant qu'elle ne blesse Garoto, elle m'a dit que tu lui appartenais.

— Bon sang ! Demain, je lui dirai deux mots !

— Fais en sorte qu'elle ne croise pas mon chemin, dit Katherine en fronçant les sourcils. Je risque de lui mettre mon poing dans la figure, après ce qu'elle m'a fait !

Roberto éclata de rire et l'attira de nouveau tout contre lui.

— Comme je regrette que nous ne puissions avoir un peu plus d'intimité ! J'ai très envie de toi...

— Moi aussi, avoua Katherine en se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— *Feliz Natal*, Katherine, murmura Roberto contre ses lèvres.

11.

A son réveil, le lendemain matin, Katherine envoya un texto à Charlotte, Rachel, Alastair et Hugh pour leur souhaiter un joyeux Noël et leur donner des nouvelles de son merveilleux séjour au Brésil. Puis, elle se doucha et s'habilla. Elle était fin prête lorsque Roberto vint la chercher pour le petit déjeuner. Habillé en *gaucho*, il avait une allure folle.

— Si tu savais comme je suis heureux que tu sois là, Katherine ! lui dit-il juste avant de l'embrasser avec fougue.

Tous deux gagnèrent le rez-de-chaussée où Teresa et Antonio les attendaient, déjà vêtus de leurs tenues de fête.

Lorsque Teresa déballa le cadeau de Katherine, un pull en cashmere et son gilet assorti, elle poussa une exclamation ravie.

— *Que coisa linda, cara.* Merci beaucoup !

— Lorsque j'ai appris qu'il neigeait l'hiver ici, j'ai pensé que ce genre de vêtement vous serait utile.

— Dommage qu'il ne fasse pas assez froid pour le porter aujourd'hui !

Roberto reçut lui aussi un pull en cashmere qui lui plut beaucoup et Antonio une bouteille de whisky pur malt.

— Je suis désolée, dit Katherine d'un air contrit à l'attention d'Antonio. Je ne suis pas sûre d'avoir fait le bon choix.

— Je n'ai pas le droit d'en boire beaucoup, c'est vrai, mais je le garderai pour les grandes occasions.

— A votre tour d'ouvrir votre cadeau, Katherine, la pressa Teresa en lui tendant un paquet.

Très émue par cette attention, Katherine découvrit avec stupeur que ses hôtes lui avaient offert une superbe tenue d'équitation, très similaire à celle que portaient les *gauchos*, dans une version plus féminine.

— C'est splendide ! s'écria-t-elle. Merci à tous les deux...

— Mon cadeau à moi est très petit, dit Roberto en lui tendant un paquet qui tenait dans une main.

Katherine retira l'emballage doré qui entourait un écrin en velours, lequel contenait un pendentif en or cerclé d'émeraudes et des boucles d'oreilles assorties.

— Seigneur ! murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Ça ne te plaît pas ? demanda Roberto.

— Si, bien sûr ! protesta Katherine en lui jetant un regard éperdu. C'est juste que je ne m'attendais pas à un cadeau... aussi extravagant...

— Ces bijoux s'accordent à merveille avec la teinte de vos yeux ! remarqua Teresa. Tu les as choisis pour cette raison, n'est-ce pas, *meu filho* ?

— Oui, mais je craignais qu'elle ne les refuse. Elle était très en colère contre moi à Viana do Castelo, lorsque je lui avais offert une paire de chaussures.

— Mais... c'était différent ! protesta Katherine en se sentant rougir.

— De toute façon, tu ne peux rien me refuser aujourd'hui, parce que c'est Noël ! Tu dois les porter avec ta jolie robe verte !

Sur ces mots, il l'aida àagrafer les boucles et le pendentif.

— Je vais aller me changer, alors...

— Faites vite, *cara*, la pressa Teresa. Les filles sont déjà arrivées, et nous allons commencer à dresser les tables.

— Quand les invités arrivent-ils ? demanda Katherine.

— A partir de midi.

* * *

Les heures qui suivirent s'écoulèrent à toute vitesse. Pendant que les femmes s'occupaient de mettre le couvert, les hommes préparaient les braises pour le barbecue. Lorsque tout fut près, Teresa et Katherine revinrent dans la maison.

— Organisez-vous tous les ans ce genre de réception ?

— Oui, c'est une tradition à laquelle nous tenons beaucoup. La seule fois où nous n'avons pas fêté Noël, c'était peu après la mort de Luis. Mais la vie doit continuer, n'est-ce pas ?

Emue par cette confiance, Katherine serra Teresa dans ses bras.

— Oui, vous avez raison, murmura-t-elle...

A partir de midi, les invités commencèrent à affluer et, très vite, le jardin se remplit de rires, de conversations animées et de cris d'enfants se pourchassant. Un bras passé autour la taille de Katherine, Roberto accueillait tous les nouveaux venus et échangeait quelques propos avec eux. Les invités, intrigués par la présence de Katherine, l'observaient avec attention, mais sans la moindre animosité. Soudain, Gloria apparut au bras de son père. Elle portait une robe splendide qui mettait sa délicieuse silhouette en valeur.

— *Calma, amada*, murmura Roberto. Je ne veux pas d'esclandre à Noël.

Au prix d'un gros effort, Katherine accueillit les nouveaux venus avec un gracieux sourire.

— Je suis venue aider *dona* Teresa, déclara Gloria.

— Inutile, intervint Antonio qui venait de rejoindre le groupe. Aujourd'hui, nous avons l'aide de Katherine.

Ignorant la mine renfrognée de la jeune femme, Antonio la conduisit à la table réservée à la famille Soares.

Lorsque tout le monde fut installé, le repas put commencer. Katherine se sentait un peu perdue au milieu de tous ces convives qui parlaient portugais, mais Roberto lui traduisait la plupart des propos échangés. L'ambiance était à la fête, sauf du côté de Gloria qui leur jetait parfois un regard incendiaire.

Les femmes se relayaient pour aller chercher les plats en cuisine tandis que les hommes surveillaient à tour de rôle la cuisson des viandes au barbecue.

Lorsque vient le moment du dessert, Katherine déposa les biscuits qu'elle avait confectionnés sur les tables des invités.

— Veux-tu en goûter un ? demanda-t-elle à Roberto.

— Volontiers, *cara*.

Les compliments fusèrent de la part des invités qui la félicitèrent pour sa recette. Katherine remarqua que seule Gloria avait repoussé ses biscuits d'un air dégoûté.

Après le repas, les enfants quittèrent la table pour jouer dans le jardin, tandis que les adultes sirotaient leur café. Soudain, une carriole chargée de cadeaux apparut au bout d'une allée. Elle était conduite par un homme déguisé en Père Noël.

— *Pai Natal !* hurla une petite fille.

A ce signal, tous les enfants se rassemblèrent.

— Ho-ho-ho ! cria le Père Noël. *Calma, calma !*

Katherine suivait la scène avec enchantement.

— Viens avec moi, lui dit Roberto. Je dois aider mon père !

Ainsi, c'était Antonio qui avait endossé le rôle du Père Noël ! Katherine suivit Roberto, et tous deux participèrent à la distribution des cadeaux destinés aux enfants. Vinrent ensuite ceux réservés aux adultes. Katherine eut la surprise d'en recevoir un. Tandis que tous les regards convergeaient dans sa direction, elle dut se résoudre à l'ouvrir devant tout le monde. Ebahie, elle découvrit qu'il s'agissait d'un bracelet assorti au pendentif et aux boucles d'oreilles offerts plus tôt par Roberto.

— C'est Noël, lui rappela-t-il. Tu n'as donc pas le droit de refuser.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix émue. Merci... de tout cœur.

Un peu tremblante, elle se rassit à sa place tandis qu'un orchestre s'installait sur une estrade dressée au fond du jardin. Aux premières notes de musique, un essaim de jeunes gens se précipita sur la piste improvisée. Roberto entraîna Katherine dans une valse endiablée, puis il la ramena à la table de ses parents.

— Je dois faire danser les dames, lui dit-il à regret. A tout à l'heure. J'espère me débarrasser très vite de cette corvée.

Lorsque vint le tour de Gloria, celle-ci esquissa un sourire triomphant. Mais sa bonne humeur s'évanouit rapidement après quelques pas de danse. Katherine se demandait ce que Roberto avait bien pu lui dire...

Bien plus tard, alors que les invités commençaient à rentrer chez eux, elle constata que Gloria avait déjà disparu. Lorsque la fête s'acheva, Roberto prit les mains de Katherine dans les siennes.

— Alors, *doutora* Lister, que penses-tu de ce Noël chez les *gauchos* ?

— C'était fantastique, ! Mais tu n'aurais pas dû me faire des cadeaux aussi somptueux... Le bracelet a beaucoup attiré l'attention.

— Ah bon ? Pourtant ce n'était pas une bague de fiançailles !

Eludant cette remarque, Katherine détourna les yeux. Puis, se ressaisissant, elle demanda :

— Que se passera-t-il demain ?

— Mes parents se reposeront, les employés seront en congé, et nous irons nous promener à cheval, si tu es en état de monter de nouveau.

— Oui, j'en suis sûre.

A présent qu'ils étaient seuls, Roberto en profita pour serrer Katherine dans ses bras.

— T'avoir avec moi aujourd'hui a été mon plus beau cadeau de Noël, lui murmura-t-il à l'oreille. Tu sais, je craignais vraiment que tu ne fasses pas le voyage.

— J'ai un peu hésité, c'est vrai. Nous nous connaissions si peu... Et quand je ne t'ai pas vu à l'aéroport, j'ai eu très peur.

— Encore toutes mes excuses, Katherine. J'étais furieux d'être retenu au ranch. Cela m'a

toutefois permis de te préparer un accueil digne de toi ! Je voulais impressionner ma petite femme !

Katherine le dévisagea avec sérieux.

— C'est comme ça que tu me considères ?

— Oui. Je suis sûr que le destin voulait nous réunir.

— Dommage qu'il n'ait pas pris en compte notre éloignement géographique !

— Nous trouverons une solution, affirma Roberto avec force. Viens maintenant, tu dois être fatiguée. Tu as travaillé dur aujourd'hui.

— Oui, mais je me suis beaucoup amusée... Au fait, qu'as-tu dit à Gloria pour qu'elle prenne congé peu de temps après avoir dansé avec toi ?

— Je lui ai reproché ta chute de cheval, répondit-il en haussant les épaules. J'ai aussi menacé de la dénoncer à son père, ce qui l'a beaucoup effrayée. Elle sait qu'il ne lui pardonnerait pas de t'avoir causé du mal et d'avoir blessé mon cheval. Mais oublions cet incident et profitons des instants qu'il nous reste à passer ensemble...

12.

Les jours qui suivirent furent consacrés à la découverte du domaine à cheval. Plusieurs fois, Roberto et Katherine furent invités à des fêtes dans des ranchs voisins et ils assistèrent même à un rodéo.

— Luis et moi participions autrefois à ce genre d'exhibition, lui expliqua-t-il alors qu'ils en revenaient. Nos parents avaient très peur pour nous, même si les accidents sont rares... Alors, Katherine, qu'as-tu pensé de ce séjour au ranch ?

— C'était merveilleux. Je suis très triste de partir demain.

— N'oublie pas que nous allons passer quelque temps ensemble à Porto Alegre !

— Ta mère parle beaucoup de cette ville. Elle dit que c'est presque aussi bien que Lisbonne.

Roberto éclata de rire.

— Seigneur ! Je la reconnais bien, là. Aucun endroit ne vaut Lisbonne, à ses yeux !

Ce soir-là, Teresa se surpassa pour offrir à Katherine une dernière soirée mémorable. Elle avait demandé à Maria de soigner le repas et aussi de décorer la salle à manger en son honneur.

— Quel genre de shopping avez-vous prévu de faire en ville, *cara* ? lui demanda-t-elle.

Comme Katherine paraissait interloquée, Roberto vint à sa rescousse.

— Les cadeaux que tu as prévu de rapporter...

— Ah oui... Pour ma tante, pour mes amis et aussi pour James Massey et sa femme.

— Vous trouverez un vaste choix, à Porto Alegre. C'est triste que vous deviez partir si tôt. Tu dois convaincre Katherine de revenir très vite, *meu filho*.

— Je ferai de mon mieux, assura Roberto en souriant à sa mère.

— Et maintenant, portons un toast à notre invitée ! intervint Antonio en levant son verre. *Boa viagem*, Katherine.

Refolant les larmes qui lui montaient aux yeux, elle sourit à ses hôtes.

— Un grand merci pour votre gentillesse, dit-elle d'une voix émue. Ce fut un Noël fantastique.

* * *

Le lendemain matin, Katherine fit ses adieux à Dirce et à Maria. Puis, elle se rendit aux écuries pour dire au revoir aux *gauchos* présents et aussi à Garoto. Lorsque ses bagages furent chargés à bord de l'avion, elle embrassa Teresa et Antonio avant de monter dans la cabine auprès de Roberto, déjà aux commandes.

— As-tu de la peine ? lui demanda-t-il d'une voix douce lorsqu'ils eurent décollé.

— Oui, beaucoup...

Plus tard, dans le taxi qui les conduisait au São Rafael Hôtel, Roberto murmura à son oreille :

— J'aime mes parents, tu sais, mais j'avais très envie d'être un peu seul avec toi.

— Ils ont été si gentils avec moi.

— Ma mère était un peu nerveuse avant ton arrivée, *carinha*.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es une personne érudite. Elle était très intimidée à l'idée de te recevoir.

Heureusement, tu ne portais pas tes affreuses lunettes et tes vêtements sévères. Tu l'aurais terrorisée !

— Je ne connais pas ta mère depuis longtemps, Roberto, mais je doute qu'on puisse beaucoup l'impressionner.

— Tu as raison, admit Roberto en riant. Elle était très jeune lorsqu'elle a épousé mon père qui a quinze ans de plus qu'elle. Au fil du temps, elle s'est endurcie et elle gère le ranch avec une poigne de fer !

— Ton père l'adore, et c'est réciproque. Les regarder vivre donne vraiment du baume au cœur.

— « Du baume au cœur », répéta-t-il avec douceur. Quelle jolie expression !

Katherine leva les yeux vers lui en souriant.

— Allons, Roberto Rocha, fais-moi une visite guidée des endroits que nous traversons.

— A vos ordres, *doutora* ! Le bâtiment avec le large dôme à notre gauche est la cathédrale Metropolitana. Et voici le *Palácio* Piratini, la résidence du gouverneur. Plus au nord, nous apercevons le *Teatro* São Pedro. Cette ville compte de nombreux monuments, mais nous les visiterons une autre fois. Maintenant, allons à l'hôtel. Nous avons besoin d'un peu de repos avant le déjeuner.

— Je prendrais volontiers une douche. J'ai eu un peu chaud en avion. Un peu peur aussi...

— Tu craignais que je ne sache pas piloter cet engin ?

— Disons que je me sens mieux... sur la terre ferme avec toi.

Roberto éclata de rire avant de la serrer encore plus fort contre lui.

* * *

L'hôtel était une résidence de luxe, comme Katherine le découvrit peu après. Pendant que Roberto se chargeait des formalités à l'accueil, elle contempla le vaste hall du palace, tout carrelé de marbre. Tous deux furent conduits dans une suite magnifique au dernier étage de la bâtisse.

Dès que la porte fut refermée sur eux, Roberto enlaça Katherine tendrement.

— Cela fait plusieurs jours que je rêve de cet instant, murmura-t-il à son oreille. A présent que tu es remise de tes émotions, te sens-tu en état de déjeuner ?

— Oui, à condition que je puisse prendre une douche avant de descendre au restaurant.

— Je propose que nous nous fassions monter notre repas dans la chambre. Et ce soir, nous dînerons à l'extérieur. Qu'en dis-tu ?

— C'est parfait...

* * *

Après s'être rafraîchie, Katherine s'enveloppa dans un peignoir moelleux et regagna la chambre. Roberto était posté à la fenêtre.

— Quand déjeunerons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans une heure, répondit Roberto en se tournant vers elle. Veux-tu que nous nous reposions un peu ?

— Es-tu fatigué ?

— Non, *amada*, répondit-il en s'approchant d'elle.

Dans un commun élan, ils s'étreignirent, chavirés par le désir qui les submergeait. Quelques secondes suffirent pour qu'ils se débarrassent de leurs vêtements. Eperdue, Katherine se cramponna aux épaules de son amant pour l'accueillir en elle. Submergée par le plaisir, comme jamais auparavant, elle s'abandonna au rythme de leurs étreintes passionnées jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, comblés, dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'on frappa à leur porte, Roberto se leva prestement pour enfile le peignoir abandonné par Katherine un peu plus tôt. Il se rendit dans l'entrée pour ouvrir au serveur.

A son retour dans la chambre, il se mit à rire en voyant que Katherine tentait de masquer sa nudité.

— Ne sois pas si pudique, voyons !

— Je ne le suis pas... Enfin, pas trop...

Roberto la cueillit dans ses bras pour l'emporter dans la salle de bains.

— Nous allons prendre notre douche ensemble, lui dit-il. Si tu savais comme j'ai rêvé de ce moment !

Etroitement enlacés, ils laissèrent couler l'eau longtemps sur leurs épaules, tout au plaisir de cette intimité partagée.

— Je meurs de faim ! lança soudain Katherine. Je dois avouer que je n'ai rien avalé ce matin.

— Tu étais triste de quitter le ranch ?

— Oui. J'ai trouvé les adieux difficiles.

— Ce n'étaient pas des adieux... Allons manger, maintenant.

Tous deux enfilèrent un peignoir et gagnèrent le salon où leur repas les attendait, sur une table près de la fenêtre. Roberto souleva la cloche qui recouvrait une délicieuse salade à base de fruits de mer.

— Oh ! s'exclama Katherine, ravie.

— Comme tu peux le voir, les *gauchos* ne mangent pas que de la viande ! Viens, tu as besoin de reprendre des forces.

Comme Katherine lui jetait un regard soupçonneux, il expliqua :

— Tu as besoin de te remettre de tes émotions après ce vol avec moi aux commandes !

Une fois installée devant la baie vitrée qui donnait sur la lagune au loin, Katherine se sentit soudain envahie de nostalgie. Bientôt, elle devrait quitter ce lieu enchanteur pour retrouver son ancienne vie.

Conscient de la tristesse qui habitait la jeune femme, Roberto rapprocha sa chaise de la sienne et passa un bras autour de ses épaules.

— Veux-tu une tasse de thé, *amada* ? lui demanda-t-il.

Katherine secoua la tête en étouffant un bâillement.

— Je crois que tu as besoin de repos, reprit-il. Je le vois aux ombres sous tes jolis yeux. Dors un peu, maintenant.

— Et toi ?

— Je vais m'allonger aussi. Mais nous serons sages... Je te tiendrai la main pendant que tu dormiras.

Tous deux se levèrent de table pour s'étendre sur le lit et s'enlacer tendrement.

— J'ai adoré passer Noël au ranch, dit Katherine, mais je suis ravie de me retrouver seule avec toi ici.

— J'ai eu raison, alors, de te proposer cette escale ? Dis-moi une chose : ton ex-petit ami t'a-t-il reproché de venir me retrouver au Brésil ?

— Je ne lui ai rien dit. Andrew et moi ne sommes plus amis.

Spontanément, elle lui décrivit la scène odieuse qui les avait opposés à son retour du Portugal. Roberto fronça les sourcils en demandant :

— Ainsi, il a voulu te forcer ?

— Je ne crois pas qu'il serait allé très loin. De toute façon, Hugh et Alastair sont intervenus à point nommé. J'ai dit à Andrew que tout était fini entre nous et, depuis, je n'ai plus de nouvelles.

— Si je le rencontre...

— Il y a peu de chances pour que cela se produise.

— En tout cas, moi je ne te forcerai jamais à quoi que ce soit.

— Inutile ! répondit Katherine en riant. Il suffit que tu me regardes pour que je fonde dans tes bras.

Roberto déposa un baiser aérien sur ses lèvres.

— Ferme les yeux, maintenant, *amada*, lui dit-il. *Dorme bem*.

Katherine sombra dans un sommeil paisible dont elle se réveilla bien plus tard, totalement reposée. Roberto était déjà levé. Lorsqu'il revint dans la chambre, il s'assit au bord du lit.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il après avoir déposé un doux baiser sur ses lèvres.

— Beaucoup mieux, mais je suis désolée d'avoir dormi aussi longtemps.

— Aucune importance. Au ranch, tu te levais très tôt tous les matins, alors tu mérites un peu de repos. Et demain matin, nous prendrons notre petit déjeuner au lit. J'ai parlé à mes parents au téléphone. Ma mère est ravie de nous savoir bien arrivés, mais tu lui manques déjà. Elle insiste pour que tu reviennes très vite.

— Comme c'est gentil de sa part ! Tu sais, j'aime beaucoup tes parents. Ils sont adorables d'avoir accueilli une étrangère chez eux.

— Tu étais mon invitée, pas une étrangère, corrigea Roberto. Mes parents avaient très envie de connaître l'experte qui avait authentifié ma toile. Et ils ont découvert une jeune femme délicieuse qui a conquis leur cœur.

— Franchement, lorsque j'ai accepté de remplacer James, je ne m'attendais pas à faire la connaissance d'un ancien champion automobile...

— Dont tu n'avais jamais entendu parler.

— C'est vrai, mais grâce aux progrès de la technologie, j'ai vite su qui tu étais ! Avoue tout de même que j'ai eu des surprises de taille. Tu étais célèbre ; la toile à expertiser était un Gainsborough — et le sujet dépeint l'un de tes ancêtres ! Je ne m'attendais pas non plus à rencontrer l'homme le plus séduisant de la planète !

Roberto écarquilla les yeux.

— Est-ce ainsi que tu m'as vu dès le début ? Malgré ma cicatrice et mon boitillement ?

— Eh oui ! Toi, en revanche, tu m'as prise pour une intellectuelle revêche, avec mes vêtements sévères et mes grosses lunettes. J'ai bien vu dans tes yeux que tu me considérais comme une vieille rombière.

— « Une vieille rombière » ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Une personne mal fagotée.

Roberto eut un sourire amusé.

— Pas du tout ! En fait, j'étais impressionné... Les intellectuels m'ont toujours un peu effrayé. Mais j'ai vite compris que sous ce vernis se cachait une femme sensible et compatissante.

Plus tard ce soir-là, après s'être habillés, Roberto et Katherine montèrent à bord d'un taxi qui les conduisit au restaurant italien dans lequel ils avaient réservé.

De nuit, la ville resplendissait de mille feux. Pelotonnée contre Roberto, Katherine goûtait à ces instants précieux qui bientôt ne seraient plus qu'un souvenir. Pour lui faire plaisir elle avait revêtu la robe verte qu'il aimait et les bijoux qu'il lui avait offerts.

Le restaurant était intime et sophistiqué à la fois, la nourriture délicieuse et le vin suave. Entre les plats, Roberto posait sa main sur celle de Katherine, comme s'il avait besoin de ce contact permanent avec elle.

— Demain, nous irons faire du shopping, lui dit-il avec un sourire.

Comme Katherine lui jetait un coup d'œil soupçonneux, il ajouta :

— Ne me regarde pas comme ça ! Je te laisserai payer pour les présents que tu as prévu de faire... sauf si nous trouvons quelque chose pour toi.

— Roberto, sois raisonnable. Tu as dépensé beaucoup d'argent pour me faire venir ici, sans compter les cadeaux somptueux que tu m'as offerts. Tes parents et toi m'avez gâtée outrageusement. J'ai passé des vacances formidables...

— Ah oui ? As-tu aimé nos promenades à cheval ?

— Oui... elles vont me manquer, d'ailleurs.

— Allons, ne sois pas aussi triste, *querida*. Ton séjour n'est pas encore terminé. Allez, viens, partons maintenant.

Après avoir payé la note, tous deux s'engouffrèrent dans le taxi qui devait les ramener à l'hôtel.

Comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde, ils se préparèrent pour la nuit et se glissèrent sous les draps. Tendrement enlacés, ils goûtaient à la sérénité de l'instant.

— Je me sens si bien avec toi, dit Roberto. Dès notre toute première rencontre, j'ai compris que j'allais vivre quelque chose d'exceptionnel.

— Allons, Roberto Rocha, avoue que tu me voyais juste comme une conquête de plus dans ta vie aventureuse !

— C'est faux ! J'ai connu beaucoup de femmes, je l'avoue, mais Marianna est la seule qui ait compté. Dans mes rêves, j'ai toujours eu envie de rencontrer une personne comme toi, belle et intelligente. Une femme avec qui je pourrais partager beaucoup plus qu'une merveilleuse entente physique.

En disant ces derniers mots, Roberto serra Katherine encore plus fort entre ses bras. Aussitôt, ils furent saisis du même sentiment d'urgence, de l'envie foudroyante de fusionner dans un corps à corps passionné. Bouleversée, Katherine s'abandonna au plaisir jusqu'à tomber d'épuisement dans les bras de son amant. Des larmes de bonheur perlaient à ses yeux.

— Tu pleures ? demanda soudain Roberto. Pourquoi ?

— Parce que je pars demain...

Prise de frissons glacés, elle se serra contre son amant qui l'entoura de ses bras.

— Je sais que tu pars demain, c'est pourquoi nous devons parler.

Katherine leva les yeux vers le visage tendu de Roberto.

— Je suis désolée de t'imposer mon chagrin... D'habitude, je ne pleure jamais.

— Moi aussi, je ressens beaucoup de peine à l'idée de te perdre. Mais je ne verserai pas de larmes... Les hommes ne pleurent pas.

Katherine parvint à esquisser un sourire.

— Surtout pas les *gauchos* ! Au fait, de quoi veux-tu que nous parlions, Roberto ?

— De moi, bien sûr ! De quoi penses-tu qu'un homme ait envie de parler ? Plaisanterie mise à part, j'aimerais que tu m'écoutes attentivement.

Comme Katherine hochait la tête, il poursuivit :

— Lorsque Luis est mort, je suis aussitôt rentré au ranch pour reconforter mes parents. Mais pour être sincère, je dois t'avouer que je ne voulais pas m'éterniser. Je vivais ailleurs depuis de trop nombreuses années... N'ayant pas revu mon père depuis des mois, cela m'a causé un choc de le retrouver si vieilli, si diminué. C'est ainsi que j'ai décidé de mettre ma carrière entre parenthèses pour m'occuper du ranch et soulager mon père. J'avais décidé d'attendre qu'il ait surmonté la perte de Luis pour reprendre la compétition pour quelques années encore. Je savais toutefois qu'un jour ou l'autre je me résignerais à m'installer au ranch pour toujours, une fois que mes parents prendraient leur retraite. Le destin a voulu que je me retrouve invité à un mariage où j'ai fait la connaissance d'Elena. Tu connais la suite.... Je me suis battu pour me remettre physiquement, mais le moral ne suivait pas. J'étais replié sur moi-même. Je me complaisais dans mon malheur. C'est alors que le destin t'a envoyée à moi... et ma vie a repris un sens.

Roberto s'interrompt pour déposer un doux baiser sur les lèvres de Katherine.

— A mon retour du Portugal, mon père m'a aussitôt transporté à l'hôpital. J'étais prêt à endurer les pires souffrances pour guérir. Je ne voulais pas t'appeler avant d'être sûr de retrouver toutes mes capacités physiques...

— Tu aurais quand même pu m'envoyer un texto pour me dire que tu étais bien rentré, remarqua Katherine.

— Tu as raison, mais j'ai préféré attendre de pouvoir entendre ta voix. Pendant mon hospitalisation, j'ai beaucoup réfléchi à mon avenir au ranch. Bien que j'aime mes parents et adore la compagnie des *gauchos*, je savais que ma vie ne serait pas pleinement remplie. Tu me manquais, *amada*. Alors, j'ai tout fait pour que tu me rejoignes à Noël.

— Oui, et je ne le regrette pas.

— Ensuite, lorsque nous avons parcouru le domaine ensemble à cheval, je me suis senti le plus heureux des hommes.

— J'ai adoré, moi aussi...

— A présent, j'ai une question à te poser.

Il s'interrompt pour plonger son regard de braise dans le sien.

— M'aimes-tu, Katherine ? lui demanda-t-il avec le plus grand sérieux.

— Oui, de tout mon cœur, répondit-elle sans la moindre hésitation.

Roberto poussa un profond soupir de soulagement.

— *Graças a Deus*... Si tu savais comme j'ai rêvé de t'entendre me le dire. Mais je n'osais pas te poser la question.

— Pourquoi ?

— Tu ne devines pas ?

— Parce que tu m'aimes aussi ?

— En douterais-tu ? J'ai l'impression que c'est écrit en toutes lettres sur mon front !

— Je savais que je te plaisais... physiquement, mais de là à imaginer davantage...

— Seigneur, je suis fou de toi ! Je t'aime passionnément, c'est pourquoi j'aimerais que tu deviennes ma femme, *amada*. Katherine, veux-tu m'épouser et vivre avec moi au ranch ? Attention, car si la réponse est oui, c'est pour la vie, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Je suis tentée de répondre par l'affirmative... à presque tout.

— Presque ? s'inquiéta Roberto.

— Je vis seule depuis longtemps et j'ai l'habitude de gérer ma vie comme je l'entends. J'aimerais beaucoup vivre au ranch avec toi, Roberto, mais je suis une femme indépendante. Je ne supporterais pas d'être à ta charge. En fait, j'aimerais continuer à exercer ma profession. Je suis sûre que c'est possible à distance.

— Je t'offrirai l'ordinateur le plus puissant de la planète pour que tu puisses travailler, ma chérie. Et si la vie londonienne te manque, tu pourras inviter tes amis aussi souvent que tu le souhaiteras... sauf ton ex, bien entendu. Alors, docteur Lister, veux-tu m'épouser ?

Roberto reçut un radieux sourire en guise de réponse.

— Oui, *senhor* Sousa, je le veux !

D'un bond, Roberto quitta le lit pour s'emparer d'un petit paquet niché dans une poche de sa veste.

— Ceci n'est pas un cadeau, Katherine, c'est une preuve d'amour. L'accepteras-tu ?

L'écrin contenait une bague cerclée d'émeraude et surmontée d'un diamant étincelant. Les yeux emplis de larmes, Katherine bredouilla :

— C'est une merveille... oui, je l'accepte.

— J'avais acheté cette bague en même temps que les autres bijoux, lui avoua-t-il en lui glissant l'anneau au doigt. Mais avant de te l'offrir, je voulais que tu découvres la vie au ranch, que tu aies envie de la partager avec moi. Je t'en prie, n'attendons pas trop pour compléter cette parure avec une alliance !

Epilogue

Le clair de lune baignait les jardins de la Quinta das Montanhas d'une lueur orangée lorsque Katherine rejoignit l'homme qui l'attendait adossé contre un arbre. Elle se pelotonna dans les bras de Roberto après l'avoir embrassé tendrement sur les lèvres.

— *Minha esposa*, murmura-t-il avec un sourire. Enfin, tu es ma femme !

— Eh oui, dit Katherine dans un soupir. A présent, il nous reste à fêter l'événement autour d'un *churrasco* au ranch.

— En attendant, Lidia et Jorge nous ont préparé un somptueux repas. Viens, *amada*, allons souper.

Après avoir dîné aux chandelles, tous deux se levèrent de table pour gagner le premier étage.

— Je pourrais te porter jusqu'à la chambre, mais mieux vaut que je garde mes forces... pour autre chose, non ?

— Oui, tu as raison, admit Katherine en riant.

Main dans la main, ils montèrent l'escalier. Une fois parvenus dans la chambre, Roberto souleva Katherine dans ses bras pour la déposer délicatement sur le lit. Puis, il entreprit de la déshabiller avant de se défaire de ses vêtements à son tour.

Lovés l'un contre l'autre, ils échangèrent un long baiser.

— Si tu savais comme j'ai attendu ce moment, lui avoua Roberto. Enfin, nous sommes mari et femme. Regarde-moi, Katherine...

— Oui...

— Je promets de te rendre heureuse, toujours.

— Je le suis, mon amour.

— Qu'as-tu décidé de faire pour ta maison ?

— Je vais continuer à la louer. Hugh et Alastair seraient d'accord pour l'acheter, mais je n'arrive pas à me résoudre à la vendre.

— Je te comprends. C'est la dernière chose qui te relie à ton père.

Emue par la compréhension dont Roberto faisait preuve, Katherine se serra encore plus fort contre lui.

— Je sais qu'elle sera bien entretenue. Hugh continuera à louer le dernier étage. Quant à Alastair et Rachel, ils ont décidé de réunir les deux appartements du dessous en un seul. Sam Napier se chargera des travaux de réaménagement.

— C'est une personne très sympathique. Ta tante Charlotte aussi. Elle était très élégante à notre mariage.

- Moins que ta mère ! Elle portait un chapeau magnifique. Comme je lui suis reconnaissante d'avoir fait le voyage pour assister à la cérémonie !
- Je le lui dirai lorsque je l'appellerai... J'ai parlé à James Massey. Il est ravi d'avoir trouvé un accord pour que vous puissiez travailler ensemble.
- Il faut dire que, avec le matériel informatique que tu as prévu pour moi, nous pourrons communiquer aussi aisément que si j'étais restée à la galerie.
- J'espère que tu ne passeras pas tout ton temps sur l'ordinateur, *amada* ! J'existe aussi ! *Querida*, sais-tu ce que j'ai ressenti lorsque tu as dit oui ?
- De la joie ? suggéra Katherine.
- Bien plus que cela... Lorsque j'étais plus jeune, je pensais que ma plus grande victoire serait d'être sacré champion du monde. J'avais tort, ma plus grande victoire, c'est de t'avoir conquise... Mais qu'ai-je dit ? Pourquoi pleures-tu, *amada* ?
- Comment veux-tu que je demeure insensible quand tu me dis de telles choses ? Et puis, pour moi, tu seras toujours champion du monde. Pour te le prouver, je sabrerais volontiers le champagne !
- Ce n'est pas de champagne dont j'ai envie.
- De quoi, alors ?
- C'est notre nuit de noces, *querida*, alors devine !
- Si tu as envie de moi, mon amour, sache que je brûle de désir pour toi, comme au tout premier jour de notre rencontre...

TITRE ORIGINAL : UNDER THE BRAZILIAN SUN

Traduction française : CHRISTINE MOTTI

© 2011, Catherine George. © 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photo de couverture

Femme : © ANNE-MARIE WEBER/GETTY IMAGES

ISBN 978-2-2802-3882-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

CATHERINE GEORGE

Au défi du passé

Envoyée au Portugal par son patron afin d'y expertiser une œuvre d'art, Katherine se heurte très vite à la réticence de son hôte, Roberto de Sousa, un homme sombre et mystérieux, visiblement contrarié d'accueillir une femme sous son toit. Pourtant, Katherine sent qu'elle ne lui est pas indifférente. Quant à elle, elle ne tarde guère à s'avouer l'évidence : elle est profondément attirée par Roberto. Au point d'être bientôt prête à tout pour percer les secrets du passé...

collection *Azur*